

# LE MÉDECIN PHILOSOPHE

OUVRAGE TRADUIT DE L'ALLEMAND

---

P R É M I È R E P A R T I E

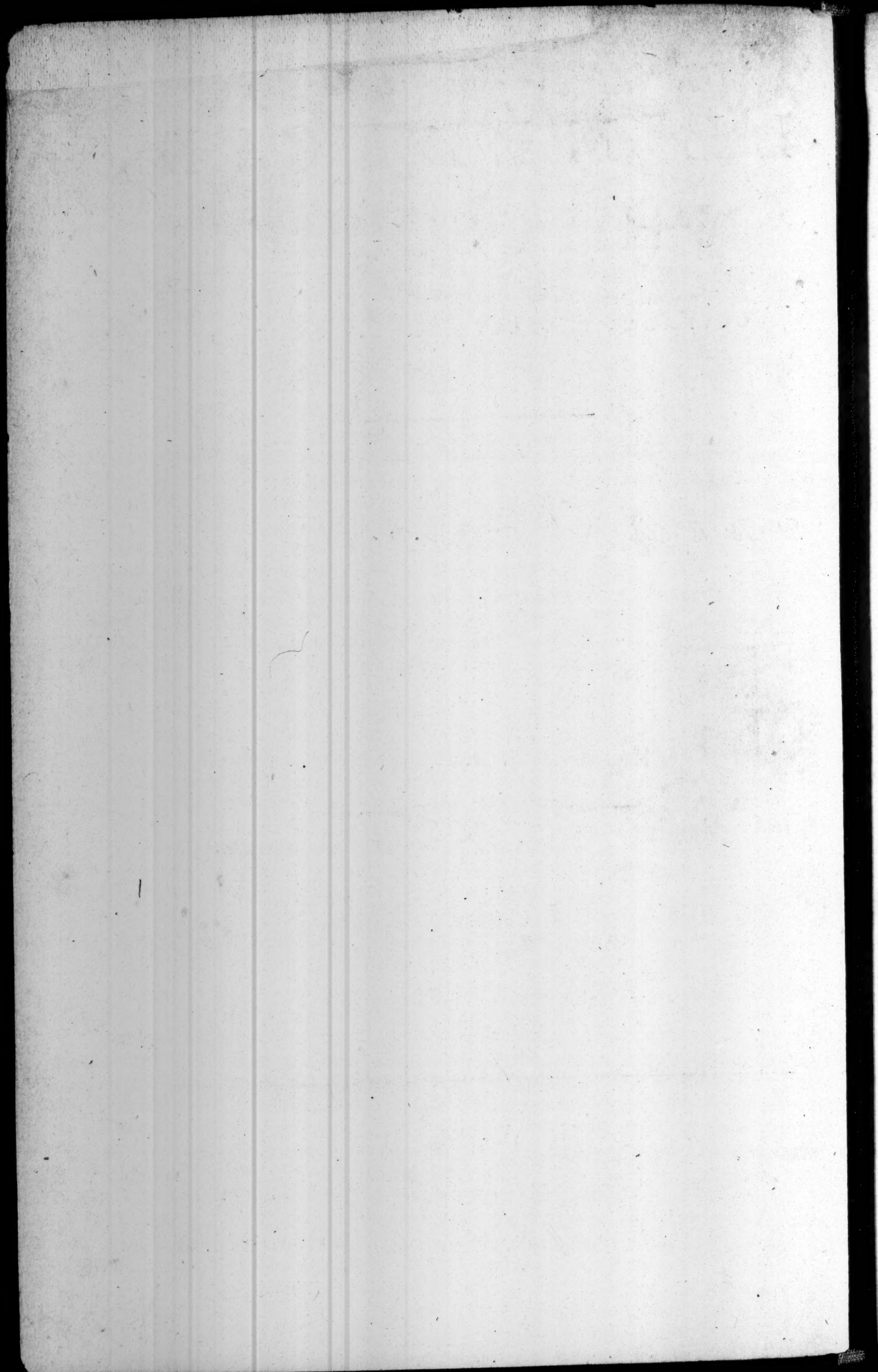


---

À LONDRES 1787

*Et se vend à Francfort dans la Librairie d'Andrea*







## P R É F A C E.

O<sup>n</sup> exige, pour applaudir les auteurs, qu'ils plaisent, qu'ils instruisent, & qu'ils soient utiles, c'est à dire, que l'on veut être amusé ou perfectionné. Il seroit bien doux pour moi, d'avoir rempli cette double tâche dans le premier tome de mon Médecin Phi<sup>a</sup>





lofophe & dans les fuivans; mais il est nécessaire de fuppofer beaucoup de part & d'autre. Lorsqu'on veut être amufé, il faut avoir été préparé aux impreffions du plaifir; il faut furtout avoir reçu de la nature un cœur compatiffant pour fentir comme pour fe corriger. Mais fi l'auteur ne fe montre pas fous des dehors agréables; s'il ne paroît pas avoir approfondi & le cœur de l'homme & fes facultés; enfin s'il ne réunit pas les bonnes qualités à l'élévation des fentimens, il cherchera en vain à plaire & à perfuader. C'eft pourquoi l'auteur & le lecteur font



souvent divisés & rarement contens l'un de l'autre.

Je prévois que mes opinions ne seront pas goûtées de tout le monde. Les gens du bon ton sont occupés des revenans, de l'art cabalistique, du magnétisme, des exorcismes & de la pierre philosophale. La manie des mysteres est universelle. Malheur donc à l'auteur qui ne prétend parler que de choses palpables ou sensibles! Nos beaux esprits livrés à l'illusion n'aiment rien de physique. Les autres sont passionnés pour la poesie légère; ils suivent avec ardeur les





spectacles ; ils lisent avec avidité les romans & les contes, parceque tout cela reveille leur sensibilité ; mais loin d'augmenter cette sensibilité, je voudrois au contraire pouvoir la diminuer, & rendre par là les hommes moins inquiets, plus heureux, plus constans & mieux portans.

Les Orthodoxes persuadés que l'on ne fau-  
roit être vertueux sans craindre le diable &  
l'enfer, trouveront sûrement dans mon livre  
des choses tout à fait contraires à leurs prin-  
cipes & ils me condamneront aux peines éter-  
nelles. Mais c'est un malheur qui semble

inséparable de la condition humaine que de  
cherir & adopter des opinions opposées aux  
dogmes de la sainte Théologie. Certes la  
religion a procuré de grands avantages aux  
hommes; elle leur a ouvert une source de  
consolation. Mais ils en ont tant abusé; ils  
ont occasionné par leurs disputes éternelles  
& obscures tant de meurtres, tant de persé-  
cutions, tant de révolutions que plusieurs  
Philosophes ont agité cette étrange question,  
s'il n'eût pas été plus utile au genre humain  
de vivre à jamais dans les ténébres paisibles  
de l'ignorance, que de recevoir les lumieres





de la religion, qui a servi de prétexte aux ambitieux & aux imposteurs pour bouleverser l'univers. Lessing, un Philosophe allemand, admis à l'ordre des Francsmaçons reçut au moment de son installation l'assurance, que la doctrine de l'ordre ne contenoit rien contre l'état & contre la religion; tant pis, dit-il, je n'aurai donc rien d'extraordinaire à apprendre.



# T A B L E

## D E S C H A P I T R E S.

<i>Abrégé de l'histoire de l'homme</i>	Page 1
<i>Des idées, des forces intellectuelles, des rêves &amp; des jugemens</i>	12
<i>De la différence entre l'homme, les animaux &amp; les fous</i>	59
<i>Cause de la variété des facultés intellectuelles</i>	80
<i>Si le corps contrarie l'ame</i>	91
<i>De la génération &amp; de quelques circonstances, qui influent sur les facultés de l'homme</i>	104
<i>De l'organisation des fibres sensibles &amp; de leur manière d'opérer</i>	135





*Des effets de l'éducation*

Page 191

*De ce qu'on appelle conscience*

227

*Histoire de l'ame, de sa residence & de ses  
propriétés*

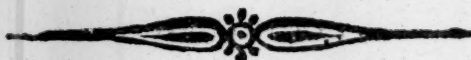
244

*De la vie, de la vieillesse & de la mort*

264

*Du suicide*

313



---

## INTRODUCTION.

**I**l faut avoir étudié les hommes avant de leur donner des loix, une religion & des connoissances. C'est une leçon qui est prêchée à chaque instant par les plus sages Philosophes. La morale & la législation les plus conformes aux facultés de l'homme sont les plus raisonnables.

Pour parvenir à une connoissance parfaite & exacte de l'homme il est nécessaire de considérer les affections de chaque âge, les effets de l'éducation, les mœurs ou la manière de vivre, le genre de nourriture & presque les moindres circonstances. Toutes ces causes produisent une variété infinie dans l'espèce humaine. Les Egyptiennes sont précoces & déjà nubiles à dix ans, tandisque les Allemandes n'ont pas atteint à seize la puberté, & que les Italiennes y parviennent dans la onzième ou douzième année. Le législateur qui prescrirait la même époque



de mariage pour ces trois especes de filles, ne feroit-il pas digne de blâme? Le Groenlandois, l'Americain du nord, ou les sauvages, qui vivent de la pêche, n'ont point de demeure fixe, ils abandonnent leur séjour, ils voyagent sans cesse pour suivre le poisson, qui passe d'un lieu à un autre; ils reviennent l'hiver dans leurs cabanes & ils se nourrissent de poissons secs. Les Tartares, les Arabes, les Lapons & d'autres sont continuellement à la suite de leurs bestiaux; ils changent de demeure de mois en mois, de saisons en saisons, de sorte qu'ils sont toujours errans. D'autres, les plus sauvages de tous, vivent de la chasse & de proie; ils fuient toute société, & ils la détestent d'autant plus, qu'une grande population diminueroit leur nourriture. L'on trouve au Canada des hommes, que peut-être l'influence du climat a faits si stupides, qu'ils sont incapables d'apprendre à lire & à compter. Comment un législateur pourroit-il soumettre un pareil peuple aux loix des nations civilisées? Quel est le Théologien assez présomptueux pour espérer de les amener tous à un culte & à une doctrine uniformes?



Tel qu'un pere prudent qui connoit les défenses & les punitions convenables à ses enfans & les proportionne à leur âge & à leurs facultés, un sage législateur doit faire ses loix suivant les mœurs du peuple qu'il veut policer. S'il étoit possible de trouver un Théologien, qui réunit les lumieres & la philosophie de Montesquieu, il proportionneroit fans doute le culte de Dieu aux mœurs & aux facultés de ses disciples.

On trouve également une différence remarquable entre les peuples policés qui vivent de l'agriculture, & ceux qui subsistent du commerce, soit qu'elle vienne de l'influence du climat, soit que le genre de vie ou d'autres choses l'aient produite.

Il résulte de là, qu'il faut acquérir une parfaite connoissance de l'homme pour l'apprécier & le conduire; il entre dans cette connoissance le développement, la perfection & le décroissement proportionnel de ses forces & de ses facultés & tous les effets amenés par quelques changemens.

C'est d'après ces considérations que j'ai rassemblé les matieres, qui sont traitées dans la première partie de cet ouvrage, ou qui le seront dans les suivantes. J'ai approfondi & discuté, d'après les principes des Philosophes & de Médecins, quelques questions, qui regardent l'homme. Mon but principal est de faire son histoire, d'éclairer son entendement & d'assurer la paix & la satisfaction de son cœur. Ceux qui tirent leurs avantages de l'imbecillité humaine, ceux qui se plaisent & à tenir l'homme dans l'abaissement & à lui inspirer une crainte superstitieuse, ceux là sans doute blameront mes efforts.

Mais chacun a sa maniere de voir, d'après la quelle il envisage les objets, qui lui sont présentés. Telle chose paroît trop petite à l'un, qu'elle est trop grande aux yeux de l'autre, tandis que le troisième la regarde comme difforme. Chacun à sa marotte; mais il n'y a pas de mal, tant qu'il ne nous oblige pas de la porter comme lui. Le Métaphysicien porte partout des vues abstraites & spirituelles, & le Physicien ne veut point admettre la vérité qu'il ne l'ait vue &



touchée. Il y a même des Médecins, qui s'imaginent que l'on peut redresser le monde entier à force de pillules.


Que l'amour de la vérité soit le motif des recherches philosophiques! que le zèle de l'humanité & la sincérité déterminent sans cesse leurs auteurs à les répandre! Ah! quelle ne feroit pas ma satisfaction, si mes foibles travaux pouvoient être utiles au genre humain! Que je désirerois avoir des yeux assez pénétrants pour découvrir la vérité dans les endroits les plus cachés! Je suis au moins convaincu & de l'honnêteté de mon cœur & de la pureté de ses intentions. Que l'on me permette d'avancer modestement mon opinion, mais sans contrainte comme sans dissimulation. Rien n'est plus humiliant pour l'espèce humaine, rien ne l'afflige tant, que de vouloir enchaîner son entendement, l'unique don, qui le distingue des animaux. Alors il ne nous reste qu'à dire douloureusement & du fond de notre cœur, en faveur de la liberté de penser, la prière du sincère Yorick: „Dieu miséricordieux,“ s'écrie-t-il prosterné, „de tous les dons que Tu peux





„prodiguer, donne moi seulement la santé,  
„que la liberté soit à jamais ma compagne, &  
„que ceux qui attendent avec les tourmens de  
„l'impatience les mitres & les barretes, les  
„voient pleuvoir sur leurs têtes comme des flo-  
„cons de neige.“





Cum prorepserunt primis animalia terris,  
Mutum & curpe pecus, glandem atque cubilla proptet,  
Unguibus & pugnīs, dein fustibus atque ita porro  
Pugnabant armis, quæ post fabricaverat usus;  
Donec verba, quibus voces sensusque notarent,  
Nominaque invenerē: dehinc abstinere bello,  
Oppida cœperunt munitæ & ponere legēs;  
Ne quis fur esset, neu latro, neu quis adulter.

Horat. Sat. L. 1.

---

### *Abrégé de l'histoire de l'homme.*

**L**es détails que je vais présenter sur l'histoire de l'homme ne me feront sans doute pas contestés par ceux, qui ont considéré attentivement sa naissance, son accroissement & son éducation. Il est vrai, que ce sujet a déjà été traité, mais l'analyse de la condition originelle de l'homme & des changemens qui se font en lui, peut offrir de nouveaux résultats. Cette étude, je l'avoue, a occupé de tout tems les Philosophes, comme elle a été souvent leur écueil. Leurs efforts, loin de repandre le jour sur une matière si intéressante, semblent au contraire avoir augmenté l'incertitude

& l'obscurité. Ainsi j'ai cru devoir approfondir l'homme, & j'ai fait sur son histoire des recherches avec autant d'impartialité que de réflexion. Parmi les idées que j'ai acquises, je ne proposerai que celles, qui sont faciles à digérer & proportionnées à la foiblesse actuelle du genre nerveux. J'ai jugé à propos de faire précéder mes observations par un extrait de l'histoire de l'homme.

L'homme naît foible & impuissant; il voit le jour, après avoir séjourné neuf mois dans le ventre de sa mère. Environné d'eau tiède, incapable d'ouïr & de voir, il n'a eu, comme on peut le présumer, ni idées, ni perceptions. Je ne fais pas même si je dois avec Locke lui accorder quelques sensations corporelles, le plaisir & la douleur.

Les muscles du nouveau né sont extrêmement foibles & non exercés. Il n'a la force, ni de se tenir debout, ni de marcher, ni de faire d'autres mouvemens réguliers. Le cerveau & les nerfs sont trop mous, & les organes de ses sens si imparfaits, qu'ils ne peuvent exé-



cuter les fonctions qui leur conviennent. À peine s'aperçoit-on qu'il puisse entendre ou voir; on distingue difficilement dans lui les ris ou les pleurs; on ne lui remarque enfin aucune trace de raison.

L'enfant devient peu à peu capable de faire un meilleur usage de ses sens. Mais ses sensations ne se bornent d'abord qu'à l'acte présent; elles lui causent du plaisir ou de la douleur, ou elles lui sont indifférentes. Il n'a pas la faculté de distinguer les sensations présentes des sensations passées. Comme sa mémoire est faible, les impressions qu'il reçoit, lui paroissent toujours neuves. Cependant il se rappelle peu à peu, mais obscurément, le passé; il comprend de même l'avenir; mais ces deux opérations de son ame sont faibles comme le désir ou l'aversion qui les accompagne.

Ses impressions sont enfin plus fortes; il commence à mieux distinguer les idées & les sensations présentes; il apprend à connoître ceux, qui lui donnent de la nourriture; il discerne les alimens, les couleurs, les sons, les

joujours &c. Ses impressions sont néanmoins si foibles,, qu'elles s'effacent facilement, si elles ne sont pas continuellement renouvelées. Ainsi un enfant peut oublier en peu de jours & sa mere & tout ce qui lui fut cher. On a même vu des enfans dun certain âge, qui, devenus aveugles, ne pouvoient plus, au bout de quelques années, se représenter les couleurs, dont ils avoient eu auparavant des idées très distinctes. Un enfant de quatre ans ou plus âgé qui perd sa mere, n'en conservera donc que peu ou point d'idée.

Il s'en suit de là que l'ame inculte, ou, ce qui revient au même, la faculté de penser est dans un enfant circonscrite à un cercle d'idées très étroit. Les idées du passé ou de l'avenir ne sont pas assez distinctes ou variées, pour qu'il puisse avoir de grands desirs ou de fortes aversions. Quelques sensations journalières du présent ou de ce qui s'est passé depuis peu, suffisent pour exercer sa foible faculté de penser. Car, puisque les impressions les plus usuelles lui échappent facilement, celles, qui sont à peu près ou entièrement effacées, lui paroîtront toujours



nouvelles,, aussitôt qu'elles seront renouvelées. D'ailleurs comme l'habilité, l'expérience, une certaine richesse d'idées lui manquent, il parvient difficilement à une plus grande perfection sans un secours ultérieur.

C'est alors, comme le dit un certain auteur, que le climat, la manière de vivre, l'éducation & la religion deviennent les parties constitutives de l'homme, lui donnent sa tournure & rendent ses mœurs douces ou cruelles. C'est d'après cette tournure, que le Chrétien défend la polygamie, tandis que le Muselmann la professe; qu'au Thibet & sur la côte de Malabar l'on trouve la polyandrie; (pluralité des hommes) que le Caraïbe dévore son semblable; que le Bonian se lie la bouche pour ne pas avaler des insectes vivans; qu'enfin l'Européen peint le diable en noir, & le Negre en blanc. C'est alors que le plus léger accident, un minimum, renverse notre manière de penser & d'agir. C'est alors qu'un coq d'Inde furieux, s'étant jetté sur Boileau encore enfant, qui en jouant dans une cour étoit tombé, lui donne plusieurs coups de bec sur une partie délicate, dont il fut toute sa vie incom-



modé. Delà cette sévérité contre les femmes & leurs adorateurs; Delà sa haine secrète contre les Jésuites, qui ont apporté les premiers coqs d'Inde en France.

La nature offre partout à l'homme une variété étonnante d'images. Le commerce avec des citoyens instruits, la vie sociale, le desir d'imiter les actions des autres, l'ennui, toutes ces circonstances ne permettent pas à l'homme de rester dans cet état de nature inculte, qui ressemble peut-être le plus à celui des animaux. Que l'on mette au nombre de ces causes les soins journaliers que demandent le climat, les besoins de la nourriture, ceux du luxe & les autres qu'il éprouve à l'infini, l'on verra comment se développent en lui & ce penchant qui l'entraîne à perfectionner son être & ce desir d'amélioration réelle ou imaginaire.

C'est ainsi que les facultés de l'homme se manifestent d'une manière toujours plus distincte; c'est ainsi qu'il s'élève au dessus de la nature inculte. Ces facultés ne se développent assurément que très lentement & insensiblement;

mais elles paroissent plus grandes; elles deviennent plus variées; elles acquièrent de la finesse & de l'habilité. L'ame active & excitée à la perfection par les besoins, reçoit à chaque instant des sensations plus vives; elles les compare & les separe; elles les lie à un souvenir plus distinct du passé & à l'esperance ou à la crainte de l'avenir. Les sensations de plaisir, de douleur, d'aversiion deviennent plus animées. Le sentiment des plaisirs goûtés fait naitre le desir de le perpétuer, ou de s'en procurer de nouveaux. C'est ainsi que naissent les passions, la jalousie, l'esperance, le chagrin, l'avarice, l'envie. Le pouvoir même de l'habitude produit ses effets. On distingue alors les rapports, les causes & les effets, le vrai & le faux, le beau & le laid. En un mot on juge en homme; on observe; on réfléchit; on invente & l'on se porte si loin, que la distance de l'enfance à l'homme formé paroît immense.

On sort donc de l'état de l'enfance, celui qui ressemble le plus à la simple nature; mais l'on en est plus ou moins éloigné en raison de la pénurie ou de l'abondance des moyens qui ser-



vent au développement de nos facultés. C'est pourquoi le Caraïbe, qui vend son lit, ne se souvenant qu'à l'approche de la nuit, qu'il n'en a plus, se met à pleurer. De même le sauvage présente de l'or & de l'argent, dont il ignore l'usage, pour des joujous, pour de colifichets qui n'ont que de l'éclat & un vain son. Plusieurs voyageurs attestent l'existence de quelques peuples, qui ne connoissent pas le feu & ne savent pas compter au dessus de trois. Incapables de réfléchir sur le passé ou sur l'avenir, stupides comme les animaux, qui les environnent, ils végètent comme eux. Dampierre prétend avoir trouvé dans une isle extrêmement stérile des gens, qui ne vivoient que de poissons, & dont le langage ressemble au glouffement d'un coq d'Inde. M. de Buffon fait une description de la vie barbare des Azuanéens. Comme les animaux ils se nourrissent d'herbes; ils courent nus & couchant ensemble sans pudeur, sans choix, sans attention à l'âge ou à la parenté. Enfin Garcilaffo della Vega dans son histoire peruvienne & M. Paks dans ses recherches sur les Américains parlent de peuples de cette espèce, dont l'on a trouvé des

individus isolés & égarés dans les bois, vivant à la maniere des bêtes. On peut appliquer à ceux-ci l'histoire de la nature inculte, donnée par M. Iselin. „Un tel être, abandonné à lui même, „dit-il, se nourriroit de racines & de fruits. Il ne „rechercheroit la société d'un autre qu'autant, „que l'impulsion passagère d'un instinct indeter- „miné à la propagation de son espece le deman- „deroit. Satisfait il perdrait & le souvenir & les „traces de sa femelle qui auroit répondu à ses „desirs. Dès que celle-ci ne feroit plus excitée „par l'instinct, qui la force à l'allaitement, elle „se foudroieroit à peine du fruit de son ventre. „L'enfant devenu capable de trouver ses ali- „mens, ne penseroit plus à sa mere; il conti- „nueroit une vie animale à l'exemple de son „pere. Ainsi il n'auroit besoin ni du secours „d'autrui, ni d'aucune société. Comme les ani- „maux, il se suffiroit à lui même. Avancé en „âge il feroit tout à fait en état de se soigner; „Un homme, loin de lui être utile, l'embarras- „seroit. Les idées de propriété, de morale, de „devoir & de tout ce qui en depend, ne se pré- „senteroient pas à son esprit; il ne connoitroit „pas davantage la durée, le tems, les nombres,



„le commencement, la fin, la vie & la mort.  
„Une langue deviendroit donc pour des êtres  
„semblables une invention superflue & inutile.  
„Le présent seul feroit quelque chose pour eux;  
„mais le passé & l'avenir ne frapperoient pas  
„leurs sens; L'un & l'autre paroitraient à leurs  
„yeux moins que rien.”

Mais il est bien nécessaire de remarquer, que la physique contribue beaucoup & au développement de notre faculté de penser & à sa perfection. Car, si des rapports nécessaires entre toutes les parties du corps, une organisation avantageuse & une constitution convenable du cerveau & de nos humeurs ne se réunissent pas aux moyens extérieurs, dont j'ai parlé, comme la culture, l'exercice, la société &c. l'ame de l'homme resteroit dans inertie; elle seroit sans facultés. A peine auroit-elle dans un pareil état la moindre supériorité sur les animaux; elle en auroit tout aussi peu que l'huître qui malgré les circonstances les plus favorables, n'acquerra jamais la sagacité du renard.

Il en est de la faculté de penser comme du toucher & de la vue, qui ne s'exercent pas sans une organisation nécessaire. L'homme qui ne peut pas voir de l'œil gueuse & dont les mains endurcies & calleuses ont perdu le toucher, seroit hors d'état de penser, si son cerveau seroit défectueux. Supposons à présent, que ce cerveau soit calleux ou altéré d'une autre façon, la faculté de penser cessera d'agir; mais cependant l'estomac continue à digérer, comme le cœur à pousser le sang dans les artères. Une pression ou quelque autre alteration dans la substance du cerveau n'en empêche-t-elle pas les fonctions, de même que l'obscurcissement de la lentille cristalline ôte à l'œil la faculté de voir? Je tâcherai de m'expliquer plus amplement sur cet sujet. Ah! s'il étoit permis dans tout pays d'exposer ses opinions sans compromettre son bonheur & sa tranquillité! L'auteur qui ne chercheroit à changer les idées de personne avant de convaincre, & le lecteur libre de conserver les sciences, ou d'en prendre de nouvelles, seroient toujours bons amis dans le meilleur des mondes possibles.





*Des Idées, des Forces intellectuelles,  
& des Rêves, & des Jugemens.*

Un Philosophe ou un homme, dit Y o r i c k , qui a des yeux pour voir tout ce, que le tems & l'occasion lui offrent sans celle dans sa route, qui y porte sa main, lorsqu'il le peut sans crime; un Philosophe, dis - je, doit d'abord avoir fait des recherches & des observations pour s'assurer de quelle maniere son esprit est parvenu à des idées simples, composées ou abstraites, ou comment il a acquis peu à peu la faculté de réfléchir sur des choses présentes ou absentes, sur le passé ou sur l'avenir.

Des observateurs philosophes ont déjà soutenu, que ce qui n'a pas existé auparavant dans un de nos sens, ne peut pas exister dans l'esprit. Les sens & les sensations commencent à perfectionner nos facultés. Un homme privé entièrement de sens, dès sa naissance, seroit absolument incapable de concevoir l'idée d'une chose quelconque. Ce sont les sens qui enrichissent l'esprit d'images & les lui transmettent. C'est ainsi que par succession de tems, les idées

abstraites se forment. Nous voyons ce que font des limites, & après les avoir coupées par la pensée, nous parvenons à l'idée de l'infini. La vue nous apprenant à connoître la couleur rouge, nous la distinguons de la noire; Nous voyons ensuite un oiseau, & de ces deux objets qui ont frappé nos sens, résulte la faculté d'unir deux idées & de prendre celle d'un oiseau noir, sans même en avoir vu un de cette couleur. Ainsi un aveugle n'acquerra jamais des idées justes du rouge ou du noir; il ne saura pas discerner l'éloignement ou la proximité des corps par leur ombre. Un sourd ne concevra pas le son d'une flûte, qu'un homme sans langue ou privé de l'organe, du goût n'aura une idée de l'acide ou des douceurs &c.

S'il est vrai que les idées innées soient gravées originairement dans l'ame, comme l'ont avancé Descartes & Mallebranche, nous ne serions jamais plus habiles Metaphysiciens que pendant le sommeil. Les idées innées n'étant pas croisées par celles que les sens produisent pendant le jour, se reveilleroient dans l'ame & agiroient avec plus d'énergie. Quel avantage



incomparable pour les Metaphisiciens! Le sommeil feroit pour eux un instant de raison, puisqu'ils ne battroient pas la campagne.

Descartes, comme on le fait, a été le protecteur des idées innées; mais une Faculté de Theologie celebre en France condamna cette doctrine, non pas comme fautive, mais parcequ'elle étoit nouvelle & venoit de Descartes. Locke refuta l'hypothese du Philosophe françois & la Faculté reprouva également son opinion, parcequ'elle venoit d'un Anglois, tant est grand le penchant des Facultés à déraisonner, lorsqu'on leur fait l'honneur de demander leur avis, cum sigillo Facultatis. Si l'on excepte quelques Scholastiques, je ne crois pas qu'un homme sensé soutienne aujourd'hui la doctrine des idées innées. J'aurois de la peine à concevoir comment, doué de cinq sens & d'un cerveau bien organisé, il pourroit occuper sa pensée de pareilles inepties, surtout s'il avoit pesé les argumens de Locke, ou medité sans préjugé sur l'histoire de son esprit depuis sa naissance jusqu'au moment actuel. Il n'y a pas plus d'idées innées, que d'arbres qui portent des fruits en

sortant de la terre. Car il ne faut pas confondre les idées actuelles avec la disposition & la faculté de les acquérir.

Le cerveau doit avoir une certaine connoissance pour acquérir des idées ou penser. Les Anatomistes ont observé que celui d'un nouveau né est mou & courant comme de la bouillée. S'il est donc trop mou & trop mobile, il ne peut ni recevoir, ni conserver des impressions & certains mouvemens. L'âge, les maladies & d'autres accidens le desséchant, il devient également incapable de sensations, d'impressions & d'idées; un certain degré de mollesse imprime aux nerfs cette sensibilité extreme, dont sont affectés & les enfans & le beau sexe, surtout celui des grandes villes. La force imaginative des femmes vaporeuses est plutôt ébranlée & leurs passions sont plus fortes.

Ainsi que la jaunisse ou le rhume gâtent le goût ou l'odorat, de même le tempérament, des causes physiques ou morales peuvent déranger les autres organes du corps & celui de la pensée. C'est à un pareil dérangement qu'il faut attri-



buer les vestiges de Pascal & son tournoisement de tête. Assis dans son fauteuil, il voioit un précipice ouvert à ses pieds. L'on pourroit citer une infinité d'exemples, qui prouveroient tous également, que les facultés de l'esprit ont été anéanties par quelque lésion du cerveau.

Un certain Smelfungus hypocondre paroissoit à la rencontre de chaque objet, égaré, bisarre, pâle & embarrassé; je le raconterai à tout le monde! s'écria-t-il, dans un accès de mélancolie; „Vous ferez mieux de le raconter à votre Médecin;“ repartit Yorick.

Il est à propos d'examiner les hypotheses les plus connues sur l'origine des idées & des forces intellectuelles. Nous discuterons leurs solidité, autant que notre entendement nous le permettra. L'on éprouvera jusqu'à quel point l'on peut faire avec quelque clarté l'histoire de l'esprit humain. Il ne faut pas, dit Locke, ressembler à celui qui s'excusoit de ne pouvoir pas faire son theme, parcequ'il n'étoit pas éclairé par les rayons du soleil, ou à celui, qui ne vouloit pas se donner le moindre mouvement à l'aide de ses

pieds & périssoit d'inaction, parceque les ailes lui manquoient. Il faut recourir aux conjectures, lorsque les faits & l'évidence nous abandonnent.

Nos sens & toutes les parties sensibles, dit Haller, sont remués par les fibres nerveuses du cerveau. Je m'aperçois de l'objet qui touche ma langue, mon œil ou mes doigts; il produit dans le genre nerveux un ébranlement qui se communique au principe des nerfs, où il laisse de certains vestiges. Et comme l'ame y a son siège, elle reçoit les impressions de tout cela; elle est averti de cette maniere de ce qui s'est passé hors d'elle. Mais, lorsque la volonté ou le hasard, ou une cause quelconque renouvelle ces vestiges (*vestigium impressum*) & les représente à l'ame, cette sensation est produite par ce que nous appelons mémoire, & semblable à celle occasionnée par l'action d'un objet externe sur un organe sensible. Un mouvement plus vif & plus efficace de cette impression, celui qui met toute la machine en activité, est nommé imagination, fantaisie. Il y a des impressions qui doivent être souvent reiterées avant



de laisser des vestiges assez profonds dans l'ame, pour lui être représenté par sa seule volonté & pour être reveillé par des signes, par des mots, ou par d'autres causes. D'un côté ces vestiges se perdent aisément dans les enfans; ils sont encore affoiblis, altérés, ou effacés par les maladies; d'un autre côté couverts en apparence d'un voile épais, qui tombe au bout de quelque tems, ils reparoissent dans le même ordre, qu'on avoit observé auparavant.

Les impressions, ayant éprouvées de semblables altérations dans la moelle du cerveau, l'ame, dit Haller, ne reste assurément pas spectatrice oisive. Il faut, qu'elle retablisse l'ordre, qu'elle fasse la revue. Les vestiges du même genre, de la même force, de la même ancienneté, sont classés & liés les uns aux autres. C'est de là que dérive l'affinité des idées ou leur succession si connue. C'est ainsi, qu'en se représentant un arbre, l'on prend une idée des choses, qui ont rapport à l'objet représenté. Enfin dèsque l'idée d'un objet est reveillé, elle rappelle & les choses, & les accidens qui y sont analogues. La moelle du cerveau peut donc être regardée

comme la *tabula rasa*, le parchemin ou les tablettes, sur lesquelles s'impriment les objets qui ont frappé nos sens. Platon a soutenu tout cela de l'ame même.

Il se présente ici plusieurs objections, que l'on pourroit peut-être faire valoir. Tant de vestiges ronds, triangulaires, longs, courts, minces ou gros, gravés un( fois dans la moelle du cerveau par les sensations, comme autant de légères cicatrices, ne s'offrent-ils pas sans cesse à l'ame, qui l'habite, de façon, qu'elle ait toujours devant les yeux les objets, qu'elle a jamais aperçus? Par quels moyens lui sont-ils représentés? Pourquoi manque-t-on de la faculté de se les peindre de nouveau, quoique l'ame s'efforce de les reveiller & de s'entretenir, pour ainsi dire, avec eux? A-t-elle peut-être oublié la place, qu'elle leur a assignée, lorsqu'elle les a classés? Nous nous contenterons d'observer que nous avons souvent beaucoup de peine à rappeler à notre souvenir des objets qui reviennent ensuite facilement à l'esprit.

Le siège de l'ame est donc, d'après Haller, & mille autres, dans le cerveau, parceque toutes les impressions des nerfs y correspondent,





Qu'on lie, disent-ils, un nerf, la sensation cessera. Ne pourroit-on pas objecter à ces Messieurs, qu'il faudroit que la moelle spinale fut une continuation de l'ame? Car il y a une quantité de nerfs du corps, qui en tirent leur origine. Les impressions faites sur ces nerfs se perdroient dans la moelle spinale; elles y laisseroient leurs vestiges que l'ame mettroit en ordre & comprendroit dans son appendice.

N'est-il pas absurde, de vouloir fixer le siège de l'ame dans un endroit déterminé du cerveau? Comment d'ailleurs concilier ce système du siège de l'ame avec sa simplicité & sa spiritualité. Il y a eu un tems, où l'on ne réfléchissoit pas sur les préjugés de nos peres, dès que leur discussion tenoit un peu à la sainte Théologie. Si par hasard on revoquoit en doute les rêves, qu'ils debitoient pour des vérités sacrées, on étoit frappé d'anathême. On proscrivoit également & ceux qui approfondissoient quelques questions & ceux qui les reprouvoient. On ne fera ici aucune observation sur ces hommes qui, contrariant sans cesse les opinions des autres, se refusent à l'évidence



& au bon sens. Mais il n'est pas moins étonnant de voir, combien les rêveries des fanatiques entraînent les hommes foibles & credules, Pour se convaincre de cette triste vérité, il suffit de lire les histoires de Gassner, Tifferrand, Mesmer, Cagliostro, Paris, Swedenborg, Schroepfer & tant d'autres, qui ont existé & paroîtront encore. Que l'on réfléchisse enfin sur le succès des ouvrages fanatiques & inintelligibles, tels que le livre des erreurs & de la vérité, les écrits des adeptes &c.

Mais rentrons dans notre carrière, examinons l'hypothèse d'Helvetius sur la mémoire & la pensée. Quand nous recevons, dit-il, les impressions diverses, que font sur nous les objets extérieurs, on nomme cela sensibilité physique. Cet attouchement ou ces impressions des objets extérieurs produisent donc sur nos organes, dans le cerveau & sur les nerfs une perception de laquelle se forme l'idée de l'objet. Si ces objets ont remué assez fort & assez souvent nos organes, qu'ils aient fait sur eux leurs impressions, que ces impressions leur restent, c'est ce qu'on appelle Mémoire. La





mémoire ne feroit donc autre chose, qu'une sensation continuée, mais affoiblie. Supposons que j'aie obtenu par le toucher la sensation d'un œuf, mon cerveau ou mes nerfs conservent cette impression faite par l'œuf, mais de maniere, qu'elle n'y tient pas avec la même force. Cependant je me rappelle l'image, que j'ai obtenu auparavant, dès que par la prononciation du mot œuf, ou par une autre cause, mes organes se trouvent dans la même situation, où ils ont été à la vue d'un œuf.

Or, cette situation des organes doit incontestablement produire une sensation; elle doit reveiller celle, qui y avoit été imprimée auparavant. Nous apprenons enfin à discerner les ressemblances ou les différences, les convenances ou les disconvenances, qu'ont entre eux les objets & leurs rapports avec nous. La connoissance des ces rapports forme ce qu'on appelle les operations de l'esprit, qui est plus ou moins grand, selon que nos connoissances en ce genre sont plus ou moins étendues. Helvetius conclut delà & tâche de prouver ultérieurement que les opérations de l'esprit ne sont

que des sensations phisiques. Il lui paroît donc que juger est sentir, comme ressouvenir est sentir. Que l'on donne, dira-t-il, à l'homme, au lieu de ses doigts sensibles, la corne du cheval; qu'on abrège la durée de sa vie; qu'on disperse son espece; qu'on diminue la quantité de ses besoins; qu'il se nourrisse d'herbe ou des mêmes alimens que prennent les animaux; qu'il coure nud; qu'il soit en un mot partagé du cerveau ferme & des nerfs solides du cheval, un tel homme ressemblera, selon Helvetius, à l'orang-outang ou au cheval; il fera moins qu'un Hottentot, que le Samoyede ou le Chichimecas, dont le langage n'est qu'un sifflement; il fera aussi difforme que le Cyclope ou errant comme le Nomade. L'ame d'un Montagne ou d'un Newton, auroit à peine donné quelques productions préférables à celles d'un singe habile. Qu'on prenne la peine de lire ce que dit Helvetius dans son livre de l'esprit chap. I. liv. I.

Ce seroit une société plaisante, dit Diderot, que celles de cinq personnes réunies, dont chacune n'auroit qu'un sens unique, mais aussi





parfait qu'il puisse l'être; elles se regarderoient mutuellement comme des frénétiques. Diderot les considère comme des héros mathématiciens, & d'après cette hypothèse il imagine que celui qui posséderoit le sens de la vue, tiendrait des discours bigarrés; il distingueroit tout par des couleurs. Celui dont l'ouïe feroit le partage, diroit, voilà la marotte de ce radoteur; j'en suis bien fâché, répondroit celui qui n'auroit que le gout. L'homme à l'odorat prétendrait que lui seul comprend l'analyse & la solution. Enfin l'homme doué du tact assureroit aux autres que le clairvoyant avec la manie de ses couleurs mérite les petites maisons. Ainsi chacun d'eux auroit sa folie; ils se diviferoient en sectes; il s'éleveroit à la fin des guerres de religion. Les clairvoyans seroient condamnés aux petites maisons par les autres comme des rêveurs; ceux qui sentent réputés pour imbecilles; ceux qui ont le gout, évités comme des gens capricieux, insupportables & des enfans gâtés; ceux qui entendent, repoussés à cause de leur curiosité & de leur orgueil; ceux enfin, qui ont le tact, condamnés aux flammes éternelles, comme des Materialistes. Voilà une belle allégorie de la

diversité & de l'incertitude des jugemens humains! chacun juge d'après ses sensations; chacun sent suivant la disposition & la constitution de ses organes.

Une idée exacte de la cause des rêves ne contribuera pas peu sans doute à l'explication de la doctrine des sensations & des jugemens. Les sensations, les passions, l'ignorance, l'erreur, l'éducation, le climat, tout cela occasionne nos idées, nos pensées & nos jugemens. De telle façon que notre esprit soit dirigé, il l'est par des causes physiques, comme les idées que nous recevons dans les rêves. Nous pouvons à bien des égards comparer avec raison notre vie à un rêve. Aussi le Marechal de Saxe n'avoit pas tort de dire à M. de Senac: „Docteur, la vie n'est qu'un songe, le mien a été beau, mais court.“

Pour bien établir l'analogie des rêves de ceux qui dorment avec les idées & les actions de ceux qui veillent, il suffira de faire l'histoire de quelques songes.



Je rêvai une fois, que j'étois devenu buche-  
ron; j'employai à ce travail toutes mes forces,  
tant il étoit pénible. Il vint près de moi un  
marchand de bois, dont j'implorai le secours &  
il y avoit autour de nous plusieurs payfans ou  
journaliers, qui rioient de voir de bucherons  
de notre espece. Je me reveillai & réfléchis  
longtems sur la cause d'un pareil rêve. Il me  
vint tout à coup dans l'esprit que j'avois en-  
tendu, comme en sommeillant, la servante re-  
muer dans le poele & j'en senti en effet la gran-  
de chaleur. J'analysai alors mon rêve de la ma-  
niere suivante. Le bruit fait dans le poele par  
la servante, qui y allumoit le feu, ou la chaleur  
de la chambre, qui en a été la suite, avoit pro-  
duit en moi l'idée du bois. Alors d'après les  
loix de l'affinité des idées ou de leur association,  
les autres représentations s'y firent de même.  
Le marchand de bois, les payfans ou les bu-  
cherons sont des représentations, qui peuvent  
aisément s'unir à l'impression renouvelées du  
bois. La chaleur de la chambre, ayant amené  
une certaine émotion ou la raréfaction du sang,  
aura fourni la cause physique de ma lassitude.

Je rêvai une autre fois que j'étois venu aux mains avec un homme très vigoureux. Ma résistance fut vaine; je succombai & le drôle resta étendu sur moi comme un morceau de bois. En me reveillant je trouvai le bras de ma femme fortement appuyé sur ma poitrine, de sorte que le jeu de la poitrine & la respiration étoient très gênés. La sensation de la pression, de l'étouffement & d'un pareil combat étoit naturellement occasionné par l'impression physique d'une respiration embarrassée, & elle a pu amener d'autant plus facilement l'idée d'un polisson qui m'opprimoit, que l'idée d'un tel individu peut sans cela se présenter tous les jours à notre esprit. C'est donc en conséquence des loix de l'affinité des idées, que celles qu'on a eues récemment ou souvent, se suivent en se renouvelant.

Un jeune homme a une abondance d'humeurs chaudes & irritantes qui assiègent les organes de la génération. Couché sur le dos il éprouve en dormant un chatouillement qui embrasse tout son corps, parceque la chaleur expansive du lit met les humeurs en mouvement. Est-il rien de plus naturel qu'une succession



d'idées que nous tenons, ou de la theorie, ou de la pratique de la volupté?

Le jeune homme rêve qu'il est auprès de sa belle; il rêve qu'il est seul dans une chambre, ou un lit commode se présente à ses sens. Comme dans ses songes il a déjà embrassé quelque fois sa belle, il est entraîné par une impulsion irrésistible à entreprendre quelque chose de mieux; son cœur palpite; les humeurs bouillonnent; leur effervescence cause un chatouillement; la partie est sur le point de finir & un feu électrique ébranle à la fois tous les nerfs. Alors le rêveur plein de sueurs éprouve dans les parties connues, source de son songe, des réalités que des hommes bien portans ont senties plutôt ou plus tard. Voilà la gradation d'un rêve à des effets physiques. La sensation qui affecte une partie du corps par la quantité ou l'acreté des humeurs, ou peut-être la continuation de l'impression qu'a faite pendant la journée quelque lecture ou un badinage, a produit une chaîne d'idées & de sensations. Il ne faut donc pas s'étonner, si cet endroit a été remué si fortement; comme c'étoit là que les causes physi-



ques avoient le plus agi, la principale scène a du s'y passer.

Haller affecté d'une chaleur fébrile rêvoit, qu'il voyoit sans cesse du feu & de tous les côtés du firmament des flammes violentes, qui repandoient des éclairs. La sensation actuelle de la chaleur fébrile a causé la représentation du feu, des éclairs du firmament, & la vue précédente du feu du ciel a produit une association entre l'idée du firmament & celle du feu.

Un homme dévoré de la soif voyoit en songe une source d'eau fraîche couler d'un bois voisin. Combien de fois la sensation d'une abondance d'urine dans la vessie n'a-t-elle pas entraîné des enfans & des adultes & à des idées fausses & à un pissement inconsidéré.

Le gout salé de ma salive me fit croire en rêvant que je retirois de ma gorge une quantité infinie de grains salés. Je rêvai une autre fois que l'on entroit dans ma chambre; j'avois peut-être eu en sommeillant la sensation du craquement de la porte. Songeant aux voleurs,



je sautai du lit ; j'employai toutes mes forces à battre ceux que je pus attraper , & je me reposai, lorsqu'ils eurent abandonné ma chambre. Je me souvins bien le matin que j'avois rêvé à des voleurs ; mais je ne rappelai aucune de mes autres actions. C'est qu'une idée en amène toujours une autre, & il n'est pas rare que dans un tempérament vif il en résulte des actions. Je n'ai point oublié l'inquiétude que me donna un jour un somnambule aux eaux minérales. Un jeune homme de ma connoissance, ayant joué aux cartes, perdit un jour tout son argent ; hors d'état de payer son gîte, il me pria de le laisser coucher dans ma chambre en me donnant l'assurance qu'il partiroit le lendemain ; je m'aperçûs qu'il se leva pendant la nuit, touche à la porte & mit quelque chose sous le chevet de son lit. Après l'avoir bien observé, je le vis se recoucher, mais il repeta à peu près les mêmes mouvemens deux ou trois fois. La connoissance de sa pauvreté m'inspirant de la défiance, je l'appelai à chaque fois pour lui demander ce qu'il faisoit, il me répondit toujours : rien, rien, & se remit dans le lit. Il m'avoua le lendemain qu'il étoit somnambule, & que la

perte de son argent l'avoit fait rêver toute la nuit, qu'on vouloit le lui voler; que pour cela il avoit entrepris de fermer la porte & les fenêtres; qu'enfin il avoit placé ses coulottes sous le chevet de son lit pour les mettre en sûreté. La sensation continuée d'une perte faite au jeu avoit donc produit cette fuite d'idées & ébranlé les muscles.

Une position trop basse ou des vents dans l'estomac ou une chose quelconque qui presse les veines, arrêtant la respiration, l'on éprouve une angoisse & la sensation du cochemare, tandis qu'une circulation tout à fait libre donne des sensations plus agréables; Nous rêvons alors que nous planons dans les airs.

Une multitude infinie de sensations réelles concourent avec une fuite d'idées liées les unes aux autres à nous faire rêver aux choses présentes ou passées. La piqure d'une puce ou d'une plume, l'affiète pénible d'un membre, les alimens & les vents qu'ils occasionnent, l'acreté ou la corruption des humeurs, les obstructions, une ébullition, le froid, le bruit, en un mot





les sensations, qui ont remué nos organes pendant la journée & mille autres causes produisent les songes. Ainsi un homme bien portant, qui a bien digéré, rêve rarement, tandis que ceux qui soupent copieusement & mangent des choses indigestes, sont tourmentés par des songes. C'est pourquoi j'ai vu un malade qui, après une insomnie de quinze jours, rêvoit aussitôt qu'il fermoit les yeux, ou qu'il n'étoit pas extrêmement attentif aux choses présentes; c'est pourquoi celui qui a fait un rêve pénible, est sujet à des flatuosités, dèsqu'il veut uriner ou faire un mouvement.

Je soutiens donc que les rêves tirent leur source ou d'une sensation réelle, ou d'une cause physique. Ces deux causes engendrent une chaîne d'idées qui sont même de nouvelles, ou d'anciennes sensations, & elles servent également à l'histoire des songes. C'est pour en faire l'analyse que j'ai ennuyé les lecteurs du récit des miens. Que ceux qui ont fait des rêves, tentent à leur réveil d'en chercher l'origine, ils trouveront souvent la cause occasionnelle ou la première sensation qui les a produits. Ce seroit au reste une folie que de prétendre de les deviner



toujours ou toutes. Il faudroit pour cela une connoissance exacte de toutes nos sensations intérieures; il faudroit favoir la cause de chaque effet; il faudroit enfin qu'un Philosophe & un Naturaliste fussent plus instruits pour approfondir les rêves, que ne le demandent les actions d'un homme éveillé.

Nos rêves ou l'ordre des idées qu'on avoit alors peuvent être interrompus par une cause quelconque, de même que la moindre circonstance est propre à troubler ou les pensées de ceux qui veillent, ou la mémoire de celui qui debite un sermon appris par cœur. On rêve encore des choses contradictoires, quoiqu'une même cause physique en ait été le principe. Car, si l'on a chaud, on rêve du feu; mais si l'on se découvre, l'impression du froid nous fait rêver que nous nous baignons dans de l'eau froide, parceque nous avons senti en nous baignant un frisson ou un froid qui lui est analogue.

Les songes, comme je l'ai déjà dit, tirent leur origine ou d'un organe sensible, ou d'une partie du corps, ou d'une sensation faite pen-





dant la journée & continuée jusqu'au sommeil. Il résulte de là une foule d'idées qui ont une certaine analogie, une affinité ou association quelconque avec la première sensation. Cette affinité a diverses causes. Elle peut exister quand plusieurs sensations agissent sur le même organe, de façon, que les idées obtenues par la vue seule, s'associeront plutôt que si elles nous étoient venues par l'œil & l'odorat. Les sensations même ont une analogie entre elles, comme le feu & la chaleur. Ainsi le murmure d'un ruisseau nous rappelle la soif, la faim, l'odeur des mets. Il y a d'un autre côté certains objets, dont la perception se fait en même tems, & dèsque l'une de ces sensations est reveillée, les autres se réunissent. Elles se succèdent comme les notes d'un air, qu'on a appris à un oiseau, ou comme les sons harmonieux, qu'un musicien tire de son instrument sans attention ou dans l'obscurité. Quand on a contracté l'habitude d'une petite chanson en buvant du punch, on se trouvera rarement dans une société de buveurs sans penser à cette chanson ou sans envie de chanter.

Qu'on conduise des hommes ou des animaux dans les lieux, où ils ont reçu de violens coups,

à peine les auront-ils aperçus que la sensation des mauvais traitemens se renouvellera. L'histoire de ces enfans que des idées effrayantes faisoient tomber en convulsion, est assez connue. Il suffisoit que l'un parlat de cette circonstance épouvantable, ou qu'il eût des convulsions pour que tous les autres fussent attaqués du même mal. Pour dissiper ces idées enracinées dans l'esprit de ces enfans, Boerhave fut obligé de recourir à des idées encore plus effrayantes, comme celles de tenailles chaudes & des tourmens les plus affreux. Ainsi que le souvenir seul du printemps représente sur le champ à l'esprit tous les objets de la riante verdure, de même la vue de la neige fait renaitre la sensation du baiser, qu'on a donné à une fille en traîneau. Le souvenir d'une drogue avalée, ou la vue d'un vase qui a contenu une médecine, excite en nous des nausées ou même le dévoiement, tant les idées en connexion se succèdent aisément. D'ailleurs on peut acquérir une succession d'idées aussi machinalement, qu'un orateur ou un prédicateur apprend ses discours par cœur. L'affinité des idées n'est donc que l'ouvrage de l'exercice de nos organes, & l'homme le plus stupide fera



le plus pauvre & en rêves suivis & en pensées. Il y en a même qui, s'ils devoient penser, n'auroient pas d'autres idées connexes que celles du bouilli, du veau roti, du vin, d'une femme & d'un chalit.

Les sensations, les idées, les pensées, les actions de l'homme éveillé, naissent comme les rêves. Une première sensation amène les autres, & c'est ce qu'on peut observer, si d'après une suite d'idées on recherche leur origine. On trouvera que les premières impressions excitées par l'ébranlement d'un de nos sens, par la lecture, par l'ouïe ou par une sensation foible & continuée, c'est à dire par le souvenir de ce qui s'est passé auparavant, ont entraîné une affinité ou une certaine connexion d'idées. Enfin le travail, l'instruction, l'exercice des sens nous donnent cette habitude.

Qu'il seroit à souhaiter que des Philosophes pussent dans chaque partie du globe tenir un journal de toutes les actions des enfans, de l'exercice de leurs sens, de leur nourriture, de leur instruction, de leur éducation & de leurs pensées! On connoitroit bientôt & l'histoire de



l'esprit humain & son développement simple & facile & son accroissement graduel. On verroit comment l'enfant né dans l'état de l'animal, sans conscience de son être, parvient des sensations simples aux composées, aux comparaisons, aux pensées, à la connoissance de soi même & à de plus hautes facultés intellectuelles. Mais on n'examine malheureusement l'homme que, lorsqu'il est entierement formé; on regarde ses facultés intellectuelles, que l'exercice & la perfection des organes ont exaltées, comme des choses absolument incompréhensibles, innées, spirituelles & tout à fait étrangères à l'organisation du corps. Nous ressemblons à ces enfans qui considèrent avec étonnement un homme, qui a l'habitude de jouer d'un instrument, parcequ'ils ne conçoivent pas quels sont les principes cachés qui produisent des sons si variés, ou pour mieux dire, nous ressemblons aux imbécilles qui prennent les joueurs de gobelets pour des forciers, parcequ'ils n'ont jamais observé avec quels soins, avec quelle lenteur, avec quelle pratique le bateleur a acquis son adresse.

J'ai connu un jeune étudiant qui, attaqué d'une fièvre chaude assez violente eut le trans-



port pendant toute sa maladie. Lorsqu'elle le quitta tout à fait, il étoit très foible; cependant ses facultés intellectuelles paroissoient ne pas être dérangées. Il avoit la sensation des choses présentes; il en jugeoit avec ordre; mais il avoit oublié le passé, & il ne savoit ni la ville, ni la rue, ou il se trouvoit. Ses compagnons lui rappelerent peu à peu le souvenir des choses passées; ils lui parlerent du plaisir, qu'ils avoient goûté à faire de la musique ensemble; mais il n'en eût aucune idée, & il ne se douta même pas, qu'il eût jamais su la musique. On lui donna enfin sa harpe, sur laquelle il applique les doigts & fut surpris à mourir de pouvoir jouer un air. On lui parla françois; il répondit à propos & demanda tout étonné, s'il avoit jamais appris cette langue. Il ne se souvint pas davantage, qu'il avoit étudié en droit. N'ayant pas trop de talens pour l'étude, il s'appliqua avec tant de force & d'assiduité, qu'il avoit tout appris par cœur. On lui demanda quelques définitions de son Heineccius, il les donna aussi exactement que quand il se portoit bien, sans pouvoir se rendre raison de son habileté. Enfin sa mémoire ordinaire lui revint parfaite-

ment. Ne pourroit-on pas comparer un homme semblable à un oiseau qui, ayant oublié pendant sa muë, tout à fait ou à moitié, l'air qu'il avoit appris auparavant, le recommence peu à peu de lui même. N'y a-t-il pas là un pur mécanisme? Ne sont ce pas des signes evidens d'une succession d'idées? Car l'une a suivi l'autre aussitôt que la première a été renouvelée. L'on peut encore mettre en considération l'histoire de quelques personnes évanouies ou cataleptiques qui, l'accès fini, continuent les contes ou les propos, que leur chûte a interrompus. Enfin les journaux de médecine font l'histoire de plusieurs personnes qui ont perdu la mémoire par des maladies.

J'ai connu encore un adolescent qui à la suite d'une longue dissenterie, devint assez fort pour marcher. Loin d'avoir quelque entendement il ressembloit au plus stupide des animaux. Il mangeoit, il buvoit tout cequ'il trouvoit; il arrachoit des mains les alimens, sans jamais rien demander; il n'avoit ni horreur, ni crainte, ni pudeur; il approchoit l'eau ou tout autre endroit dangereux sans réflexion; il n'appeloit ja-



mais personne par son nom ; à peine prononçoit-il quelques mots , encore étoient-ils peu usités ou mutilés. Il surprit un jour une bonne dose de vin fort , de café & de biscuits , qu'il consuma entierement. Il dormit & le lendemain il appela sa sœur par son & demanda à manger. Depuis sa maladie il n'avoit pas encore montré tant de bon sens. On lui prépara une soupe ; mais lorsqu'on la lui présenta , il étoit revenu à sa première imbécillité. Je conseillai alors de lui donner du bon vin , du café & du biscuit. Le lendemain il eût un intervalle de raison , qui dura deux heures & peu à peu , de jour en jour cet intervalle augmenta ; il sortit enfin de sa démence. Voilà donc un cas , où le souvenir ou la succession des idées précédentes & la sensation des idées présentes ont été interrompus. Il a fallu rétablir l'harmonie des sens , redonner du ton au cerveau & par un nouveau régime & par des alimens échauffans. C'est ainsi que les opérations de l'entendement ont recommencé.

Si l'on a entendu la musique pendant quelques jours , impression des airs qui nous ont le

plus frappés, continue; ils resonnent encore dans l'oreille & se présentent dans les rêves; on retient aussi dans l'oreille le son d'une cloche longtems après l'avoir entendu. Lorsqu'on a vu quelque chose d'effrayant, l'on en conserve la sensation, comme si le même objet de terreur étoit devant nos yeux. Nous observons comment le souvenir d'un objet entraîne notre attention & notre sensibilité sur la partie qui en a reçu la première impression. Ainsi le souvenir d'une belle musique reveille l'oreille; le souvenir d'une belle couleur fait ouvrir l'œil; le souvenir du goût fait renaitre la sensation qu'a éprouvée le palais; l'eau vient à la bouche. La sensation renouvelée du tact imprime un mouvement aux doigts. Enfin au souvenir d'une fille le . . . cœur devient l'objet de notre pensée.

Ce sont sans doute de semblables argumens qui ont persuadé Helvetius, que la mémoire n'est qu'une sensation continuée, mais affoiblie; que se ressouvenir & s'imaginer ne sont qu'une sensation plus ou moins renouvelée; que juger est la comparaison de plusieurs sensations ou la sensation de la diffé-



rences des autres sensations, & qu'ainsi penser n'est que sentir.

Nous avons déjà dit que les rêves avoient une analogie avec la pensée ou avec les actions d'un homme éveillé, & si l'on compare les uns aux autres, on ne contestera pas mon assertion. Les rêves, comme je l'ai démontré, sont occasionnés par une cause physique quelconque; l'on peut avancer dans un sens la même chose de nos pensées, de nos jugemens & de nos actions. Nous agissons par intérêt ou par amour propre, dit Helvetius, & notre intérêt a pour but notre plus grand bonheur; mais le plaisir ou la douleur nous y a d'abord disposés. Cependant les hommes ont des idées différentes du plaisir, de la douleur, de l'intérêt. Ainsi de petits insectes habitans sur l'herbe ou sur la feuille exalteront la douceur du lion & du tigre qui les dédaignent; mais ils abhorront la cruauté de la brébis, qui les avale vivans. De même la brébis craindra le lion. Les mêmes motifs d'intérêt ont déterminé les moyens à remplir leurs histoires d'éloges de ces souverains qui, loin d'illustrer leur regne & faire le

bonheur de leurs sujets, fondoient des couvens, faisoient des festins somptueux avec les fainéans qui les habitoient & leur prodiguoient des terres. Nihil fecit, c'est ainsi, dit Helvetius, qu'ils ont désigné ces Princes estimables & courageux qui, jaloux de la félicité de leurs peuples, firent un plus noble usage de leur puissance. Le Philosophe élève le Roi juste, l'ami de l'humanité, tandis que le dévot donne sa préférence & ses vœux au fanatique & au superstitieux. On fait en un mot que les peuples de tous les siècles ont déifié ou craint certains animaux d'après les biens ou les maux, qu'ils en ont attendus.

Voilà la source des actions infiniment variées & contradictoires des hommes! Le comérage, la parenté, l'instruction, la manière de vivre, l'éducation, le tempérament, le climat, les alimens, les occupations, l'âge, l'ignorance, les passions, le défaut de facultés naturelles, un cerveau vicié, le tems, les circonstances, les accidens, la curiosité d'un jardinier, comme chez Galilée, ou la chute d'une pomme chez Newton, telles sont les causes occasionnelles



qui font que celui là s'occupe de son intérêt d'une façon & celui là d'une autre; elles produisent des goûts divers, & c'est d'après cette variété que l'enfant, le Philosophe, l'Hottentot, l'Arabe, le François, l'Espagnol, chacun a son goût particulier, sa maniere de se divertir, de s'occuper & de chercher son intérêt. Rien n'existe sans cause & une action à laquelle nous ne serions pas entraînés par quelque cause, par une cause occasionnelle, par quelque dessein ou par quelque disposition, seroit un effet sans cause.

Je me rappelle qu'étant enfant, j'éprouvois à l'approche d'une jolie personne ou à la vue du badinage trop libre de deux époux certaines émotions, que ressentent la plupart des adultes. Je n'avois alors aucune idée & de la femme & de son sexe, & de sa destination; mais je réfléchissois sur la cause de cette sensation. Ce qu'on appelle volonté, n'y avoit donc aucune part, & ce n'étoit sans doute que l'effet du tempérament. Je me souviens à cette occasion que dans le tems des exercices spirituels, encore enfant, ignorant absolument le plaisir des sens, je rêvai que j'entendois le Prêtre reciter une priere



touchante, dont la sensation alluma en moi tous les feux de la volupté, & l'effet en fut tout aussi profane que l'auroient été dans un autre les suites d'un rêve de la jouissance d'une fille. Dans ce cas la fin d'un rêve si saint ne participe assurément ni de notre volonté, ni du travail de l'ame. Ne pourra-t-on pas conclure, que la sensation de volupté excitée par un accès de dévotion a été déterminée & commencée par le tempérament & une abondance d'humeurs? En y réfléchissant il feroit difficile de ne pas convenir que les actions, les démarches des hommes éveillés ont la même origine.

Ce sont les mêmes motifs qui entraînent l'avare & le voluptueux à se détester mutuellement. Le paresseux hait l'homme industrieux, & le gourmand n'aime pas davantage l'homme sobre. C'est d'après ce principe que le Général caduc déclame contre le libertinage des jeunes Enseignes, & veut les assujettir à son genre de vie. Chaque tempérament a donc aussi des ressorts différens. Les entreprises d'un homme colérique sont déterminées par un instinct d'ambition, celles du flegmatique aboutissent au repos &





aux commodités de la vie, tandis que celles du sanguin rendent à la raillerie & à la volupté. Ainsi le tempérament, l'âge, le climat, l'éducation, les passions, l'ignorance, l'erreur, le genre de vie, l'intérêt produisent dans l'homme éveillé les mêmes effets que dans celui qui rêve, la situation du corps, le bruit, la pression des artères, les vents, les vers, le chaud, le froid &c. C'est pourquoi les rêves de l'hypochondriaque ou du sanguin sont comme leurs actions, tristes ou gais. Les rêves continuels ne sont autre chose que le délire.

Les mêmes maximes & les mêmes actions paroissent quelque fois provenir de causes contraires, & cependant si on les examine scrupuleusement, on verra qu'elles partent d'un même principe, l'intérêt ou l'amour propre. On doit observer les contrats de la société, disent les hommes civilisés. Pourquoi? Parceque Dieu le veut ainsi, & que sans cela on seroit privé à jamais de la gloire éternelle, dit le chrétien; parceque, selon les disciples d'Hobbes, il faut donner des chaines aux hommes qui composent la société, & que celui qui agit contre

elle, mérite d'être puni; parcequ'autrement, diroit le Philosophe payen, c'est outrager & la dignité de l'homme & sa vertu & sa perfection, qui en est l'ouvrage. Ainsi l'intérêt du chrétien consiste dans la gloire éternelle, tandisque l'Hobbesius & le Philosophe payen font consister le leur, l'un dans la perfection de la société, & l'autre dans la vertu & l'honneur. L'Anglois, dit-on, dèsqu'il est arrivé aux Indes recherche la bonne chere & les filles; l'Irlandois, l'épée à la main, court après l'or, les perles & une riche héritière, & l'Ecossois, le chapeau sous le bras, sollicite des dignités profitables.

Une infinité de circonstances physiques & morales peuvent donc occasionner, comme je viens de le dire, les changemens les plus considérables, & dans les humeurs du corps & dans le cerveau & dans les penchans. Ces diversités influent sur nos facultés intellectuelles, & on doit les considérer à part, si l'on veut acquérir une connoissance exacte de l'homme & le traiter selon ses mérites. Je parlerai dans la suite des plus importantes de ces circonstances; j'examinerai dans les chapitres suivans l'influence du



climat, le genre de vie, l'éducation, la forme du gouvernement, les passions & les tempéramens.

Nous voyons au reste que cette variété de circonstances nous changent nous mêmes. Ainsi les dames de qualité sont coquettes dans leur jeunesse, esprits forts dans l'âge mur & dévotes dans la vieillesse. Nous pensons par notre climat, comme par nos maladies, dit l'ami Zimmermann, autrement dans la triste & basse Saxe que sous le ciel qui est ferein du Languedoc ou dans la brulante Egypte. Les nerfs sont le siège des maladies, qui ont la première influence sur notre esprit & notre façon de penser. Le bas ventre paroît être le baromètre de nos pensées qui sont, comme nos actions, toujours subordonnées à une bonne ou à une mauvaise digestion. Quelle machine merveilleuse que l'homme, s'écrie ici le sage Yorick ! La main de la nature l'a travaillé avec tant d'art que chaque élément peut en arrêter le mouvement régulier. Tantôt la chaleur précipite les pulsations du cœur ; tantôt les fibres sont roidies par le froid. Quel est le véritable milieu ? Montrez

le moi, ô vous Philosophes! & je dirai que vous n'êtes pas ignorans.

J'insiste sans doute trop sur l'histoire de notre esprit; cependant j'en ferai encore un tableau d'après le modèle de Bonnet & de quelques autres Philosophes. Celui qui en voudra savoir davantage, pourra lire les écrits d'Helvetius, Bonnet, Locke, Ifelin, Voltaire &c.

Chaque fibre nutritive ou nerveuse a sa constitution propre. C'est un petit organe particulier, dit Bonnet, d'un organe sensible & plus grand ou d'un sens. Cette fibre est touchée, modifiée, ébranlée, tout autrement dans l'oreille, par les vibrations plus fortes de l'air, que dans l'œil par les vibrations plus vites de la matière lumineuse. Les fibres sensibles de l'œil sont probablement proportionnées à l'ébranlement de la lumière, & celles de l'oreille plus habiles à la perception de la vibration de l'air. Ainsi une fibre sensible est par l'effet d'un objet proportionnel placée, modifiée, comme l'exige cet objet, soit que cela consiste dans un rapport



convénable des élémens de la fibre ou dans quelque autre de ses modifications. Cette modification est quelque fois plus forte ou plus foible, & repetée plus ou moins souvent, & ainsi elle devient plus ou moins continue. C'est en cela, comme nous l'avons dit, que consiste le phisique de la mémoire & du souvenir. Car la sensation est un attouchement, un ébranlement ou une modification plus vive de la fibre sensible; le souvenir est le même mouvement, mais affoibli de la même fibre, & ce mouvement s'unit à un signe, à un mot, ou à l'accord des autres signes.

Ce n'est que par des sensations reiterées; c'est en observant leurs différences que nous parvenons à la conscience de notre être, conscience qui manque au nouveau né & que les Philosophes refusent aux animaux. Nous obtenons une succession d'idées, enforte que le souvenir ou la sensation d'un objet en offre une quantité d'autres à la mémoire. Pour établir l'origine de la succession des idées, l'on peut dire que certaines fibres, par rapport à l'analogie, l'ordre, la force & la durée de leur modification ou par

d'autres causes conservent entre elles une liaison médiate ou immédiate. Un exercice reiteré ou une repetition fréquente fait que les mêmes mouvemens ou sensations analogues ont acquis une certaine facilité à s'ébranler, l'une l'autre, dans un ordre déterminé ou perpetuel ou une habitude de coopération. Et si une de ces fibres est ébranlée dans un endroit quelconque, elle en ébranle ordinairement une quantité d'autres, qui, d'après leur modification ou leur constitution analogue, sont en connexion. Les Médecins ont constaté par mille exemples cet accord (consensus) des parties les plus grossieres du corps; le sein d'une fille s'élève à l'approche de ses regles; les vomissemens viennent, lorsque la tête est grièvement blessée. L'harmonie entre la plante des pieds & la tête, entre les jambes & la poitrine est connue. Pourquoi n'existeroit-il pas une pareille harmonie entre les fibres les plus fines du cerveau ou des sens.

Supposons, comme c'en fera peutêtre le cas à l'égard de nos compatriotes, supposons, dis-je, que les fibres sensibles d'un homme aient été ébranlées ou dérangées par des folies successives,



il en resultera un faux accord, à moins qu'il ne soit tombé de bonne heure entre les mains d'un habile maître. C'est tout comme si l'on chargeoit un insensé d'accorder un claveffin, ou un singe de raccommoder une montre. Les fibres émues souvent par les mêmes idées de folie contracteront non seulement l'habitude de ce mouvement irrégulier; mais d'après leur connexion avec les autres, elles les dérangeront; elles feront également ébranlées, lorsque l'une d'elles aura été émue. De là cette fausse musique si semblable au miaulement des chats.

Une mobilité si déréglée devient malheureusement si habituelle & si propre aux fibres, qu'il est extrêmement difficile de leur donner une autre disposition. C'est ainsi que le vieillard hait tout ce qui dérange ses habitudes ou contrarie ses opinions. Cela sert à expliquer l'opiniâtreté & l'incorrigibilité des hommes avancés en âge\*),

\*) J'ai observé que la plupart des vieillards lettrés sont extrêmement bavards; ils sont par leur suffisance & par leur opiniâtreté, ce que les jeunes gens paroissent par ignorance & par étourderie. Le vieillard attaché fortement à ses idées acquises & habituelles n'en admet

le pouvoir des préjugés & des vieilles coutumes, quoiqu'ils contredissent en tout le bon sens. Je pourrois citer à cet égard plusieurs observations, que j'ai faites sur moi même; mais je me bornerai à en raconter une seule. Ma nourrice, ma grand-mere & mes maitres m'avoient bercé mille fois des spectres qui errent çà & là pendant la nuit. M'étant déjà mis au dessus de plusieurs préjugés, je voulus aussi m'affranchir de celui là; mais à peine arrivois-je dans un endroit obscur & solitaire, que j'avois à combattre aussitôt l'idée des spectres, unie dans mon esprit à l'idée de solitude & d'obscurité. Il ne faut plus s'étonner, si Paul Lucas, ayant vu un serpent affreux en Egypte, le regarda comme le diable Asmodée, qui y fut banni du tems des merveilles.

pas si faciement de nouvelles; il ne les recherche même pas. Il se suffit à lui même, & persuadé qu'il est supérieur aux autres, il les ennuie & les fatigue par son bavardage; il exige qu'on l'écoute; il propose en un mot & ses notions & sa routine comme une regle de conduite. Un jeune homme d'esprit paroît au contraire plus susceptible de prendre d'autres idées; il cherche même à les changer & à s'en enrichir; il est enfin plus discret, plus réservé & plus timide.





Les fibres acquièrent à proportion plus de fermeté dans âge mur. Les ébranlemens ne sont plus si frequens; mais ils ont plus d'énergie. C'est alors que se manifestent les grands éclats du génie; c'est alors que Montesquieu crée l'esprit des loix; que Catharine en le perfectionnant en fait la base de la législation & du bonheur de ses peuples; c'est alors que Cesar pleure aux pieds de la statue d'Alexandre. Dans la vieillesse les fibres perdent leur flexibilité & leur mobilité, leur sensibilité dépérit & les passions n'ont plus d'activité. Les fibres des adolescens sont extrêmement mobiles & c'est pourquoi ils s'effraient, comme les enfans, de tout ce qui tend à contrarier & leurs desirs & leurs passions.

On peut encore expliquer ici un phénomène, qu'on a mis souvent au nombre des merveilles, qui remplissent l'histoire des esprits. Un jour quelqu'un de ma connoissance jura, qu'en passant à cinq heures devant ma fenêtre, il m'y avoit vu; mais je lui jurai le contraire avec d'autant plus de raison, que j'étois alors encore au lit. Un autre se persuada qu'il avoit vu un de ses



amis à la fenêtre de sa maison, quoiqu'il fût absent. Que l'on considère que les fibres de ces deux hommes avoient contracté l'habitude de percevoir l'idée du maître en regardant la fenêtre, où ils avoient coutume de le voir. Il est résulté & de cette habitude & de la succession d'idées qui lioit l'image du maître à celle de la fenêtre ou de la maison, qu'un homme peu attentif aura cru sentir un objet, quoiqu'absent; & cela a été souvent le cas de ceux qui ont aperçu des fantômes.

Ainsi le premier attouchement des impressions corporelles ou des objets extérieurs, c'est à dire, la première sensation est la plus facile. Mais le souvenir qui n'est qu'un ébranlement renouvelé le la même fibre émue auparavant, suppose qu'elle a plus de cet usage, de cette habileté, de cette mobilité & de cette perfection qui manquent plus ou moins à l'imbécille ou aux animaux. On observe par cette raison, qu'un sot a la vue & l'ouïe meilleures que la mémoire & la réflexion; qu'il est si difficile de réfléchir pour ceux qui n'en ont pas l'habitude, qu'une réplétion d'estomac ou une indigestion



rendent également incapable & de réflexion & d'attention. Il arrive encore que les fibres des hommes abandonnés à la volupté ont acquis par des ébranlemens agréables une telle mobilité, qu'ils ont la pensée plus prompte, plus rapide que les autres. Mais aussi un trop grand excès peut ôter aux fibres leur sensibilité, leur causer ou une paralysie, ou un relâchement universel, comme en voici un exemple. Un jeune homme, dont le genre nerveux avoit été entièrement affoibli par de fréquentes coliques, par une lecture assidue d'ouvrages abstraits & par d'autres excès. Dèsqu'il vouloit faire un mouvement violent, il étoit prêt à tomber en foiblesse, & c'est ce qui ne manquoit pas de lui arriver, lorsqu'il se souvenoit de ses lectures. Il voyoit sa chaise, son banc; il écoutoit les discours des autres; il recevoit facilement ces idées, ces premières sensations; mais il ne pouvoit ni sentir avec une plus grande attention, ni méditer sur ses sensations, ni s'en souvenir. Il éprouva une espèce d'évanouissement en voulant examiner, combien d'angles contenoit sa chaise ou sa table. La modification de ses fibres étoit si délicate que les objets présens pouvoient faire

une impression sur elles. Mais leur foiblesse ne lui permettoit pas de soutenir le renouvellement d'une idée, de s'en rapeler & d'y réfléchir, ou plutôt ses forces nerveuses ne suffisoient pas pour réveiller une ancienne idée ou lui représenter un objet absent. Rétabli un peu par l'usage des drogues volatiles & fortifiantes, il parvin, à soutenir une idée & à y réfléchir sans défaillance; mais il mourut bientôt d'hydropisie & de débilité.

Il y a sans doute des variétés dans les élémens des fibres, puisque l'une reçoit plus promptement & conserve plus longtems que l'autre la modification ou l'ébranlement qui s'est fait. Il doit résulter delà une différence dans la faculté de sentir, de se souvenir & de réfléchir. On observe aussi que la plupart de ceux, dont les fibres sont fortement constituées ou séchées à propos par l'âge, par les chagrins, par la tristesse & par les jeunes ont plus de jugement & de conception; que la mémoire se conserve mieux dans le cerveau humide des enfans ou des flegmatiques, ou quand il a acquis par le sommeil plus d'humidité. L'imagination demande cette chaleur, qu'on observe ou dans les hommes disposés aux fièvres chaudes & au délire, ou dans





ceux qui, habitant les climats chauds, ont encore le feu de la jeunesse. Ainsi le vieillard & le mélancolique ont du jugement; le flegmatique est bon historien, & les têtes chaudes deviennent poètes, prophètes; mais la vieillesse éteint ces facultés. Il est possible au surplus que les nerfs & le cerveau soient mieux constitués & formés d'une meilleure matière dans l'un que dans l'autre. C'est peut-être de là que vient le proverbe allemand: il a de la paille dans la cervelle.

Concluons donc que si les maladies, le défaut d'exercice, de répétition & de variété des sensations; l'alteration ou l'imperfection de quelques sens, la sécheresse ou les vices du cerveau & des nerfs, l'insuffisance de la matière productrice de l'homme, influence du climat, de l'éducation & de la nourriture, ou une raison quelconque, ont privé un être de cette mobilité & de cette habileté de fibres, si nécessaires, l'une & l'autre, à la mémoire & à la réflexion, on appelle une telle créature, sot, imbécille, finge, s'il a deux pieds, & ane, s'il a quatre pieds & de longues oreilles.



*De la différence entre l'homme, les  
animaux & les fous.*

**L**a capacité, l'exercice & l'habileté des fibres font, comme nous le savons, la différence entre l'imbécille & l'homme d'esprit, entre l'homme & les animaux. Bonnet & d'autres Philosophes accordent une ame aux animaux de même, qu'à l'homme. Nous ne connoissons pas la nature de cet esprit prétendu, & nous faisons seulement mention de ce qui régarde le corps. On convient que l'organisation, le genre de vie, l'éducation & mille causes physiques empêchent les fibres sensitives des animaux de parvenir à cette mobilité & à cette perfection propres à celles de l'homme ; que les animaux, par cette raison, occupent dans la classe des êtres vivans une place bien éloignée de l'homme.

„Toutes les pattes des animaux, dit Hel-  
„vetius, sont terminées ou par de la corne,  
„comme dans le bœuf & le cerf, ou par des  
„ongles, comme dans le chien & le loup, ou  
„par des griffes, comme dans le lion & le chat.  
„Or, cette différence d'organisation entre nos



„mains & les pattes des animaux, les prive  
 „non seulement, comme le dit M. de Buffon,  
 „prèsque en entier du sens, du tact, mais en-  
 „core de l'adresse nécessaire pour manier aucun  
 „outil & pour faire des découvertes qui suppo-  
 „sent des mains. La vie des animaux en gé-  
 „néral plus courte que la notre, ne leur permet  
 „ni de faire autant d'observations, ni par consé-  
 „quent d'avoir autant d'idées que l'homme.  
 „Mieux armés, mieux vêtus que nous par la  
 „nature, ils ont moins de besoins & doivent  
 „avoir par conséquent moins d'inventions. Si  
 „les animaux vorans ont en général plus d'esprit  
 „que les autres animaux, c'est que la faim, tou-  
 „jours inventive a du leur faire imaginer des  
 „ruses pour surprendre leur proie. Les ani-  
 „maux ne forment qu'une société fugitive de-  
 „vant l'homme qui, par le secours des armes  
 „qu'il s'est forgées, s'est rendu redoutable au  
 „plus fort d'entre eux. L'homme d'ailleurs est  
 „l'animal le plus multiplié sur la terre; il naît, il  
 „vit dans tous les climats, lorsqu'une partie des  
 „autres animaux, tels que les lions, les éléphants  
 „& les rhinoceros, ne se trouvent que sous cer-  
 „taine latitude. Or, plus l'espece d'un animal

„susceptible de l'observation est multiplié, plus  
„cette espece d'animal a d'idée & d'esprit.“

Si l'on demande, pourquoi les singes, dont les pattes ressemblent tant à nos mains, ne font pas les mêmes progrès que nous, Helvetius en donne plusieurs raisons. Il dit, que les hommes font plus multipliés sur la terre; que parmi les différentes especes de singes il y en a peu, dont la force égale celle de l'homme; que se nourrissant de végétaux ils ont moins de besoins, mais aussi moins d'invention que l'homme; que leur vie est plus courte; qu'ils ne font qu'une société fugitive devant l'homme & les plus forts animaux; qu'enfin la disposition organique de leur corps les tenant toujours dans un mouvement perpetuel comme les enfans, ils ne font pas susceptibles de l'ennui, qui est une de premières causes de la culture de l'esprit humain.

L'on compte encore, outre ces circonstances, la structure inhabile du cerveau, la roideur qui lui est inhérente, la matiere inférieure qui le compose, certains vices qui affectent les fibres sensitives, ou les défauts qui désignent l'homme stupide & impriment leur caractère sur son front. Le singe le plus intelligent aura à peine la phi-





physionomie de l'homme le plus stupide, & ce seroit en vérité donner une fort mauvaise opinion des facultés intellectuelles d'un homme que de dire, que sa physionomie ressemble à celle d'un singe. M. de Buffon auroit donc pu trouver dans la structure débile du cerveau une différence ou une cause de plus, qui fait, que l'ourang-outang n'est pas homme, ou qu'il n'est pas plus que l'homme le plus stupide & le moins cultivé.

Le cerveau des animaux est à proportion plus petit que celui de l'homme; le bœuf plus fort & digérant mieux que lui, a moins de cerveau. D'après les anatomistes \*) la glande pinéale dans les animaux a aussi à proportion une forme différente & plus grande. Ce qu'on appelle témoins (testes) ne ressemble point à ceux de l'homme. Les processus mamillares sont plus grands, la protuberantia annularis est plus petite en raison du cerveau; les protuberantiæ pyramidales & olivaires ont une autre forme. On ne remarque pas tant de profondeur dans les courbures du cer-

\*) v. *Casseholm.*

veau, & le processus falciformis duræ matris est encore plus petit.

Willis a fait à peu près les mêmes découvertes dans les animaux. Il a trouvé la glande pinéale plus grande; elle contient une plus grande quantité de sérosité qui, séparée des artères, doit être pompée par les veines. C'est au dessous de la glande pinéale, dans la troisième cavité du cerveau que se suivent quatre élévations (*protuberantiæ*) rondes & assez considérables; on les appelle nates & testes; elles sont plus grandes & plus rondes dans les animaux que dans l'homme, qui les a petits, oblongues & aiguës au bout. La cavité intérieure de chaque partie latérale du cerveau présente un certain trou (*foramen*) communiquant avec la cavité que l'on aperçoit au milieu des nerfs de l'odorat, & qu'on appelle *canalis ad processus papillares*. Ce trou est moins grand dans quelques animaux, surtout dans les brébis que dans l'homme. L'élévation moelleuse nommée *pons Varolii* ou *processus annularis Willisii*, paroît au contraire beaucoup plus considérable dans l'homme



que dans les animaux. Willis assure que partout où cette protubérance a le plus d'élevation, les protubérances appelées nates & testes, sont plus petites & ainsi vice versa. Les oiseaux & les animaux qui n'ont pas de nates, manquent du pons Varolii. Au surplus on aperçoit encore dans la plupart des animaux une autre petite élévation située sous le pons Varolii, dont les hommes sont privés. Aux côtés de la glande pituitaire (*glandula pituitaria*) & au dessous de la dure mere (*dura mater*) il part un filet composé de vaisseaux sanguifères (*vasa sanguifera*) & de fibres membraneuses, lequel est nommé *rete mirabile*. Vieussen & Willis nient la présence de ce filet dans l'homme. Ce dernier pense même que celui, dans lequel on le trouveroit, auroit été ou maniaque ou imbécille. On ne peut cependant pas disconvenir qu'on n'en trouve des vestiges dans l'homme; mais il est plus petit, moins distinct, que dans les animaux & les veaux. Il est possible au reste qu'il soit plus marqué dans les insensés. Quant à la proportion du volume du cerveau des insectes, des oiseaux & des quadrupèdes, on peut lire les élémens de physiologie

de Haller. On y trouvera ce qui est certain sur la différence du cerveau de l'homme & de celui des animaux. Qu'il seroit à souhaiter que ces recherches fussent moins négligées par les anatomistes ! On auroit dû examiner de plus près le cerveau des animaux, des Montésquieux, des Hurons ; mais il auroit fallu pour ce travail des Lyonnets, capables de reconnoître quatre mille muscles dans une chenille ; il auroit fallu en un mot des anatomistes Philosophes ; il est malheureusement si rare de trouver un anatomiste qui soit en même tems phisicien, philosophe & homme d'esprit ! D'un autre côté le phlegme, une bonne mémoire, la tranquillité d'ame qu'exigent les recherches anatomiques, ne sont pas les qualités ordinaires des gens d'esprit & des génies.

Le cerveau des furieux, des maniaques ou des imbécilles est toujours taché de quelque défaut. Leur phisionomie, la conformation de leur tête indiquent leur démence. On fait en effet que les têtes comprimées en longueur ou difformes expriment la stupidité. Haller a recueilli avec soin, dans les écrits de Mor-





gagny, ce que l'on connoit de la structure interne du cerveau des imbécilles. Il paroît que celui des furieux est ou sec, ou dur, ou altéré, ou contenant des corps étrangers; que celui des mélancoliques réunit à sa mauvaise constitution la sécheresse, du sang caillé, noir & gluant, de l'eau, des callosités ou d'autres vices. C'est une loi particulière, dit Morgagny, que le cerveau des insensés ou au moins sa partie molleuse a acquis de la dureté.

Les Philosophes ont formé différentes conjectures sur la nature des animaux. Plusieurs ont soutenu que les animaux & les insensés avoient la même ame que l'homme le plus raisonnable, de manière que la différence entre l'homme & le mulet ne consiste que dans les différences physiques du corps. Les matérialistes plus hardis prétendent que l'ame n'est rien autre que notre vie, le résultat & l'harmonie de notre organisation, ou le résultat des effets, que font les parties solides & fluides, l'une sur l'autre. D'après ce système, semblables aux animaux, nous ne serions que des machines organisées, animées, dont sentir est la propriété,

comme le mouvement & le soubrefaut du cœur arraché d'un corps vivant & irrité quelques heures après la mort de la créature, l'agitation convulsive des cuisses de grenouilles détachées de leur tronc, dépouillées de leur peau & aspergées avec du sel, en un mot, comme l'attraction & l'irritabilité sont la propriété de la matière. Il en est encore qui admettent avec Helmont d'après Thémistius & les Arabes un principe universel, qui anime tous les corps du monde entier, les végétaux comme les animaux. Ainsi nous voyons que la nature opère par des principes universels; que ses agens sont ou cet acide universel, que vantent les chimistes, ou ce principe d'air généralement répandu ou la matière lumineuse, électrique, phosphorique &c. Comme l'électricité est actuellement à la mode, elle paroît à quelques uns un principe universel, ils la trouvent partout, tantôt magnétisée, tantôt animalisée, mineralisée &c. D'autres y ont substitué un de ces airs nouvellement en vogue, comme l'air dephlogistiqué, l'air fixe, phlogistique; mais n'espérons pas de trouver quelque chose de certain dans les assertions des Philosophes & des Naturalistes modernes. Les



chrétiens prennent la révélation pour la règle de leurs jugemens, quoiqu'il soit difficile pour un homme sensé & dépouillé de prévention de trouver dans cette source sacrée quelque chose de positif sur l'ame des bêtes. Nous aurons encore occasion d'en parler dans la suite.

Quiconque a considéré avec attention l'adresse & l'habileté des animaux, avouera aisément, qu'on ne peut gueres les placer au dessous de l'homme sur l'échelle des êtres, comme quelques uns l'ont imaginé. Je passe sous silence les tours d'adresse qu'on apprend journellement aux chiens, aux chevaux, aux oiseaux; je citerai seulement quelques preuves de leur sagacité & de leur prévoyance. Qu'on consulte les chasseurs sur le discernement du renard, la curiosité du chevreuil & la prudence du cerf, ils se réunissent à dire que, lorsqu'une troupe de cerfs prend le soir la route du bois, que le moindre bruit se fait entendre, on les voit, avant d'y entrer, se disputer ou combattre jusqu'à ce qu'ils aient forcé le plus jeune d'aller en avant. Ils font la même chose, quand il s'agit de passer une rivière. Dès qu'ils ont atteint le bois, ils y en-

trent lentement & avec beaucoup de précaution ; mais à peine y ont-ils pénétré & fait quelque chemin sans danger , qu'ils s'élancent & augmentent leur course. Si l'on fait dans le bois le moindre bruit, soit en touchant un rameau avec le pied, soit autrement, le chevreuil curieux s'arrête à l'instant ; il régarde de tous côtés pour deviner la cause de bruit. Alors le chasseur ayant la fermeté de rester immobile, l'animal pousse la curiosité si loin, qu'il s'avance vers l'endroit, d'où est parti le bruit, pour connoître la source du son, ou du mouvement, qui a fixé son attention. Sa finesse à la chasse est également connue. Après avoir été lancé, loin d'avancer vers ceux qui tirent, il retourne toujours du côté de ceux qui le poussent, parcequ'il y trouve ordinairement l'occasion de se sauver. Le renard au contraire s'empresse par un excès de prévoyance d'aller en avant pour échaper au danger, qui le poursuit ; mais il est tué le premier par des hommes encore plus prévoyans que lui. On fait combien de précaution prend le lièvre pour se former un gîte sûr, lorsque la terre est couverte de neige ; il approche d'abord l'endroit, où il a l'intention de le faire ;



il revient sur ses pas; il forme d'autres traces, sur lesquelles il revient encore, & après avoir répété plusieurs fois ces allées & venues, il se dérobe enfin à la terre par un saut forcé & se met dans son gîte. C'est ainsi qu'il cherche à confondre les recherches des animaux carnassiers qui suivent sa piste.

Rarement assez justes envers ces pauvres animaux accoutumés & à considérer avec un microscope toutes nos minuties & à méconnoître les talens des autres, nous exaltons notre esprit & nos lumières. Cependant les animaux ont leurs sensations. Ils discernent le bon du mauvais, ils connoissent leurs petits, leurs maîtres, leurs ennemis; ils ont leur langage; ils se plaignent & se réjouissent; ils se réunissent en société & s'excitent à l'amour comme au combat. Le coq viole sa poule indocile. En un mot les animaux nous caressent & nous menacent; ils s'entretiennent avec nous, comme nous le faisons avec eux; mais il arrive souvent, que nous ne nous comprenons pas les uns les autres. Dieu seul fait quelles idées ils prennent quelque fois de nous! Un Professeur n'est peut-être qu'un idiot aux yeux d'un mulet.

Les hommes disent que la faculté de se représenter des choses absentes ou futures étant une opération spirituelle, elle les distingue des animaux. Nous ne connoissons pas assez les actions des animaux ; car on auroit souvent autant de raison à leur accorder cette spiritualité, qu'à la leur refuser. Qu'on aille dans une écurie au coup de cinq heures, les chevaux frappent du pied contre terre ; ils hermissent ; ils regardent du côté, parcequ'ils sentent que l'heure, où l'on leur distribue l'avoine, est arrivée. Quand je prends mon chapeau & ma canne, mon petit chien s'approche à l'instant de moi ; il faute pour témoigner sa joie, parcequ'il me voit prêt à aller à la promenade. Le cheval du guerrier est attentif au coup de tambour, au son de la trompette ; il fait, si l'on doit donner une bataille, ou non. Les animaux nous offrent chaque jour des spectacles, qui pourroient être comparé aux talens du mulet de Thales & du chien de Pythagore & à la fidélité de celui de Lyfimaque. On emploie dans plusieurs pays le bœuf, le chien, le cheval à faire mouvoir des roues ou à d'autres ouvrages mécaniques pendant un certain tems, après lequel





ils sont remplacés. Ces animaux savent à peu près le nombre de tours, qu'ils ont à faire, & ils ne veulent plus marcher dèsqu'ils sont finis. Ailleurs, comme dans le nord de la Sibirie, les chiens font le service de la poste. Attelés à des traîneaux ils transportent rapidement les voyageurs à la station, où d'autres chiens doivent leur succéder. Mais s'il n'y en a point, & qu'on les attèle, après les avoir répus, pour faire une autre station, ils poussent, disent les voyageurs, des écrits lamentables. Mon petit chien aboie dèsqu'il entend ouvrir la porte, s'imaginant qu'un étranger va venir, il saute avec inquiétude sur ma robe de chambre, si je reste quelques jours hors de la maison, & quand on lui demande, où est son maître, il court à la porte pour le chercher.

Je ne saurois m'empêcher de raconter encore quelques actions d'animaux, actions, dont je peux presque garantir la vérité. Un chien ayant vu un jour tomber rudement son maître & rester sur le plancher, parcourut toutes les galeries du palais & chercha du monde; il parla à tous ceux qu'il rencontra d'un ton lamentable en langue de chien; après s'être adressé à des

imbécilles qui ne le comprirent pas, il trouva enfin quelqu'un, qui l'entendit & le suivit jusqu'au lieu, où son maître étoit étendu par terre. Un renard attaché par une chaîne à une loge placée dans une basse-cour désira bientôt des morceaux plus friands que sa nourriture ordinaire. En effet il en jeta autant & aussi loin de sa hutte, qu'il le put; il la poussa toujours en avant jusqu'à la longueur de sa chaîne et il essaia, si d'un seul saut il pouvoit y atteindre. Il attendit alors modestement, qu'une poule étourdie vint goûter des alimens, qu'il avoit jettés en avant de sa cabane; il s'élança d'un seul saut sur elle & en fit sa proie.

Il y a aussi parmi les animaux des especes & des individus plus ou moins rusés ou stupides. On remarque la même différence des uns aux autres que celle qu'on a prétendu exister entre les Jésuites & les Capucins. Il s'en faut beaucoup que la poule ait autant de finesse, que le renard. Un chasseur étant à l'affût dans un bois, vit un renard s'exercer à sauter sur un tronc d'arbre coupé; l'adroit animal revint un instant après avec un morceau de bois à la



gueule & essaia encore de sauter sur le même tronc; enfin il reparut tenant un marcassin dans sa gueule; il sauta avec sa proie sur le tronc, & là il se moque sans crainte des persécutions de la truie en fureur. Qu'on donne à un renard si réfléchi des doigts sensitifs, une vie plus longue, une meilleure société, une éducation soignée & peut-être un cerveau mieux organisé, il ne manquera pas de briller sur les bancs.

Ne pourra-t-on pas conclure de tout cela que les animaux ne sont pas placés sur l'échelle des êtres vivans autrement que l'imbécille par rapport à l'homme d'esprit, ou que, comme Charron le prétend, la distance d'homme à homme est plus grande que celle des hommes aux animaux?

On fera donc fondé à chercher la différence entre les hommes, les fous & les animaux dans la constitution physique des organes, dans la manière de vivre & l'éducation. Qu'on mette l'ame d'un Huron dans le cerveau d'un Montesquieu, dit Bonnet le Philosophe chrétien, le Huron parlera françois; il fera philosophe

& tout comme s'il eut été toute sa vie Montesquieu & jamais Huron. Qu'on place au contraire l'ame d'un Montesquieu dans le cerveau d'un frénétique, elle en aura les fureurs, parcequ'elle agit toujours en proportion avec le corps. Les matérialistes qui ôsent même chasser l'ame de la maison, la trouvant superflue, seront forcés d'expliquer la différence entre l'homme & les animaux absolument par des raisons physiques. Ils diront qu'on donne au Huron le cerveau, les nerfs, le climat, l'éducation, le genre de vivre d'un Montesquieu, il fera Montesquieu & non Huron; qu'on fasse naître & élever l'individu de Montesquieu parmi les sauvages du Canada, il fera sauvage.

On fait bien que les Philosophes chrétiens demandent toujours un être immatériel, immortel, qui est la première force motrice de la machine, un être voulant, pensant, uni avec le corps d'une manière inintelligible pour l'homme; mais les Philosophes payens, les matérialistes considèrent cet être prétendu comme le résultat de l'organisation, de la structure du corps, comme un être qui s'évapore avec la vie. En



adoptant l'opinion des uns ou des autres, on est presque forcé d'avouer que tout dépend de la structure du corps, de l'habileté des organes & de la variété des circonstances extérieures. Posons une machine mue continuellement par la main de l'artiste même, & posons en une autre qui, d'après son mécanisme, continue son mouvement d'elle même, la variété des mouvemens de chacune fera subordonné à la différence des instrumens employés, des ressorts, des roues & des autres parties. Il y a ici une similitude à établir entre l'homme & l'animal; car plusieurs prétendent avec Descartes, que l'animal n'est qu'une machine animée, un ouvrage de maître qui continue son mouvement par lui même, & l'homme un assemblage d'organes mus par la direction perpétuelle d'un artiste, c'est à dire, par la volonté de l'ame immatérielle. Mais en accordant ce point de dispute, n'avouera-t-on pas que dans l'un & l'autre cas, l'ordre & l'arrangement des instrumens font tout? N'est ce pas dans cette différence physique qu'on doit chercher ce qui distingue les facultés de l'homme & des animaux, les actions de l'homme raisonnable & du frénétique?

Il n'y a pas quatre semaines, que mon voisin étoit regardé comme un homme sensé, il eut la fièvre & devint furieux; mais une saignée lui rendit la raison. Quel est dans ce cas la différence entre la raison & la fureur? Le célèbre Bouhours a été le plus stupide des enfans de son âge; il tomba sur la tête, fut guéri & devint après cette chute un garçon d'esprit. Ce n'est assurément pas l'ame qui a contribué à cette révolution. Tout est donc phisique dans l'homme comme dans les animaux.

N'est ce pas dans la constitution phisique du corps qu'on doit chercher & la timidité du lièvre & le courage du lion. Les artères étroites & musculeuses du lion, dans lesquelles un sang substantieux & chaud est poussé avec vélocité, la structure de ses muscles & de semblables causes sont certainement la source de son courage. D'un autre côté on voit des animaux timides dans un tems & assez courageux dans l'autre. Qu'on examine une poule avec ou sans poussins. Le cerf, malgré la majesté de son bois, est lâche & craintif dans les forêts, parcequ'il a sans doute des veines larges, relâchées & le



sang doux, ou que d'autres causes physiques lui impriment ce caractère. Mais lorsqu'il est en rut, l'irritabilité & l'activité de ses fibres sont augmentées au dernier point; il n'y a rien alors de si brave que cet animal. Quelle différence entre un animal affamé & rassasié! & quand on voit que le caractère & toutes les actions des animaux sont toujours subordonnés à une disposition physique, pourquoi recourir, pour expliquer les actions de l'homme à un principe immatériel & séparé du corps? Combien grande n'est pas la différence entre l'homme & l'eunuque! L'ame a-t-elle souffert de l'opération qui a annullé le sexe de ce dernier? Quel changement n'apportent pas dans nos actions & nos facultés un verre de vin, un baiser d'une jolie femme, une indigestion & mille autres petites circonstances? Enfin si l'âge change également & nos desirs & notre façon de penser, il faut assurément l'attribuer à des causes physiques.

C'est une chose digne de remarque que l'opinion de plusieurs professeurs, bons chrétiens & prêtres sur l'ame des bêtes. Eblouis par la nouveauté du système débité par Descartes &

suivi par d'autres, ils ont soutenu avec beaucoup de zèle, que les animaux n'étoient que des machines; mais ils n'ont pas compris le vrai but de cette doctrine. Car, s'il est prouvé que les animaux ne sont que des machines ou que chez eux la matière puisse sentir & exécuter toutes les fonctions animales, il sera difficile de ne pas convenir que la matière ne puisse exécuter chez l'homme ces mêmes actions, quoiqu'avec plus de perfection. Descartes exposé alors à beaucoup de persécutions, pensant d'ailleurs qu'un homme d'esprit sauroit tirer de justes conclusions de ses premières propositions, n'a pas osé en dire davantage. Il est cependant bien singulier que des professeurs aient enseigné dans les Universités catholiques & même dans les Couvens le système de Descartes. Croira-t-on que ces bonnes gens aient su ce qu'ils enseignoient? Je pense au contraire, qu'ils l'ont rarement compris.





*Cause de la variété des facultés  
intellectuelles.*

C'est par les sens que nous obtenons les images des objets, qui existent hors de nous. C'est par eux, que nous viennent la richesse & la variété d'idées, leur clarté ou leur obscurité. Nous n'en aurions point sans ces premiers instrumens, & nous serions à peine au dessus des végétaux. Ainsi nous recevons par le moyen des sens les impressions des objets extérieurs, & cela est nommé faculté de sentir; le pouvoir de conserver ces impressions constitue la mémoire. Sans ces facultés il n'existeroit point de facultés de l'esprit. On ne doit donc pas s'étonner que tout l'esprit d'un huitre se réduise à ouvrir & à fermer son écaille, puisqu'on ne lui a découvert que deux sens.

Les animaux n'ont, ni le même nombre, ni la même perfection de sens. Il y a des vers & de limaçons qui manquent de celui de la vue. On doute encore que les poissons ou certains insectes entendent. Schelhammer a fait à la taupe l'honneur de lui rendre le cinquième

sens que les naturalistes lui avoient toujours contestés. L'auteur du livre de la Philosophie de la nature & ses semblables s'arrogent un sixième sens, celui de l'instinct moral. Nous leur cedons cet avantage en avouant que jusqu'ici nous n'admettons que cinq sens universellement reconnus. Outre cela notre cerveau a une telle forme, que nous pouvons penser raisonnablement, & c'est cette faculté de penser mieux que les animaux, qui nous distingue d'eux. Il existe peut-être des mondes, dont nous n'avons aucune idée, où se trouvent des créatures douées de plusieurs ou de meilleurs sens. Peut-être une créature qui possède les sens les plus parfaits & les plus nombreux occupe-t-elle le dernier degré de l'échelle des êtres; peut-être tout cela n'est-il qu'un tissu de reveries.

Il est sûr que la bonté des sens n'est pas partout la même. Un sens d'ailleurs est changé, amélioré, ou altéré, si l'organe particulier qui lui sert, n'a pas la structure convenable, ou si une des parties de cet organe est dérangée. Ainsi certaines espèces d'hommes ou d'animaux ont des sens plus ou moins parfaits. On con-



clura de la structure du nés du chien, de la longueur de sa tête, des cavités profondes du nés, qu'il a l'odorat plus fin que l'homme ou le chat, qui ont, l'un & l'autre, la tête ronde. De même la structure extérieure des oreilles du lievre timide & fugitif & du lapin fait qu'ils entendent mieux ce qui vient de derrière eux, tandis que le chat avide de proie & le lion belligereux voient mieux ce qui se passe devant eux. Un animal, dont les pieds se terminent en pattes ou sont armés de cornes, manque naturellement des sensations, qu'on n'acquiert que par le toucher délicat. Il n'est même pas susceptible, selon M. de Buffon, du toucher proprement dit. Les organes du renard sont donc autrement conditionnés que ceux de l'huitre & du hibou.

Mais si l'on est forcé d'admettre cette diversité des sens, pourquoi ne vouloir pas que le cerveau soit sujet aux mêmes différences. Assûrément le cerveau d'un enfant a sa constitution spécifique, comme celui de l'homme & d'un fou. L'homme fait pour penser plus profondément que les autres est, comme nous l'avons prouvé plus haut, doué d'un cerveau bien autrement construit que celui d'un animal ou d'un insensé.

C'est dans la structure variée du cerveau & dans la diversité des sens, qu'on trouve l'origine de la différence des facultés intellectuelles. Helvetius accorde la même capacité à tous les individus. Mais Helvetius a tort. On regrette beaucoup que les naturalistes n'aient pas fait assez de recherches sur le physique de cette diversité de talens, qui est fondée sur la condition du cerveau & des nerfs.

Les hommes, dit Helvetius, ressemblent aux sémences de végétaux. Le sol, le soleil, l'air, la pluie font, que la sémence produit dans un endroit une herbe plus grande, ou un meilleur fruit que dans un autre. Mais j'observerai, quoiqu'en disent Helvetius, Bonnet & les autres, que les sémences des végétaux sont sujettes à une grande variété. Les économistes instruits savent parfaitement que certains végétaux dégèrent, & qu'on peut remédier à ce défaut par un changement de sémences. Toute bonne jardinière sera propre à refuter cette hypothèse des Philosophes. Il est très vrai que la culture améliore les plantes; que les soins les rendent plus parfaites; qu'elles portent de meilleurs fruits qu'elles n'en donnent ordinaire-





ment. Mais jamais la seule nature du fol ne fera produire aux poiriers sauvages des poires blanches ou de bon chrétien.

Il est à préfumer que Ciceron, suivant la coutume des Romains, & comme pere, a donné la meilleure éducation à son fils Marcus. L'on fait même qu'il composa pour lui de nouveaux traités & l'envoya à Athenes, où une foule de Savans offroit les meilleurs modeles à suivre. Il le confia outre cela à Cratippe Philosophe célèbre de son tems. Cependant Marcus, comme si la nature avoit voulu se venger d'avoir tout prodigué à son pere, ne fut toute sa vie qu'un sot. Ainsi que ma mere, une matrone habile, ne peut pas faire accoucher une femme avant qu'elle n'ait été grosse, je ne peux pas, dit Socrate, faire un savant, si la nature n'a pas disposé sa tête à le devenir. Clairaut touchoit au moment d'être chassé du collège à cause de sa prétendue stupidité, lorsqu'un Jesuite lui découvrit par hasard des dispositions heureuses pour la géometrie. L'on peut relever par le poli les veines d'un morceau de marbre brut, faire ressortir leur couleur & leur donner le plus grand éclat; Phidias & Praxi-

te le en feront des statues parfaites; mais si l'on prenoit une pierre dure & sabloneuse, on chercheroit en vain à la tailler & à la polir, jamais on n'en retireroit une Venus de Medices.

L'on a constaté par des recherches anatomiques que le cerveau d'un enfant est mou comme de la bouillie; qu'il acquiert dans la vieillesse une certaine fermété; que parmi les adultes l'un a plus de cerveau, l'autre moins; celui ci l'a plus dur, & celui là plus ferme. Cette constitution de cerveau occasionne sans doute une variété dans ses fonctions. Ainsi un œil clair ou obscurci, la peau molle ou dure du doigt donnent aux sens de la vue ou de toucher des impressions différentes. Ayant eu l'occasion de disséquer des cadavres de gens pleins d'esprit je leur trouvai le cerveau abondant & mou tandis que Haller a remarqué au contraire que celui des frénétiques & des imbécilles est dur.

Les Philosophes ne cessent d'invoquer l'influence du climat, de la nourriture & du genre de vie; mais que font les mœurs, la nourriture, le climat dans l'homme, si non des fibres plus ou moins dures, seches ou molles, mobiles ou



pareilleuses ? Comme cette constitution des parties solides se communique aussi aux fibres sensibles du cerveau & des nerfs , l'un est plus capable de concevoir aisément des idées , l'autre de les conserver , celui là de bien réfléchir & celui ci inhabile à toutes ces fonctions. C'est donc inutilement qu'on contesterait cette diversité originelle de la constitution de nos organes. Comment expliqueroit-on les causes de la mémoire qui distingue la jeunesse & du jugement qui accompagne l'âge mur ?

On pourra tirer plusieurs argumens faciles à appliquer contre l'égalité des talens , si l'on veut se donner la peine de lire avec attention ce que j'ai avancé dans les premiers chapitres. J'ai prouvé les effets qui dérivent de la diversité des fibres sensibles ; j'ai montré la différence physique entre le cerveau d'un frénétique & celui de l'homme & d'un animal ; mais j'aurai encore occasion de revenir sur le même sujet , lorsqu'il s'agira d'expliquer l'influence du climat , de la nourriture & de l'éducation.

Chacun a sa marotte & toute marotte est souvent bonne à quelque chose. Si Helvetius , ce sublime philosophe , ne se fût pas entêté à

prouver l'égalité des talens, que tout dépendoit & de l'éducation & du hafard, nous n'aurions eu ni fon livre fur l'esprit, ni fans doute fon excellent traité fur les facultés de l'homme. Cependant il n'est pas difficile à un bon observateur, à un Philosophe de réfuter fon hypothèse.

On a conclu d'après Helvetius que le beau sexe avoit les mêmes talens pour les sciences que les hommes. Supérieur fans doute à nous pour les opérations de l'esprit, doué d'une conception plus prompte, il a des faillies, de la malice, de la finesse, des ruses, des caprices; mais il n'est partagé ni d'un jugement assez solide, ni d'une attention assez soutenue pour faire ou des ouvrages suivis, ou des poemes épiques, ou des sublimes tragédies. Il faut pour cela que les fibres du cerveau soient plus fortes & plus capables de tension, d'extase & d'énergie. Or les fibres molles, délicates & trop mobiles des femmes ne fuporteront jamais cette tension. Les Homeres, les Virgils, les Sophocles, les Corneilles peuvent seuls faire de semblables ouvrages, & l'on ne doit pas les attendre des Saphos & des Ninons. L'organisation du cerveau des femmes est trop



légère pour un travail qui demande cette énergie. D'autres causes semblent encore concourir avec l'organisation de leur cerveau. Cette qualité de semence, l'altération des humeurs & des fibres que donne & amène la puberté & qui sont si nécessaires à l'homme fort & spirituel, manquent aux femmes & aux eunuques. En effet, à l'époque de la puberté la voix de l'enfant se change, la barbe vient, la force du corps & celle d'esprit augmente. Il cesse d'être enfant & d'en faire les jeux; il devient homme; il a plus d'esprit, plus de jugement, tandis qu'au contraire l'eunuque reste foible. Semblable à la femme, léger, insouciant comme elle il ne parvient jamais à la force d'esprit & de corps qui distingue l'homme, dont le sexe n'a pas été retranché.

Les Dames, que j'estime infiniment, me pardonneront sans doute cette digression. Je suis juste & on ne doit attendre d'un philosophe que ce qu'il pense. Reconnoissant l'empire de leurs charmes & leurs autres avantages il me sera permis de dire, qu'elles ne sont faites ni pour l'héroïsme, ni pour les ouvrages énergiques & profonds. D'un autre côté je ne me fa-

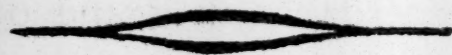
cherai pas, si elles disent que, privé des graces d'un Adonis, je ne suis pas fait pour en jouer le rôle auprès d'elles. Chacun a ses talens, son mérite & ses défauts. Je conviens cependant que quelques unes ont réuni au savoir profond des hommes le courage & les vertus des héros. Mais ce sont des exemples rares qui, en les rapprochant de l'homme, supposent qu'elles en avoient l'organisation. Quoiqu'il en soit, loin de surpasser jamais les hommes de génie, elles ne les égaleront même pas & leurs ouvrages ne feront pas des chefs-d'œuvre de la première classe. Au surplus il y a une quantité d'hommes qui ressemblent beaucoup aux femmes & par leur organisation & par leur éducation.

Les traits de la phisionomie semblent exprimer cette diversité de talens; les uns portent des traces marquées d'esprit, & les autres de bêtise ou de stupidité. M. Lavater a recueilli & dessiné les traits de phisionomies d'hommes sensés, de génie, de fous & d'imbécilles, & il a taché de les réduire en système. Je ne parle ici que de son petit traité sur la phisionomie; car il s'est égaré dans son grand ouvrage. On fait par exemple qu'une tête grosse par devant ne



promet tant qu'une grosse par derrière. Comme les marques extérieures décelent l'organisation intérieure du cerveau, de même certains traits du visage désignent l'homme colere, amoureux ou peureux.

Nous devons regretter beaucoup de ne pas avoir assez d'expérience pour pouvoir décider quelle est la constitution la plus propre des fibres à former le poete, l'orateur ou le philosophe. Ce seroit une connoissance bien intéressante pour ceux qui donnent leurs soins & leurs veilles à l'instruction de la jeunesse. Cependant je ne crois pas que l'on puisse avoir quelques raisons de contester cette diversité originelle de la constitution du cerveau. Car, bien que l'anatomie nous fasse appercevoir de grandes différences dans la constitution du cerveau humain, nous voyons que la nature a donné à l'Européen une tête longue, au Chinois & au Tartare une large, tandisque le Druse l'a reçue longue par derrière, le Calmouque quadrangulaire & le Turc ronde.



*Si le corps contrarie l'ame.*

**I**l n'y a rien au monde qui soit tant à charge à l'ame de nos Métaphisiciens que la compagnie incommode de leur corps indocile. L'ame, disent-ils, ne sera susceptible des réflexions les plus sublimes que quand elle n'agira par les impressions d'aucun sens, & qu'elle n'aura pas des sensations corporelles. C'est alors qu'elle détourne son attention du corps, qu'elle abandonne, autant qu'elle le peut, sa compagnie; c'est alors que recueillie en elle même, elle ne considère pas les fausses lueurs des sens, mais l'essence des choses; elle n'examine pas enfin les impressions, telles qu'elles nous ont été données par les sens, mais ce qu'elles contiennent de vrai.

Cependant on pourroit assurer à Messieurs les Spiritualistes que leurs notions profondes de métaphisique n'existeroient pas, s'ils n'avoient pas été pourvus des sens & de la matiere. J'ai déjà expliqué plus haut, comment les impressions physiques nous conduisent aux idées abstraites. J'avoue à la vérité que, lorsque nous





voulons nous livrer à la méditation, nous choisissons la solitude ou un endroit tranquille, afin que les fonctions du cerveau se fassent avec exactitude, & ne soient pas troublées par des impressions nouvelles des sens. Comme ils nous ont enrichis d'une variété suffisante d'idées, leur secours devient alors inutile. Leur intervention seroit même nuisible, surtout si une partie du corps singulièrement affectée exigeoit une certaine quantité de nos forces vitales, comme dans le cas d'un orgasme, ou quand l'estomac est rempli de choses difficiles à digérer. En un mot le cerveau est d'autant plus habile à ses fonctions que les forces vitales ne sont pas dispersées. C'est dans un endroit & une situation tranquille que nous faisons usage des idées acquises par les sens pendant notre vie; nous les employons; nous les comparons; nous jouissons actuellement des richesses, que le cerveau doit aux sens. Ainsi nous jugeons sans de nouvelles impressions des sens.

Mais on peut également observer sur les fonctions des autres sens, ce que nous avançons ici sur celles du cerveau. Quiconque veut exa-

miner attentivement un objet avec le seul sens de l'œil, desire d'être délivré des objets & des impressions propres à distraire ses regards. Il en est de même de celui qui prête l'oreille avec beaucoup d'attention; il craint & le bruit & l'activité des autres sens & celle du cerveau. Celui qui veut toucher quelque chose avec délicatesse, exige le silence de ses autres sens. On fait aussi par expérience que souvent la privation d'un sens rend l'autre plus parfait, que l'aveugle ne surpasse les autres hommes par l'excellence de l'ouïe & du toucher. Pourque l'estomac digère bien, le cerveau ou l'organe de la pensée & tous les sens doivent être en repos, tandis qu'au contraire la plénitude & l'action de l'estomac nuisent aux fonctions du cerveau. J'ai remarqué souvent qu'allant à la garde-robe avec un livre, dont la lecture fixoit tout à fait mon attention, il m'étoit impossible, tant que je le tenois, de remplir l'objet de mon voyage; il falloit mettre le livre de côté & laisser le cerveau en repos pour donner au bas ventre de la liberté & de l'action. L'on voit encore des personnes qui ne peuvent pas avoir chaud aux pieds, quand elles lisent dans le lit.





On me dira encore qu'un corps quarré, des épaules charchées de chair, de gros os & des humeurs abondantes, qu'un corps de géant ne supposent pas toujours de l'esprit dans celui qui est partagé de ces avantages extérieurs. On en conclura peutêtre que la masse du corps contrarie nécessairement les opérations de l'esprit. Il est vrai que l'on ne peut gueres comparer à un corps également bien proportionné & bien organisé une masse de chair, un géant, que la nature semble avoir dédommagé par la force des muscles & du corps de la finesse qui manque à ses sens & à son cerveau. Il faut sans doute pour l'exercice du cerveau, l'instrument de la pensée, un mélange heureux & une temperature nécessaire des humeurs, de la chaleur & du froid, de la mobilité des fibres moelleuses & d'une pratique requise. Mais il en est de même à l'égard des autres sens. Le doigt, dont la peau est épaisie, la structure trop paresseuse ou trop rude des nerfs, les humeurs trop gluantes & trop visqueuses, un tel doigt qui manque d'exercice, fera moins propre au toucher qu'un autre, dont la peau & les humeurs ont la constitution convenable, & les fibres nerveuses

possèdent l'agilité requise. Ainsi une circulation plus vive des humeurs du cerveau réunie à une plus grande mobilité, à une manière d'opérer plus prompte & plus véhémence, donne l'enthousiasme, & l'état opposé engendre la stupidité & la bêtise.

S'il en est un de vous, Messieurs, dont le corps incommode l'empêche d'observer l'activité continue de son âme, je lui souhaite un évanouissement long, souvent répété ou même perpétuel; ou s'il croit que la circulation libre du sang & la respiration soient nécessaires, je lui souhaite encore une apoplexie qui continue tant que dureront les spéculations de l'esprit. Dans cet état les fonctions corporelles sont presque toutes en repos. Il n'y a point d'impressions, rien qui puisse troubler l'âme isolée dans ses méditations spirituelles. O quelle ne sera pas la force métaphisique de l'âme abandonnée à elle-même & séparée du corps par un évanouissement ou une apoplexie! Avec quelle facilité ne se livrera-t-elle pas aux choses sublimes & spirituelles, puisqu'elle n'en fera pas détourner par ce corps lourd, des services, duquel



elle a bien su profiter auparavant! Seroit-il cependant possible qu'aucun de ces contemplateurs pût nous faire le tableau des méditations pures & sublimes, dont s'est occupée son ame débarrassée de tout? Mais il est malheureux que tant de personnes frappées & révenues d'un évanouissement ou d'une apoplexie soient incapables de nous communiquer les réflexions de leur ame libre alors & dégagée des entraves de la matiere.

Helas! il m'est arrivé à moi, pauvre motte de terre, un malheur! Lorsque je suis venu au monde mon ame étoit trop unie avec mon corps. Au moment de ma naissance & même quelques années après, elle a été dans la plus grande inactivité, quoique mon corps impuissant & assez petit, ne fût aucunement, suivant la theorie des Métaphisiciens, un obstacle aux opérations de l'esprit. J'avoue ici ma foiblesse ou ma bêtise. Je me suis toujours trainé jusqu'à présent avec mon corps, ce fardeau terreuse sans jamais avoir été extasié, & c'est seulement après plusieurs années & même avec peine que j'ai pu acquérir les idées d'un être infini & suprême & de pareilles choses.

On ne doit pas s'arrêter aux idées que la religion & l'éducation ont imprimées dans l'esprit. Comme nous apprenons en même tems & souvent de la même bouche, qu'il y a des spectres, des forciers & un Dieu, nous pouvons alors faire des recherches sur la maniere, dont nous avons acquis ces idées sublimes de choses naturelles. Quand je vois les créatures admirables, repandues sur la surface de la terre; quand je m'aperçois que les êtres existent, l'un par l'autre; qu'aucun n'existe par lui même, je peux réfléchir & chercher l'origine du premier. Je reconnois un auteur du premier homme, auquel il a transmis le pouvoir de se reproduire, & je l'appelle Créateur, auteur de toutes choses, Dieu. Qu'importe qu'à la première idée d'un Dieu je me figure un être tout resplendissant, assis sur un trône d'or, dans une salle superbe; qu'importe que je prenne de l'Etre suprême la même idée que le peuple & les enfans. Mais peu à peu, à force de méditer, nous nous efforçons d'abstraire de lui & autour de lui la matiere; nous l'étendons d'abord, autant que nous pouvons, en écartant de lui par la pensée les bornes & toutes les imperfections humaines.



Ainsi nous nous formons insensiblement l'idée d'un être infini, s'étendant partout, d'un être immatériel & le plus parfait. Nous avons donc conçu une idée, que ne pourront pas assurément se former dans toute leur vie les peuples sauvages du Canada. Nous ne l'aurions même jamais perçue par la sagesse innée de notre ame, sans avoir eu auparavant des impressions sensuelles, sans comparaison, sans abstraction, en un mot, sans avoir acquis des idées par degrés. Mais comme toutes les abstractions & comparaisons tirent, ainsi que je l'ai déjà prouvé, leur origine des impressions progressives des sens, les autres idées que nous nous formons, reviennent également aux sens. Je prie Messieurs les Métaphysiciens d'abandonner un instant leur système, les préjugés de leur éducation, pour consulter avec attention leur propre cœur; ils m'avoueront sans doute que leurs idées ne sont pas plus pures, plus innées, plus immatérielles & plus parfaites que les nôtres.

Un sens seconde, pour ainsi dire, l'autre, & tous contribuent à fournir une variété abondante d'idées. On lit dans les transactions philosophiques l'histoire d'un aveugle né à qui

Chefelden, fameux chirurgien anglois fit voir la lumiere. Quoiqu'il eut alors treize ans, il ne connoissoit la forme exacte d'aucune chose; il étoit incapable de distinguer par la vue les objets, quelques différens qu'ils fussent l'un de l'autre, soit par la forme, soit par la grandeur. Quand on lui nommoit un objet qu'il avoit connu auparavant par le toucher, il le considéroit avec attention pour le reconnoître dans la suite. Il voulut d'abord savoir trop de choses à la fois; mais il les oublia, & il fallut les lui rapprendre cent fois dans un jour. Il avoit si souvent oublié de distinguer le chat du chien, qu'il eut honte de le demander encore. Enfin il prit le chat, le mania & le reconnut au tact. Alors il le regarda avec toute l'attention possible; bon, dit-il, cher Romino, (nom du chat) je ne me tromperai plus si facilement à ton égard. On remarqua quelques mois après l'opération, qu'il n'avoit pas encore observé les représentations des tableaux. Il s'apperçut tout d'un coup que ces tableaux représentoient des corps solides; mais jusqu'alors il ne les avoit regardé que comme des surfaces diversifiées par la variété des couleurs; il fut bien surpris, lorsqu'en touchant



les parties que la lumière & les ombres rendoient inégales, il les trouva plates & unies comme le reste. Lequel des deux sens, demanda-t-il, me trompe? On lui montra un petit portrait de son père; il reconnut bien la ressemblance de son père; mais il ne put jamais concevoir, comment un visage si grand avoit pu entrer dans une si petite surface, dans un anneau; il assura que cela lui paroissoit aussi impossible, que d'enfermer un tonneau de vin dans un goblet. Il n'avoit au reste aucune idée de l'éloignement & de la distance. Il croyoit enfin que tout ce qu'il voyoit, touchoit son œil, comme ce qu'il percevoit par le tact, touchoit ses doigts.

Il faudroit avoir fait exactement l'histoire primitive de chaque sens pour concevoir aisément de quelle manière simple nous acquerons & la richesse de nos idées & nos connoissances. On sauroit qu'un homme privé de sens ne feroit qu'un tronc irraisonnable, se mouvant de lui même & rien autre.

On pourra bien avoir en main quelques argumens pour me les opposer. On m'objectera que l'ame d'un pulmonique a des pensées plus pures & plus parfaites, lorsque le corps est

consumé, & elle, pour ainsi dire, sur le point de faire le saut pour se séparer des foibles restes d'un corps incommode. Mais cette perspicacité de quelques moribonds a d'autres fondemens. On admire leurs paroles, comme celles des grands & des enfans, parcequ'on croit ou consoler ou honorer les parens du mort en reconnoissant leurs derniers mots pour des oracles; mais ils sont à peine sentés. Il y en a sans doute qui parlent à leur dernière heure avec plus de vivacité & de sagacité, qu'ils ne l'a-voient fait auparavant; mais on voit aussi des gens, dont les pensées sont plus vives après le café ou le bon vin. Ces boissons augmentent la circulation du sang, l'agilité des fibres nerveuses & l'affluence des esprits nerveux; il peut s'en suivre des pensées plus vives & plus fines. Ainsi les derniers mouvemens fiévreux des pulmoniques pourront produire les mêmes effets dans un corps exténué. On fait en effet, que les fibres délicates sont plus irritables qu'elles n'étoient auparavant. Elles ont donc acquis l'habileté & l'agilité nécessaires pour être plus susceptibles d'impressions vives. Comme la chaleur de la fièvre & le sang montent à la tête, ils





entretiennent les fantaisies & l'activité du cerveau. Plusieurs personnes ont observé qu'elles ne pensoient jamais avec plus de pénétration que pendant la chaleur modérée d'un accès de fièvre. Dans les fièvres ces faillies précédent ordinairement le transport, qui est la fuite d'une chaleur outrée ou de l'activité d'un cerveau dérangé. Les pulmoniques ont encore cela de particulier, que le retour du sang de la tête vers les poumons est très difficile à cause des ulcères, de l'engorgement & du pus qui les affectent & les remplissent, en sorte qu'une quantité convenable de sang suffit pour animer les fibres moelleuses, au lieu qu'une quantité désordonnée les comprimerait. Il y a donc des raisons physiques qui font, que l'homme extenué raisonne souvent mieux dans les derniers instans de sa vie, qu'il ne l'avoit fait auparavant. La chaleur proportionnée de la fièvre, la congestion convenable du sang, l'irritabilité portée au plus haut degré, l'agilité des fibres moelleuses, & tant d'autres circonstances concourent à ce phénomène. Mais ces mêmes causes agissant au contraire avec excès font l'homme frénétique ou stupide. Une trop grande quantité

de sang comprime le cerveau, assoupit & étourdit. Une chaleur de fièvre excessive, le mouvement trop violent des fibres, leur trop grande sécheresse, tout cela occasionne la frénésie. Trop peu de chaleur, d'irritabilité, de sang, la lenteur de la circulation des humeurs rendent lâche, paresseux & stupide.

Pithagore & Platon ont prétendus penser sans le secours du corps; ils sont donc les auteurs de l'hypothèse, d'après la quelle il faut séparer l'ame du corps, pour qu'elle puisse avoir un commerce plus direct avec la divinité. Delà la mode de traiter dans quelques régions de l'Orient le corps avec la dernière sévérité. Delà le célèbre amour platonique, qui ne doit être fondé que sur l'harmonie des esprits. Qu'on aime sans corps, s'il est possible. Mais je crois au moins que l'on ne peut ni penser, ni juger sans cerveau. Au reste on appréciera facilement la doctrine de Platon sur la séparation de l'ame d'avec le corps, si on prend la peine de réfléchir sur ceque nous avons avancé jusqu'à présent.







*De la génération & de quelques circonstances qui influent sur les facultés de l'homme.*

**N**ous savons, par l'expérience & par plusieurs observations tirées des archives de l'humanité, que le lieu & les circonstances de la naissance, de l'accroissement & de l'éducation d'un enfant ne sont pas des choses indifférentes. La santé & les dispositions du pere & de la mere, le climat chaud ou froid, humide ou sec, tout cela ne produit pas les mêmes effets sur les facultés de l'homme. L'Emile de Rousseau, courant dans les bois & dévorant des glands, sera facilement distingué de l'enfant nourri & élevé par une mere tendre, ou environné de femmes & filles caressantes. Il dépend ordinairement de nous, dit Montesquieu, de communiquer à nos enfans nos connoissances & encore plus nos passions.

Avant de parler de l'influence du climat & de l'éducation, il y a quelques réflexions à faire sur la génération. Mais nous connoissons malheureusement si peu les procédés d'une opération, que les animaux exécutent avec tant de facilité!



Il est bien difficile de déterminer, d'où vient la matiere qui sert à la production de l'animal & de quelle maniere elle est arrangée pour sa formation. On connoit trois systêmes là dessus; ou la matiere est fourni par le pere ou par la mere, ou par l'un & l'autre. M. de Buffon, d'après Hypocrate, pense que le pere & la mere fournissent chacun leur part. Les microscopistes, parmi lesquels le feu Baron de Gleichen s'est le plus distingué après Leuwenhoek, prétendent que l'homme donne pour sa reproduction un de ces animalcules, qu'on trouve dans la semence. Enfin Haller, Bonnet & d'autres supposent dans l'ovaire de la mere le germe de l'embryon, qui se développe après l'acte de la génération.

Je n'en fais rien; mais je fais que le mulet a le tambour (tympanum) de la trachée artère de l'ane, qui l'a engendré & qu'il participe de plusieurs choses du pere & de la mere. Je fais encore que l'enfant, dont le pere & la mere ne sont pas du même pays, tient de l'un & de l'autre. On connoit enfin l'espece qui provient de l'union d'un negre & d'une européenne; il est





encore certain que les peres & meres transmettent leurs maladies à leurs enfans, comme la goutte, la sensibilité du genre nerveux, l'épilepsie, les dartres & les maladies vénériennes. Et ce qu'il y a de bien convaincant, je possède le portrait d'un enfant encore vivant, qui d'un côté ressemble à sa mere & de l'autre à son pere. La mere est blonde, délicate, & le pere brun & robuste. Ainsi un œil, la moitié du visage, du teint & des cheveux ont la ressemblance parfaite du pere, & la partie de l'autre moitié celle de la mere. Il se peut bien que l'union des particules prolifiques du pere ou de la mere, lesquelles se confondent au moment de l'acte de la génération ait été trop inégale dans ce cas ci. Celles de l'un ont été sans doute plus pesantes, plus actives, plus légères ou plus volatiles que celles de l'autre. C'est par cette raison qu'elles ne sont pas bien mêlées, elles se sont placées d'un côté pour y commencer la formation ou le développement de l'embryon. Je connois un pere qui a un sixième doigt à la main & au pied; ses enfans, filles ou garçons, ont la même difformité, dont il a hérité de sa mere.

Il y a des familles, dont la plupart des enfans ressembtent à la mere, & d'autres, où les enfans ont toute la ressemblance du pere, cequi indique, que tantôt l'un, tantôt l'autre prévaut en fournissant la matiere active, ou si l'on veut avec M. de Buffon, les molécules organiques pour la formation de l'embryon. Il est présu-  
mable que le plus fort des deux époux, le plus échauffé par l'amour en donne le plus. S'il arrivoit qu'un pere brun, après avoir engendré des enfans qui lui ressemblassent tous, eût un enfant blond ou semblable à sa mere, on pourroit douter de la légitimité de sa naissance. Je peux me tromper; mais je crois en avoir fait l'observation avec assez d'exactitude pour tirer cette conséquence.

Du tems des superstitions de l'astrologie judiciaire on pensoit que les astres présidoient à la procréation & à la naissance de l'homme. C'étoit l'influence d'un astre bon ou mauvais qui déterminoit l'esprit ou la stupidité d'un enfant, son bonheur ou son malheur, sa force ou sa foiblesse. Il est bon, disoit le poete Manilius, de faire des enfans sous le signe de la vierge,





parcequ'ils auront des têtes bien organisées & disposées aux sciences.

Quelques Philosophes de l'antiquité supposoient que les facultés du corps & de l'esprit étoient un mélange des divers élémens, de la terre, de l'eau, du feu & de particules aériuses. Cependant ils pensoient que l'homme recevoit & ses penchans & ses dispositions aux talens dès la procreation & non pas après la naissance. Il y a des matrones devôtes & de sombres moralistes qui prétendent, que l'enfant succe la plus part des inclinations de sa nourrice comme son lait. Ils nous citent pour exemple le libertinage des gens de condition, dont les nourrices, disent-ils, ont été des prostituées.

Une étude judicieuse de la physique & de l'astronomie, des expériences réfléchies, en démontrant l'impossibilité de l'influence des astres ont désabusé de cette antique erreur. Il seroit d'autant plus absurde d'ajouter foi aux exemples pueriles, cités par quelques insensés, qu'on pourroit citer au moins autant d'exemples qui attestent & l'erreur & la fausseté de cette pré-

rendue influence. Barclai parle d'un homme qui n'avoit jamais ôsé goûter les chastes douceurs du mariage avant de s'être informé, qu'elle étoit la planete regnante, & cependant ce mari si prudent n'engendra que des fots. On peut comparer les hiftoires qu'on débire fur le pouvoir des aftres à celles des fpectres & des miracles. Je jurerois bien, dit Diderot, que tous ceux qui ont vu des efprits, les craignoient d'avance, & que ceux qui voyoient là des miracles, étoient bien réfolus d'en voir.

Quand au lait de la nourrice, nous favons que les paffions & le genre de vie, faifant de grands effets fur ce lait, en produifent également dans le corps de l'enfant, qui s'en nourrit. Nous favons encore que quelques nourrices ont communiqué des maux vénériens & plufieurs autres maladies à leurs nourriffons. Mais voudroit-on bien me dire, avant de pouffer les afertions plus loin, quelle eft la différence entre le lait d'une femme mariée & celui d'une perfonne qui le doit aux fuites d'un commerce illégitime? Le libertinage de nos gens de qualité fera plus facilement expliqué par leur éducation, leur hardieffe, leur oifiveté & leur nourriture.



Ils ne tiennent point du lait qu'ils ont succé, leurs vices & leurs penchans; mais ils les doivent aux mauvais exemples & à leur constitution qui les entraîne à les imiter. Au reste je ne vois pas pourquoi nos moralistes & nos médecins scholastiques se plaisent tant à déclamer contre les nourrices. Ah! laissons à ces malheureuses ce triste moyen de subsister! Choisissons seulement celles qui ont avec santé & la vigueur un sein bien formé & plein. Par là nous procurerons à l'enfant une nourriture plus saine que celle qu'il tirera d'un sein flétri. Considérons qu'une femme est plus dérangée ou par le fait de ses infidélités ou par l'ardeur lascive de son mari, qu'une pauvre nourrice, dont les jouissances sont rares & furtives. D'ailleurs une nourrice de la campagne ou une bourgeoise mène une vie plus simple; elles ont les parties solides plus fermes; les sucs meilleurs & plus substantiels, les nerfs plus forts & par conséquent moins irritables. Elles ont en un mot moins de passions que les dames sensibles. Voilà les avantages précieux pour la force & la santé, que présente aux enfans des grands une nourrice bien conditionnée.

Le tems, la vivacité & d'autres circonstances concourant avec l'acte de la génération influent certainement sur la destinée du nouveau né. Aristote veut que le pere, qui desire des enfans éclairés, boive de l'eau saine & qu'il choisisse pour caresser sa femme, non le vent humide du midi, mais le vent sec & spirituel du couchant. Galeen, qui peut-être connoissoit mieux cette affaire, compte plus sur une bonne nourriture, & il recommande aux peres qui veulent des enfans prudents, de ne point entreprendre l'ouvrage de la génération, avant d'avoir bien étudié ses trois livres sur la vertu & de la propriété des alimens. Heraclite veut que le corps de l'enfant soit un peu sec, parcequ'il prétend que l'esprit travaille avec plus de finesse dans un corps sec. Linguet défend le pain de seigle & Tissot ordonne celui de froment. Au surplus ceux qui desirent de faire, d'après les regles de l'art, des enfans spirituels & prudents, peuvent consulter une infinité d'ouvrages écrits sur cette matiere, ce qu'a dit Huart après Galein & après lui tant d'autres. Ces graves auteurs leur apprendront, comment les perdrix, les chapons, le veau roti,





le fel, le miel, le mouvement & mille autres choses également bien vues disposent le corps à un travail si important.

On peut néanmoins observer, que les femmes trop jeunes font ordinairement des filles. L'âge du pere a presque le même effet. D'un autre côté j'ai remarqué souvent, qu'un cadet a plus de talens que son aîné, & que ceux qui sont adonnés à la boisson, surtout à l'eau de vie, font des plus jolis enfans. Hoffmann, si je ne me trompe, dit, que les enfans engendrés par un pere ivre, sont sujets aux vertiges. Je ne regarde cela que comme une présomtion, & c'est peutêtre le même auteur qui a débité que l'enfant conçu pendant les regles de sa mere éprouvoit des éruptions, des dartres &c.

Les mœurs du pere & de la mere ne sont pas plus indifférentes à la procréation de l'homme, qu'elles ne le sont depuis sa naissance à son corps & à sa constitution. C'est à cause de la diversité de la nourriture, de la boisson, de l'habillement & du genre de vie, que les habitans de la terre ont, selon Hypocrate, des phisionomies &



des mœurs si différentes. Car il dit des Scythes, qu'ils avoient & les mêmes traits & les mêmes mœurs, parcequ'ils se nourrissoient des mêmes alimens, buvoient la même eau, portoient un habillement uniforme & surtout parcequ'ils avoient le même genre de vie. Il y a des negres, qui se ressembtent si fort, qu'il faut leur faire une cicatrice au visage pour les reconnoitre. Assûrément Hypocrate auroit attribué cette ressemblance aux mêmes causes, qui ont produit celle des Scythes.

L'on ne peut cependant pas nier, que la constitution physique du pere & de la mere ne soit essentielle à la bonté de celle de l'enfant. Les peres & les meres foibles, les hommes épuisés ou par l'abus du plaisir ou par des maladies syphillitiques, ont engendrés des enfans qui avoient des défauts du corps & d'esprit. L'on compte parmi les peres, dont la posterité est foible ou difforme, les gens de lettres, parcequ'ils sont enervés ou par l'étude ou par les affaires. Ils sont presque assoupis, disent leurs femmes, lorsqu'ils vont au lit, & à peine reveillés, lorsqu'ils en sortent.



On fait ainsi que le caractère des peres & meres se communique aux enfans, peutêtre par une disposition subtile des fibres ou des humeurs. Il est vrai que l'exemple & l'éducation y contribuent beaucoup ; mais je crois aussi que l'acte de la génération y prépare les humeurs & l'organisation des fibres. Les flegmatiques transmettent leur caractère austere à leurs enfans. Haller a remarqué souvent que des gens d'une haute taille & des forts se sont propagés jusqu'à la quatrième génération. On connoit des familles entieres qui sont ou honnêtes, ou orgueilleuses, ou trompeuses, ou stupides. La famille Claudienne de Rome produisit pendant six cens ans, jusqu'au féroce Néron, qui la finit, des hommes hardis, industrieux & fiers. Tibere, tyran sombre, mais éclairé, le cruel Caligula, Claude, Agrippine, le monstre, à qui elle donna le jour, tous avoient des traits de ce caractère d'industrie, de hardiesse & de fierté, qui distinguerent les Claudius.

Le travail de la génération exige la chaleur & la force du corps, une sémence bien conditionnée, un amour courageux & bouillant.



Plusieurs choses peuvent tout à la fois & exciter cet amour & le rendre ardent. L'irritation naturelle de la sémence amassée comme en provision dans ses réservoirs, les charmes de la femme considérées dans leur tout ou en partie, sa santé, la chaleur de son sang, ses saillies ou quelque autre accident font naître les desirs & les allument. Il suffisoit à la mere de Tristram Shandy, dit Yorick, que l'on montât la pendule pour exciter son envie. Ainsi le desir du coit étant reveillé par une cause quelconque, pourvu qu'il ne soit pas l'effet d'une maladie, se satisfait d'une manière tout à fait animale, sans que l'esprit y prenne part. J'avoue bien, que l'imagination de la mere peut inspirer les feux de la volupté; mais, quoiqu'en dise Aristote, elle ne contribue en rien à la forme de la phisionomie, à la couleur & à la constitution de l'enfant.





### *De l'influence du climat.*

**L**es anciens & les modernes ont beaucoup écrit sur l'influence du climat; ils ont plus ou moins exagéré cette matiere; mais pour la déterminer il falloit des recherches phisiques, chimiques, philosophiques & médicales, & c'est par cette raison que nous n'avons pas & n'aurons pas de sitôt un traité complet & exact, qui en donne une juste idée.

Un médecin anglois, M. Falconer, a fait depuis peu une compilation pleine d'érudition & d'histoires & surtout très volumineuse sur l'influence du climat. Pour prouver ses effets, il détaille exactement les vices & les vertus, les usages & les loix, les passions & les mœurs, & tout cequi en dérive jusqu'au culte de la Ste Vierge & à la doctrine de la transsubstantiation, enforte que son livre est un mélange de bons principes & d'absurdités.

Je ne prétends pas donner au public quelque chose de parfait sur cette matiere, & j'avoue de bonne foi que je n'ai ni le loisir nécessaire,



ni des connoissances fuffifantes pour le faire. Je fais bien d'un autre côté que quelques auteurs nient absolument l'influence du climat. Cependant, si l'on considère que les mêmes plantes ne végètent pas également dans divers climats, qu'elles n'ont pas partout les mêmes qualités; si l'on observe les effets évidens du froid & de la chaleur, de l'humidité & de la sécheresse sur nos corps, ce seroit être absurde que de contester l'influence du climat, pour donner tout à l'éducation & à la nourriture.

La variété de la nourriture tire même sa source de l'influence du climat. Les plantes du Nord ne sont pas aussi substantielles, aussi nourrissantes que celles du Midi. D'après les expériences de Thierrî & d'autres il est reconnu, que la chair du Nord n'a pas autant de substance que celle des animaux des pays chauds. Je pense qu'on peut trouver dans ces différences la cause des vents, des obstructions du bas ventre, des hémorrhoides, de cachexie, qui affectent les habitans du Nord, & de la vieillesse, à la quelle ils parviennent plutôt que ceux d'un climat chaud.





J'ai déjà prouvé, ce me semble, & par le raisonnement & par des exemples, que les fonctions du cerveau & des sens extérieurs sont exactement proportionnées à la constitution du corps, des humeurs & des organes. J'ai dit, que l'enfant ne décele aucune trace d'esprit & de mémoire, parceque son cerveau est mou comme de la bouillie; que le flegmatique est plus propre à l'histoire & à tout cequi dépend d'une bonne mémoire, parceque la moelle du cerveau a toute la mollesse nécessaire pour recevoir & conserver les impressions. Les hommes d'un certain âge & d'un temperament colérique, ayant le cerveau plus sec, possèdent plus de jugement que de mémoire. Les humeurs légères, volatiles, & chaudes, les fibres mobiles donnent une imagination vive & ardente, tandisque le cerveau trop mou ou trop sec est la source de la bêtise & de la stupidité. Aristote dit, que les animaux d'une nature sèche sont plus prudents, comme les fourmis, les abeilles &c. & que ceux d'une nature humide ont la stupidité des cochons &c. Comme les nerfs, le cerveau & les humeurs d'un géant sont grossiers, terreuses & immobiles, il a ordinairement moins

d'esprit & de sensibilité. L'enfant au contraire; doué de nerfs trop mous, trop mobiles & conséquemment trop sensibles éprouve facilement la frayeur, les convulsions ou l'irritation. Plus les doigts ont la peau & les nerfs mous & délicats, plus le tact est fin. Or, si la différence & quelque propriété secrète de l'air, la chaleur ou le froid, la sécheresse ou l'humidité; si des exhalaisons aqueuses, putrides ou salées, ou une qualité quelconque du climat rendent les fibres molles ou dures, les humeurs aqueuses, légères ou pesantes, substantielles ou fades, les muscles, les os, les membranes & les nerfs plus ou moins fermes, on fera alors forcé de convenir que la diversité & l'influence du climat impriment nécessairement des variétés évidentes à notre faculté de toucher, de sentir, de penser, de juger, d'agir & de nous mouvoir. C'est à la subtilité & à la grossièreté de l'air, qu'on a déjà attribué la finesse des Athéniens & la stupidité des Thébains.

L'influence du climat s'étend donc principalement sur la faculté de sentir; elle exalte ou elle abaisse la sensibilité; elle détermine les pas-





sions & les actions, comme elle dispose les forces de l'esprit. Les effets du climat sur la fermeté ou sur la foiblesse des muscles, sur la consistance & la substance des humeurs reglent les forces corporelles & le sentiment de courage ou de pusillanimité qui s'en suit. C'est par cette raison, que Falconer a attribué au pouvoir du climat tant de vices & de vertus, la forme des gouvernemens, la religion, le caractère, le tempérament & tout.

Ainsi le climat, dans lequel le sort nous fait naître & vivre, doit être aussi considéré comme une des principales causes qui dirigent & notre faculté & notre maniere de penser. On ne disconvient cependant pas que le genre de vie, l'éducation, les loix, les coutumes secondent beaucoup le climat, ou arrêtent son influence. Tel que l'Athénien, malgré le climat favorable, est devenu sous le joug d'un despotisme barbare, ignorant & paresseux, de même un sol fertile peut être conservé par une culture suivie dans sa fécondité, ou devenir stérile faute de cultivateurs. L'influence du climat sur l'esprit humain ne donne qu'une faculté plus ou moins

grande de sentir ; mais c'est l'éducation qui cultivée & perfectionne cette faculté , ou qui la déprave & la rend inutile.

Les observateurs ont établi des principes généraux de physique sur l'influence du climat ; ils prétendent que plus les pays sont situés au Nord , plus les hommes sont robustes , pleins d'humeurs & de sang , plus farouches , d'un esprit grossier & peu propre à la réflexion. Plus les régions sont voisines du Midi , moins les habitans ont de force & de courage ; mais ils possèdent plus de pénétration. Les peuples du Nord ont sur les autres l'avantage de la mémoire & d'une imagination profonde , la facilité d'apprendre les langues , la mécanique , la tactique & la politique. Les nerfs de leur langue & les organes de la voix sont plus rudes & plus lents à se mouvoir ; & c'est à cette constitution particulière qu'il faut attribuer la rudesse de leur langage & l'abondance des consonnes & des monosyllabes , qui le caractérisent. Les peuples du Midi sont au contraire moins propres aux langues & à une vaste érudition ; mais ils ont plus de génie , la réflexion plus prompte ,





& la faillie plus vive; leur langage est plus coulant comme plus animé. On prétend que les François suportent mieux une multitude de saignées, que les peuples du Nord, cequi prouve que leur sang est plus substantiel & contient plus de globules rouges & compactes, & cequi fait en même tems, que la routine aveugle de leurs Médecins est moins meurtriere.

L'air du Nord paroît contenir plus d'acide que l'air du Midi, & c'est au vent du septentrion qu'il faut attribuer les rheumatismes. Les fruits du Nord sont plus acides que ceux du Midi. On prétend même que le vinaigre perd son acidité sous la ligne & qu'il la reprend, lorsqu'il revient en Hollande. C'est aussi la différence du climat, qui donne aux habitans du Nord plus d'appetit & les met dans la nécessité de manger plus de viande que ceux des pays chauds.

La chaleur excessive, dit Zimmermann, rend paresseux & inactif. Les Turcs adonnés à l'oïfivété, sont insomnians; Les Egyptiens, les Syriens & tous les peuples de l'Orient ne

connoissent pas l'exercice qu'on prend par plaisir. Leur seule occupation consiste aujourd'hui à fumer du tabac, à boire du café, à goûter en un mot les charmes de la paresse; mais cette oisiveté, cette inactivité du corps provient naturellement du desir qu'a l'ame du repos & de la solitude. Cependant cet amour & cette habitude de l'oisiveté, loin d'exclure, comme la sombre paresse de quelques peuples du Nord, la sensibilité imprime à ceux du Midi des sensations fort vives & l'imagination la plus ardente. Souvent cette imagination s'égare; elle s'exalte; elle s'abandonne & aux faillies les plus vehementes de la superstition & aux fureurs d'un fanatisme effréné.

Montesquieu a fait également sur l'influence du climat des bonnes observations, qui méritent d'être lues.

Un pays humide, marécageux, malsain & froid, produisant des corps malsains, paresseux, fragiles & lâches, les facultés de l'esprit sont proportionnées à la debilité de cette constitution. Tel étoit l'état de l'Amérique avant que les dé-



frichemens; la culture de la terre, le dessèchement des marais l'eût rendue plus saine. Les habitans, dit Mr. de Paw, étoient foibles; ils avoient un corps humide & insensible; dépourvus de barbe, de poils & de sourcils, ils étoient paresseux comme impuissans. Leurs femmes accouchoient avec facilité à cause du relâchement des parties; mais elle avoient peu de fécondité. Les negresses & les européennes, qu'on y transplanta, perdirent bientôt leur fécondité. Les quadrupedes qui y furent amenés, dégénérèrent ou périrent, & il n'y eût que les animaux qui vivent dans les marais ou se plaisent dans l'humidité, comme les serpens, les lézards, les crapauds, les cochons, qui y parvinrent à une grandeur enorme. Le climat avoit la même influence sur les mœurs & les facultés de l'esprit. „L'Americain, dit M. de Paw dans ses recherches philosophiques,“ est stupide; mais il „n'est ni vertueux, ni méchant. La timidité de „son ame, la foiblesse de son esprit, la nécessité „de se procurer la subsistance au sein de la disette, l'empire de la superstition & les influences du climat l'égarent très loin, mais il ne „s'en aperçoit pas. Son bonheur est de ne pas

„penser, de rester dans une inaction parfaite,  
 „de dormir beaucoup, de ne se soucier de rien,  
 „quand la faim est apaisée, & de ne se soucier  
 „que des moyens de trouver sa nourriture,  
 „quand l'appetit le tourmente. Il ne construi-  
 „roit pas de cabane, si le froid & l'inclémence  
 „du ciel ne l'y forçoient. Il ne sortiroit pas de  
 „sa cabane, s'il n'en étoit chassé par le besoin;  
 „sa raison ne vieillit pas; il reste enfant jusqu'à  
 „la mort, ne prévoit rien, ne perfectionne rien,  
 „& laisse la nature dégénérer à ses yeux, sous  
 „ses mains, sans jamais l'encourager & sans la  
 „tirer de son assoupissement. Fondièrement  
 „paresseux par naturel, il est vindicatif par foi-  
 „blesse, & atroce dans sa vengeance, parcequ'il  
 „est lui même insensible; n'ayant rien à perdre  
 „que la vie, il regarde tous ses ennemis comme  
 „ses meurtriers. Si ses projets de vengeance  
 „étoient toujours soutenus par le courage de  
 „les exécuter, il n'y auroit pas d'animal plus  
 „terrible, & il seroit aussi dangereux aux Euro-  
 „péens, qu'il l'est à l'égard des petits hordes  
 „de sa nation, avec lesquelles il est en guerre,  
 „& qui, n'étant pas plus braves que lui, ren-  
 „dent la partie plus égale & éternisent les com-



„bats. Quand on découvrit le Canada en 1523,  
„les Iroquois faisoient la guerre aux Hurons,  
„& ils la font encore aujourd'hui. Le tems n'a  
„ni adouci leur haine, ni épuisé leur vengeance.“

Ce détail du caractère moral & phisique de l'Americain atteste l'influence marquée du climat. Les qualités marécageuses, salines, putrides & humides d'un pays, où l'on trouve partout des traces d'une inondation récente rendent les fibres du cerveau, des nerfs & de muscles, fragiles, lâches, paresseuses, inactives & peu sensibles. Les humeurs sont glaireuses, impures, incapables & d'une circulation légère & de la sécrétion des fluides. Tant de causes expliquent la foiblesse & l'impuissance des forces de l'ame & du corps. Car ces deux forces exigent des fibres irritables & élastiques, de la sensibilité, de la vivacité, des sens purs & une circulation chaude, enfin une disposition bonne & active des organes.

Les effets du climat sont naturellement en proportion avec l'éloignement ou le voisinage du Midi & du Nord; il y a des degrés. La

chaleur de la zone torride donne aux habitans un teint noir comme l'ébene. L'on a acquis la preuve de cet effet, s'il est vrai que les Européens transportés dans ces régions brulantes dégénèrent insensiblement en negres. Ceux-ci au contraire, devenus habitans de l'Europe, quoiqu'ils portent le germe de la couleur noire, la perdent de génération en génération & deviennent enfin égaux aux Européens. Le teint des negres se dépouille de sa noirceur en raison de l'éloignement de la zone torride & de l'humidité du pays qu'il habite. La peau devient plus brune ou blanchâtre, les cheveux moins frisés & les traits du visage plus agréables. Les Maures plus éloignés de l'équateur sont déjà moins noirs que les negres. Si l'on ne trouve point de blonds parmi les Portugais, les Napolitains, les Espagnols, il faut l'attribuer au climat, qui donne d'un autre côté aux habitans cisalpins un teint blond. Enfin le negre doit au climat & son tempérament brulant & ses passions ardentes. Mais aussi la trop grande chaleur émousse les fibres du cerveau; elle affoiblit leur délicatesse, leur mobilité & leur sensibilité; elle détruit par là la mémoire & le ju-





gement. Les Italiens tiennent de leur climat modéré & peu différent de celui des Grecs & des Espagnols, des fibres sensibles, un peu sèches & des humeurs chaudes. Cette constitution rend leurs passions véhémentes, leur tempérament bouillant & voluptueux & leur imagination vive. Leur caractère participe modérément de la hardiesse & de la timidité, en sorte qu'ils ont des dispositions pour la plupart des arts & des sciences. L'Espagnol a beaucoup de pénétration; mais il est moins propre & aux langues & à une vaste érudition. L'Allemand au contraire l'emporte & réussit dans ces deux genres, quoiqu'on lui refuse assez généralement le pouvoir d'approfondir & la vivacité de l'esprit. Le François a de la réputation pour les choses qui exigent une imagination vive & gaie; il fait même orner les sermons des fleurs de l'éloquence. L'Anglois d'une imagination forte & énergique bâtit des systèmes & les soutient avec opiniâtreté; agité par les passions il devient capricieux, extravagant, fanatique & termine toutes ses folies par le suicide. Enfin le Hollandois plus flegmatique, comme plus prévoiant est aussi propre à écrire l'histoire qu'au commerce

& au négoce. Cependant le gouvernement, l'éducation & le genre de vie influent sur ces nations autant ou même plus que le climat.

Le climat est aussi une des principales causes, dit Tristram, de ce que les Juifs & les Romains calmoient leur douleur par les larmes; le Lappon en cherche l'oubli dans le sommeil; l'Anglois s'en délivre par la corde; l'Allemand la noye dans le vin & le François la dissipe en fissant. C'est aussi la chaleur du climat qui fait éprouver aux negres & aux habitans des pays méridionaux tous les transports de la jalousie, tandis que les peuples du Nord, comme les Groenlandois ne sont jamais tourmentés de ce triste sentiment. Les sauvages de la Baye d'Hudson, hauts à peine de 4 pieds, ne purent contenir leur joye, lorsqu'en 1747 des Anglois grands & bien faits acceptèrent les femmes, qu'ils leur avoient offerts.

Le changement du climat produit aussi ses effets sur des peuples entiers, comme sur les voyageurs. Les peuples du Nord prennent d'autres mœurs & un autre corps, quand ils habitent des pays chauds. On connoit l'histoire d'un homme qui, ayant quitté l'Europe, vecut





longtems parmi les Iroquois; il avoit perdu l'esprit, lorsque la guerre de 1758 présenta l'occasion de l'en retirer. Un Allemand, autrefois Officier dans le Régiment de Deux-Ponts, qui a servi en Amérique avec les Troupes françoises pendant la guerre de 1756 m'a raconté, qu'il fut extrêmement surpris de voir au nombre des Deputés envoyés par les sauvages pour complimenter les François, quelqu'un qui parloit allemand, habillé comme les sauvages, il en avoit les manieres & la ressemblance. C'étoit un Allemand né à Manheim dans le Palatinat, d'où les persécutions religieuses l'avoient banni. Il avoit vecu 20 ou 25 ans chez les sauvages, avec lesquels il se plaisoit infiniment. Martial le Mathématicien croyans que la ville de Paris étoit trop tumultueuse pour s'occuper de l'étude de cette science, se retira chez les sauvages du Canada, & après cinq ans de séjour parmi eux il oublia non seulement les mathématiques, mais son esprit s'affoiblit. Ainsi le climat & le genre de vie ont souvent dérangé les meilleures têtes. La chaleur seule a produit des semblables effets. Un garçon de 8 ans, dit van Swieten, après avoir éprouvé la chaleur d'un soleil brulant, per-

dit pendant trois jours le souvenir de tout ce qu'il avoit appris. Un tems frais lui rendit la mémoire; mais la chaleur la lui fit perdre encore. Ou la chaleur a diminué dans un pareil cas la mobilité des fibres du cerveau, ou l'expansion du sang des veines & des cavités du cerveau a occasionné par la pression ce dérangement. Les habitans du pays de Vaud, dit M. Zimmermann, sont obligés pendant l'été d'envoyer leurs enfans du côté des Alpes, pour qu'ils ne perdent pas la mémoire ou ne deviennent pas fous par leur séjour entre les hauts parois de marbre, qui se trouvent dans les vallées. Ces gens, ajoute-t-il, sont nés de pere & de mere bien portans; leur physionomie n'a rien d'humain; ils ont la bouche extrêmement ouverte & toujours écumante ou baveuse; ils réunissent aux goîtres un son de voix désagréable & la démence. Les uns courent çà & là; les autres aussi nombreux ne peuvent absolument point se mouvoir; ils passent tous les jours au lit; ils jouissent d'une longue vie; mais ils ont à peine plus d'instinct que les animaux & à bien des égards encore moins qu'eux.





Meckel & Towns ont déterminé par des dissections anatomiques les effets physiques de la chaleur sur les negres voisins de l'équateur. La moelle du cerveau est noirâtre & la glande pinéale presque toute noire. L'endroit, où les nerfs optiques se réunissent, avant d'entrer dans les yeux, a une couleur brunâtre. Leur semence & le corps musqueux (*corpus muscosum*) portent outre cela le fond de la couleur noire; mais cette couleur & ses nuances viennent de la chaleur; car autrement les Européens transplantés dans ces climats ne dégènereroient pas en negres.

Ceux qui soutiennent avec Helvetius l'égalité des talens, seront forcés ou de nier toute influence du climat, ou d'avouer leur erreur. Ils disent que l'enfant du pays de Vaud, en sortant du ventre de sa mere, a comme ceux d'une autre contrée toutes les dispositions aux talens; mais que la chaleur altérant les parties solides & fluides, lui ôte le jugement, quelque bonne que soit l'éducation. Dans ce cas on reconnoitra sans doute un défaut physique dans le cerveau de l'enfant, défaut qui le rend également incapable



& de sentir & de penser & de profiter d'une bonne éducation comme un autre, & voilà dès lors une inégalité physique de talens. D'ailleurs je pense, que l'utérus d'une Lapponne & celui d'une Italienne sont deux choses différentes, & que le cerveau de l'embryon peut être gâté, dérangé, disposé différemment aussi bien dans l'utérus, que lorsqu'il en est sorti. L'inégalité des talens peut donc être prouvée d'une manière irréfutable.

Chaque nation a presque sa taille & sa force, sa hardiesse ou sa pusillanimité propres; les passions sont ou plus vives ou plus lentes; mais le climat contribue beaucoup à ces différences. Hippocrate peignant les mœurs des Scithes dit, que le climat & la vie sauvage affoiblissent l'amour & les autres passions, tandis qu'un climat plus chaud & la vie sociale les exaltent.

On a remarqué encore que plus le climat est chaud, plus les peuples sont disposés à la civilisation. Ceux qui vivent au milieu des palmiers & des cocotiers sont plus doux & plus traitables que ceux, qui ne voient que des lûtres, des





Meckel & Towns ont déterminé par des dissections anatomiques les effets physiques de la chaleur sur les negres voisins de l'équateur. La moelle du cerveau est noirâtre & la glande pinéale presque toute noire. L'endroit, où les nerfs optiques se réunissent, avant d'entrer dans les yeux, a une couleur brunâtre. Leur semence & le corps musqueux (*corpus muscosum*) portent outre cela le fond de la couleur noire; mais cette couleur & ses nuances viennent de la chaleur; car autrement les Européens transplantés dans ces climats ne dégènereroient pas en negres.

Ceux qui soutiennent avec Helvetius l'égalité des talens, seront forcés ou de nier toute influence du climat, ou d'avouer leur erreur. Ils disent que l'enfant du pays de Vaud, en sortant du ventre de sa mere, a comme ceux d'une autre contrée toutes les dispositions aux talens; mais que la chaleur altérant les parties solides & fluides, lui ôte le jugement, quelque bonne que soit l'éducation. Dans ce cas on reconnoitra sans doute un défaut physique dans le cerveau de l'enfant, défaut qui le rend également incapable

& de sentir & de penser & de profiter d'une bonne éducation comme un autre, & voilà dès lors une inégalité physique de talents. D'ailleurs je pense, que l'utérus d'une Lapponne & celui d'une Italienne sont deux choses différentes, & que le cerveau de l'embryon peut être gâté, dérangé, disposé différemment aussi bien dans l'utérus, que lorsqu'il en est sorti. L'inégalité des talents peut donc être prouvée d'une manière irréfutable.

Chaque nation a presque sa taille & sa force, sa hardiesse ou sa pusillanimité propres; les passions sont ou plus vives ou plus lentes; mais le climat contribue beaucoup à ces différences. Hippocrate peignant les mœurs des Scithes dit, que le climat & la vie sauvage affoiblissent l'amour & les autres passions, tandis qu'un climat plus chaud & la vie sociale les exaltent.

On a remarqué encore que plus le climat est chaud, plus les peuples sont disposés à la civilisation. Ceux qui vivent au milieu des palmiers & des cocotiers sont plus doux & plus traitables que ceux, qui ne voient que des lûtres, des





bouleaux ou des chênes. Un climat plus chaud, des fibres plus mobiles, des humeurs plus actives, un pays fertile, un ciel serein, tout cela concourt à réunir les hommes en société & à les civiliser plutôt que ceux des contrées rudes & stériles. Il est prouvé, d'après une infinité d'observations, que le bon sens, les lumières, le goût, l'amour des arts & des sciences ont fait des progrès plus rapides dans les pays doux & tempérés, que dans les pays ingrats. On a vu les arts & les sciences voyager de la Perse ou de l'Asie méridionale en Egypte, parcourir successivement la Phénice, la Grece, l'Italie, les Gaules, pénétrer enfin en Allemagne, dans le Nord & leurs progrès ont toujours été proportionnés à la chaleur & à la fertilité des pays.



*De l'organisation des fibres sensibles  
& de leur maniere d'opérer.*

„Quelle idée nette peut-on d'ailleurs se former  
„de cette mobilité plus ou moins grande des  
„fibres?“ \*)

Il ne fera pas facile d'expliquer clairement la mobilité des fibres sensibles, cette source des forces intellectuelles ou d'une prompte conception, avant d'avoir analysé l'organisation des fibres & approfondi leur origine. C'est un peu hardi, je l'avoue, de l'entreprendre. Les moindres circonstances ôtant la faculté de voir ou de sentir, présentent un écueil inévitable à l'observateur. Il s'abandonne aux conjectures; mais jamais on n'est plus près du danger de s'égarer, que lorsqu'on commence à conjecturer. J'essayerai cependant jusqu'à quel point je pourrai rendre mes opinions probables & intelligibles à mes lecteurs. Je m'efforcerai de trouver la différence des talens dans l'organisation variée des fibres sensibles. J'examinerai, si l'esprit & la mobilité de la dame de ville & la stupidité du

\*) *Helvetius* de l'homme, tom. I. chap. I. sect. 2.



laboureur ne tiennent pas aux fibres les plus deliées, & il m'arrivera peutêtre d'avoir rendu une chose obscure ou plus claire ou encore plus confuse.

La moindre fibre visible est composée d'une infinité de fibres. Si l'on pouvoit avoir sous les yeux la dernière fibre indivisible, on auroit attrapé la fibre primitive la plus simple. Il seroit alors possible & d'approfondir son organisation & d'analyser ses parties constitutives, & d'acquiescer de cette maniere une idée distincte de la structure & des propriétés d'une fibre. Mais c'est ce que l'on ne peut malheureusement pas, parceque l'objet est si délié, que l'œil le plus pénétrant ne sauroit l'appercevoir. Que l'on considère que les insectes visibles seulement à l'aide du microscope, ont des sens, des membres, des organes, des entrailles, des nerfs; que ces objets ont encore leurs parties & surtout des fibres, dont la dernière est si petite, que l'on ne pourroit rien imaginer de plus petit. Il faudra donc supposer l'organisation, telle que des probabilités la font présumer, ou telle que des expériences paroissent la représenter.

Or la fibre la plus simple ne peut donc être qu'une chose composée de quelques élémens de l'étendue. Un élément ne feroit que la moindre partie de la fibre la plus simple, s'il n'étoit plus divisible en d'autres parties. Un élément, dit Galien, est la plus petite partie d'une chose, dont il est le commencement. Deux ou fort peu de ces élémens, réunissant l'étendue, nous représentent la fibre la plus petite. Un élément isolé, considéré en soi, ne fera donc rien d'organisé ni de composé; il adhérera individuellement aux fluides.

Ainsi il s'agit de déterminer quelles sont les parties constitutives de la fibre. On peut démontrer à la rigueur des particules aqueuses & terreuses. On appelle terre ce que l'air, l'eau, le feu ne peuvent ni dissoudre, ni consumer. Les os brûlés, les corps pourris produisent cette terre immuable. Les coupelles des métallurgistes sont faites de cendres d'os, qui résorbent le plomb, & séparant l'alliage de l'or, le rendent pur. Les huiles, les esprits & les eaux les plus subtiles donnent quelques parties terreuses, comme les os les plus secs & les plus



vieux contiennent quelque peu d'eau. Je n'examinerai point ici, si l'eau peut être convertie en terre. On peut consulter cequ'ont écrit l'un contre l'autre, sur ce sujet, deux savans distingués, dont l'amitié m'honore, M. le Baron de Dahlberg & feu celui de Gleichen.

Il nous est aussi difficile de montrer les parties terreuses les plus simples ou les globules d'eau primitives, que la fibre la plus simple. Un globule peut contenir encore une particule de terre ou de sel, & une particule terreuse peut être unie à un globule d'eau. Ainsi nous ne pourrions pas expliquer les élémens aussi clairement que nous le désirerions, parcequ'ils ne sont considérés comme composés, qu'autant qu'il est possible de les prouver tels par les sens ou par des expériences chymiques.

Mais on peut assurer d'avance que notre corps est composé de particules humides & sèches, cequi équivaut aux fluides & aux parties solides. Ce n'est que la proportion variée des particules humides & sèches, qui constitue la différence des humeurs & des parties solides.



Un homme pèsant 200 livres n'a été dans l'origine qu'une humeur déposée dans l'ovaire. C'est dans les sucs de l'œuf que le poulet se développe par le moyen des parties solides & fluides. La nourriture de notre chair & de nos os est fournie par les sucs nutritifs. Les fils du vers à soie ou de l'araignée n'ont d'abord été qu'un fluide. Ainsi les parties solides & fluides sont composées des mêmes élémens diversément combinés. Là où les particules sèches excèdent les particules fluides, là il se formera des parties humides plus ou moins fermes.

L'eau forme la base de l'humidité; mais l'eau est mêlée avec des particules dures & solides. Si l'on absorbe par le moyen de la distillation faite à un feu modéré toute l'eau contenue dans un corps, il ne restera que quelque chose de sec. Une quantité d'eau plus considérable constitue la fluidité des humeurs, tandis qu'une moindre quantité donne des parties molles & flexibles. Ainsi là où il y a le moins d'eau possible, là il y a sécheresse.

Gaubius & quelques chymistes prétendent qu'on a divisé en trois especes les parties sèches obtenues par les manipulations de la chymie.



Nous examinerons un peu ces trois especes & leurs propriétés.

1) On a découvert quelque chose d'inflammable, de fulphureux ou de phlogistique, qui est propre à entretenir le feu. On lui a attribué la couleur & la chaleur. On a prétendu d'un autre côté que ce principe huileux adoucit l'acreté & qu'il occasionne une viscosité ou une certaine tenacité dans les parties humides & solides. On fait par exemple qu'en faisant évaporer au feu l'huile de lin, on peut en préparer la glie.

2) La décomposition des corps donne du sel qui se dissout dans l'eau, ou qui s'unit volontiers à l'eau. Le sel, dit-on, fait que dans la composition des corps l'eau s'allie à l'huile; il est un peu émoussé par l'huile ou par le phlogistique, & unis l'un à l'autre, ils se dissolvent dans l'eau. On fait que le sel alkali & l'huile réunis donne un savon qui se mêle facilement avec l'eau. Quand mon plancher est marqué d'une tache d'huile, il suffit d'y jeter dessus quelques gouttes de lessive chaude, pour que la

râche disparoisse, parceque la lessive étant un mélange de sel & d'eau s'unit à l'huile & se confond avec elle.

3) On obtient de la terre, qui résiste à l'action du feu & de l'eau. Elle est, disent les Médecins, le fondement & la base de toute la machine humaine; c'est un rempart contre les injures de l'air, du feu & de l'eau; elle donne la fermeté aux parties solides & la consistance aux fluides, de manière que, s'y trouvant en plus petite ou en plus grande quantité, elle leur est unie plus ou moins étroitement. Ainsi on peut conserver plus longtems les fossiles, le bois, les os, que les fruits, la viande, les fleurs, parceque ces premiers objets contiennent plus de terre, que les autres, dit Lieutaud.

Or les chymistes assûrent qu'on trouve partout ces élémens avec un mélange proportionné, de sorte que le globule de sang & de lait, les humeurs & la plus petite fibre participent de ces élémens. Les mêmes particules constitutives forment les parties solides & fluides, & la





différence dépend seulement d'une adhésion plus ou moins forte.

Plus les particules terreuses s'approchent, dit Gaubius, & moins les parties aqueuses & les autres s'entremettent, plus l'adhésion est ferme & le corps dur. C'est ainsi que les os les plus durs, les pierres, le plâtre, la chaux ne sont qu'une légère poussière. Mais si l'on les mêle avec de l'eau pour rapprocher & unir les parties terreuses, & qu'on les fasse de rechef sécher & calciner, on en retirera des pierres très dures. Le travail & l'exercice dessèchent le corps; l'humidité & les parties subtiles s'évaporent & les particules terreuses sont plus rapprochées. C'est là la cause qui rend les fibres du laboureur ténans, fortes & sèches. Le repos, l'oïveté, une nourriture émolliente augmentent la proportion de l'humidité. Les parties ou les particules solides sont plus dispersées par l'intervention des particules aqueuses & mucilagineuses, qui forment les fibres lâches & foibles. Le cheval, qui laboure, est plus fort que le cheval oïsis qui reste dans son écurie, & celui ci devient plus gras que le premier.

Il y a aussi des remèdes internes qui, comme le fer, une nourriture austère, les liqueurs fermentées augmentent la fermeté des parties sèches. Les fibres lâches d'une fille pâle & bouffie sont fortifiées par le fer, en sorte qu'elles se contractent de nouveau avec plus de force, & dissipent les parties aqueuses & l'enflure. On a trouvé dans une femme qui avoit été fort adonnée au vin, la rate, le pancreas, le foie & les poumons secs & endurcis & toutes les glandes dures comme des pierres. Plus on peut inférer au contraire de particules aqueuses ou d'autres dans les particules sèches & terreuses, plus la fibre sera lâche & molle. Qu'on laisse parvenir la vapeur d'eau chaude à un pied, ou à toute autre partie du corps, les fibres se relâcheront & s'amolliront beaucoup plus; le pied s'enflera ou deviendra aqueux, & ce sera une preuve que les particules aqueuses & subtiles ont divisé les particules sèches.

Chaque partie du corps, chaque âge, chaque tempérament a sa proportion de force ou de cohésion des particules sèches. Les fibres du cerveau sont plus molles que celles des os.





L'adolescent a les fibres plus molles que le vieillard, & l'homme les a plus fortes que la femme.

Il importe peu qu'on attribue la force ou la foiblesse à une structure réellement différente de la fibre, ou qu'on admette subtilement avec Borden, que les fibres primitives d'une puce sont aussi fortes que celle d'un lion; que le muscle d'un enfant n'est formé ni de plus, ni de moins de fibres, ni de fibres plus foibles que celles d'un géant, & que la différence de la force ou de la foiblesse des fibres, celle de l'âge, du sexe & du tempérament viennent uniquement de l'abondance de la situation & de la fermeté du tissu muqueux, ou des tuniques, dont il enveloppe toutes les fibres. Ainsi une proportion différente de l'humide & du sec, c'est à dire, de l'eau & du sec en doit tenir lieu \*).

Lorsqu'une fibre fortement tendue se déchire, elle est appelée foible. Si elle se laisse allonger ou contracter par une force plus petite, sans se retrecir, elle est lâche & nommée fibre

\*) Borden sur le tissu muqueux §. 18. & 24.

moins élastique. Cette lâcheté peut être augmentée ou diminuée par degrés, de sorte qu'il ait des fibres lâches & plus lâches. Si un fil de soye trop foible se rompt aussitôt qu'on y a attaché un poids léger, on a l'idée d'une fibre foible; mais si un fil de plomb est extrêmement prolongé par le même poids, sans rompre si aisément, on aura l'idée d'une fibre lâche.

On observe encore des fibres menues & massives, & cette division comprend au moins les fibres composées. Le cheveu d'un enfant est plus délié que le crin d'un cheval. Un fil de chanvre a plus de corps qu'un fil de soye. Les fibres massives peuvent être également fortes & sèches. Telles seront les fibres d'un cheval vigoureux qui travaille; telles seront encore celles d'un laboureur partagé d'une taille gigantesque. C'est cette espèce d'hommes qui nous montrent des prodiges de force & une sorte d'héroïsme, si quelque cause irritante les échauffe & les émeut. D'autres fibres massives peuvent être moins élastiques & un peu relâchées, & ce sont celles qu'auront l'homme flegmatique, oisif & gras, & le cheval grand, bien nourri & vivant tou-



jours dans le repos. Les fibres menues peuvent être menues & élastiques, ou menues & molles. Ainsi l'homme maigre, & d'un tempérament chaud les aura déliées & élastiques, tandis que l'enfant sensible les aura menues & molles.

Les fibres menues & élastiques reçoivent promptement les ébranlemens & les impressions, & elles opèrent avec autant de rapidité & de véhémence, qu'une corde fine mise en oscillation par un léger coup d'arc occasionne de vibrations. J'appelle celles ci des fibres mobiles & élastiques. Un homme partagé de ces fibres est extrêmement sensible, actif, prompt, véhément & inquiet; il a la tête ardente comme l'imagination forte & vive. Les boissons irritantes & spiritueuses, les odeurs fortes, la chaleur du soleil &c. impriment à ces fibres encore plus de mobilité, & rendent par là ces gens insupportables.

Les fibres menues & molles, mais modérément lâches, reçoivent facilement les impressions sans agir avec autant d'ardeur, de vitesse & de véhémence. On remarque alors avec beaucoup

de sensibilité une perception facile, des fibres mobiles & bien disposées à recevoir les impressions. On fait que là, où les nerfs sont mous & moelleux, là se font les impressions les plus subtiles. On oppose, à l'excès de cette sorte de sensibilité, l'élixir acide, composé d'alkohol & l'huile de vitriol, parcequ'il rend la structure des nerfs plus ferme & leur communique plus de mobilité. On peut aussi administrer les bains froids, le fer, le quinquina. Van Swieten soignoit une Demoiselle, dont il falloit réprimer la sensibilité extraordinaire du genre nerveux en donnant à ses fibres menues plus de fermeté, de mobilité & de tension. Le son le plus léger, un éclair agissoient avec tant de force sur elle, qu'elle tomboit en convulsion; elle éprouvoit dans le bas ventre des mouvemens singuliers, comme si tout étoit sur le point de se déchirer. On employa en vain différentes sortes de gommes, le castoreum & mille autres drogues. Il falloit prémunir la structure même des fibres contre cette facilité d'ébranlemens. Van Swieten la fit revetir de bandages depuis les cuisses jusqu'au sein & elle éprouva quelque soulagement de cette méthode, & ce ne fut qu'après



avoir continué cette opération, qu'il commença à donner les drogues \*). Une autre Demoiselle,

\*) La structure différente des fibres & des organes occasionne la diversité de nos actions. Le stile oriental, dit Quintilien, tient aux organes. Au Japon, à la Chine, à Siam, & surtout dans la plupart des contrées de l'Archipel indien, on ne leve pas une pierre ou une poutre, on n'entreprend aucun travail & sans faire beaucoup de bruit & sans pousser des écriis. Il faut exciter l'ame paresseuse & la mobilité des fibres lâches de ces peuples par des sons rudes, comme ceux du tambour ou d'autres instrumens désagréables. Les ames sensibles au contraire, ceux dont les fibres sont déliées & sèches & les organes subtils peuvent à peine supporter les sons d'un instrument dur. Cela sert à expliquer la cause de la différence de la musique italienne, turque ou allemande. L'Allemand aime les instrumens à vent, tandisque l'Italien les entend avec peine. J'ai même observé que pour être crédule & fanatique, il faut avoir en partage cette mobilité, que les imposteurs & les charlatans modernes ont trouvée chez les gens du monde, qu'ils ont trompés. Le paysan robuste & grossier ouvre la bouche sans être touché des contes merveilleux d'un charlatan; mais les habitans des villes & les payfans déliés se laissent toucher & entraîner plus facilement. Aussi est ce avec eux que Greatrake, Tisserand & Gafner font fortune. Les gens du monde sont si disposés aux impressions du merveilleux, qu'ils vont jusqu'au fanatisme, & Saint Germain, Mesmer, Cagliostro & tant d'autres en ont donné la preuve.

dont la constitution étoit déjà relâchée, fut encore affoibli par une maladie & devint par là plus sensible. Un peu d'acreté affectoit une partie des pieds, enforte qu'elle se grattoit les jambes cà & là, & dèsqu'elle vouloit se tenir debout, elle étoit incapable de faire un pas régulier & ferme; ce n'est qu'au lit que tout étoit tranquille. Je lui fis bander les pieds d'en bas en haut, & je parvins bientôt à diminuer cette sensibilité.

Or, il me paroît, qu'une disposition plus ou moins grande des fibres au mouvement est expliquée assez clairement par la différence de leur structure. Que l'on ajoute à cela la propriété attribuée aux fibres, propriété qui se montre plus clairement chez l'un que chez l'autre, & que Haller appelle irritabilité, Gorter mobilité & Gaubius force vitale, (*vis vitalis*) & si l'on cherche à en avoir une idée distincte, on atteindra d'autant plus près l'idée de la sensibilité & de l'irritabilité des fibres.

On acquiert l'idée de cette irritabilité hallerienne, ou de cette force vitale du Gaubius,



dès qu'une partie se meut à l'attouchement d'un stimulus, ou que la fibre se resserre. Cette irritabilité est différante suivant les parties du corps, l'âge, le sexe & les tempéramens qu'elle affecte. L'eau chaude de même que le sang chaud irrite le cœur & le contracte. Haller met le cœur au rang des parties irritables au premier degré, & après le cœur viennent l'estomac, les entrailles que suivent le diaphragme & enfin le reste des muscles.

On a observé, prétend Gaubius, qu'une structure délicate des parties solides admet une irritabilité plus forte; qu'il en est de même quand les fibres sont menues & foibles, ou menues & élastiques. Aussi nous assure-t-il, que les fibres irritables sont toujours reunies à une grande activité des sens & souvent à une acreté d'humeurs dissolues & une circulation rapide du sang. Delà, ajoute-t-il, nous sommes préparés à l'irritabilité par une observation trop rigoureuse du régime, par des alimens délicieux, mais échauffans, par un climat chaud, par des maladies aiguës. Les femmes sont plus irritables que les hommes. La chaleur du soleil

augmente l'irritabilité, & avec elle la sensation de la faim chez les insectes.

Des causes opposées occasionnent la paresse & affoiblissent l'irritabilité. Dans ce cas, où l'on rencontre des fibres massives qui, par rapport à leur grandeur & à leur roideur, sont plus difficiles à émouvoir, ou l'on trouve des fibres tenaces, sèches & inflexibles, & ce défaut tire son origine de la prépondérance des parties terreuses, ou les fibres sont lâches & paresseuses à cause des parties aqueuses, muqueuses ou huileuses, de sorte qu'une constitution froide, aqueuse ou glutineuse est aussi mauvaise, qu'une constitution trop sèche & terreuse. Enfin partout où il y a moins d'irritabilité, la circulation est plus lente; les sens & l'ame sont touchés moins promptement.

On voit donc que presque tout dépend de la structure des fibres. Les fibres menues & élastiques sont peut-être les plus mobiles & les plus irritables, & après elles les fibres menues & molles. L'irritabilité diminue à proportion, que la mollesse des fibres rend au relâchement.



Les fibres massives & lâches, ou les fibres molles, sont les plus paresseuses, & les fibres massives & sèches viennent après celles ci.

On a toujours eu beaucoup de disposition à multiplier les objets sans nécessité. Toutes les fois qu'on a découvert un phénomène quelconque, on en a cherché un principe secret. Ainsi, lorsqu'on observoit les opérations des nerfs, on inventoit le fluide nerveux, on vouloit établir une force occulte, productrice qui opéreroit & l'accroissement & la nutrition. Comme on a remarqué la force vitale, l'irritabilité, on a eu envie d'en donner aussi un principe secret pour fondement. Gaubius pense que le principe de l'irritabilité ou de la force vitale se trouve dans les parties solides; mais il ne veut pas croire, que la seule structure des fibres ou la combinaison des élémens soit suffisante pour cela. Haller prétend que le principe de l'irritabilité se trouve dans le gluten qui unit les particules terreuses aux fibres musculaires; & moi, je pense que cette irritabilité appartient aux propriétés passagères des corps, qui résultent d'une certaine combinaison, de la proportion, de la

cohésion ou du mouvement des élémens. Je me suis expliqué plus amplement dans une dissertation que j'ai donnée sur la force par laquelle existe la végétation & la nutrition.

Les corps ont des propriétés universelles & immuables, comme la pesanteur, le mouvement & l'impénétrabilité. Ils en ont encore des particulières, qui viennent de la combinaison & de la condition des élémens; elles sont passagères; elles se perdent aussitôt que le mélange & la constitution en sont changées & détruites. Le fer est composé du mineral & du phlogistique, & c'est cette composition qui lui donne la propriété d'être attiré par l'aimant. Mais décomposez la combinaison des particules constitutives du fer, & touchés la partie terreuse du fer avec l'aimant, il ne sera point sujet à l'attraction. Fondez de rechef cette terre en y mêlant de la graisse, afin qu'après l'addition du principe inflammable, la composition du fer soit rétablie, l'aimant l'attirera de rechef. Autre expérience. Prenez un morceau, qui ait déjà été attiré par l'aimant, mettez le sur une enclume & frappez le d'un grand coup de marteau fort lourd, de



manière à l'étendre, l'aimant ne pourra pas l'attirer, parceque la constitution du fer a été dérangée par un coup si vigoureux. Il y a des sels qui fermentent, lorsqu'on les mêle avec l'acide; mais cette fermentation cesse après avoir été exposés longtems à l'air & fondus, ou après que leur nature a été changée par une autre addition. On fait que les chymistes peuvent produire par leurs mélanges des variétés frappantes dans les odeurs, dans les couleurs & dans les propriétés des choses; ils peuvent exciter la flamme & un bruit effroiable.

N'est-il donc pas probable aussi qu'une propriété comme l'irritabilité ne soit rien autre qu'un résultat de la combinaison, de la proportion & de la cohésion des élémens? N'est ce pas delà qu'on pourra faire dériver la force vitale ou l'irritabilité des muscles & l'activité des nerfs sans avoir besoin de supposer le fluide nerveux (*fluidum nerveum*) ou un principe secret dans les muscles?

On a, comme je l'ai dit, toujours multiplié les choses. On a vu que les nerfs servoient tan-

tôt au sentiment, tantôt au mouvement; & ainsi on a établi deux sortes de nerfs, les sensitifs & les mobiles, comme si le même nerf ne pouvoit pas être propre à des fonctions différentes suivant l'organisation de la partie du corps, où il entre, comme si les branches diverses d'une paire de nerfs ne pouvoient pas servir & au mouvement du muscle & aux sensations de l'odorat.

Puisqu'il s'agit de former une hypothèse sur le principe le plus simple & universel des choses, de l'activité des nerfs & des muscles ou de la vie, j'entrerai dans quelques détails, & je hasarderai aussi mon opinion, après avoir discuté jusqu'à présent des choses connues.

J'ai déjà dit plus haut, qu'il existoit un certain phlogistique parmi les élémens, & il importe peu qu'on l'appelle principe inflammable, sulphureux, igné ou autrement; mais on comprendra facilement qu'il y a une grande différence entre l'huile de lin & celle de romarin; que le phlogistique, dont nous parlons, est plus subtil, & qu'il peut être plus actif, plus





volatil chez l'un que chez l'autre. On fera peut-être en état d'expliquer les divers degrés de l'irritabilité d'après la différence & la proportion du phlogistique, d'après sa combinaison variée des autres élémens. On pourra sans doute tirer de là l'activité frappante des nerfs.

Mais il convient d'observer d'avance que l'empire de ce phlogistique s'étend plus loin qu'on ne se l'imagine ordinairement. On a démontré plusieurs fois dans quelques écrits sur les eaux minérales, que leur esprit pétillant n'est rien autre, qu'un air fixe dégagé ou le phlogistique uni à quelque peu d'acide ou à l'air. Ce mélange agréable ranime la vie; il reveille l'activité des nerfs d'une manière efficace, disent les Médecins des eaux. Priestley a montré, que l'art pouvoit l'imiter. Les vapeurs souterraines reviennent à peu près au même.

M. Krazenstein & d'autres, en décomposant la matière électrique, ont prouvé qu'elle participoit d'un acide subtil & du phlogistique ou de la matière phosphorique. M. le Comte de Milly a déjà établie une analogie entre le

phlogistique chymique & le feu électrique dans son mémoire sur la réduction des chaux métalliques par le feu électrique, lu à l'Académie des sciences de Paris en 1774. Il tâche de prouver que les métaux montrent de l'électricité en proportion du phlogistique, que leur composition contient, & qu'ils perdent cette propriété suivant qu'ils sont plus ou moins dépouillés de leur phlogistique. Il prouve cela par des expériences très exactes. Plus la chaux métallique est privée de son phlogistique, moins elle donne d'étincelles électriques. Aussi M. le Comte de Milly a-t-il conclu, qu'il pouvoit rétablir les métaux en joignant la matière électrique à leur terre métallique, de même qu'on le fait avec le phlogistique, & il réussit, preuve que le phlogistique & la matière électrique sont analogues. On peut lire dans son mémoire toutes les expériences, qu'il a fait là dessus.

Pour ne pas disputer sur les mots, il faut convenir que le phlogistique est à peu près égal à l'acidum pingue de M. Meyer. Mais ce savant Chymiste assure aussi que son acidum pingue n'est pas beaucoup éloigné de la ma-





volatil chez l'un que chez l'autre. On fera peut-être en état d'expliquer les divers degrés de l'irritabilité d'après la différence & la proportion du phlogistique, d'après sa combinaison variée des autres élémens. On pourra sans doute tirer de là l'activité frappante des nerfs.

Mais il convient d'observer d'avance que l'empire de ce phlogistique s'étend plus loin qu'on ne se l'imagine ordinairement. On a démontré plusieurs fois dans quelques écrits sur les eaux minérales, que leur esprit pétillant n'est rien autre, qu'un air fixe dégagé ou le phlogistique uni à quelque peu d'acide ou à l'air. Ce mélange agréable ranime la vie; il reveille l'activité des nerfs d'une manière efficace, disent les Médecins des eaux. Priestley a montré, que l'art pouvoit l'imiter. Les vapeurs souterraines reviennent à peu près au même.

M. Krazenstein & d'autres, en décomposant la matière électrique, ont prouvé qu'elle participoit d'un acide subtil & du phlogistique ou de la matière phosphorique. M. le Comte de Milly a déjà établie une analogie entre le

phlogistique chymique & le feu électrique dans son mémoire sur la réduction des chaux métalliques par le feu électrique, lu à l'Académie des sciences de Paris en 1774. Il tâche de prouver que les métaux montrent de l'électricité en proportion du phlogistique, que leur composition contient, & qu'ils perdent cette propriété suivant qu'ils sont plus ou moins dépouillés de leur phlogistique. Il prouve cela par des expériences très exactes. Plus la chaux métallique est privée de son phlogistique, moins elle donne d'étincelles électriques. Aussi M. le Comte de Milly a-t-il conclu, qu'il pouvoit rétablir les métaux en joignant la matière électrique à leur terre métallique, de même qu'on le fait avec le phlogistique, & il réussit, preuve que le phlogistique & la matière électrique sont analogues. On peut lire dans son mémoire toutes les expériences, qu'il a fait là dessus.

Pour ne pas disputer sur les mots, il faut convenir que le phlogistique est à peu près égal à l'acidum pingue de M. Meyer. Mais ce savant Chymiste assure aussi que son acidum pingue n'est pas beaucoup éloigné de la ma-





tiere électrique, ou plutôt qu'il est la matiere principale de l'électricité. Il démontre que son acidum pingue est en effet un ingrédient du verre, c'est à dire, d'un corps qui réunit à un haut degré l'électricité originelle. Il pense même que cet acidum pingue entre dans la composition du verre d'abord comme élément & ensuite comme une chose qui remplit les pores. Aussi Jallabert prétend-il, que la base de l'électricité est un être élastique & très subtil qui remplit le monde entier & les moindres pores des corps. Kirchvogel est d'avis que la matiere électrique sort des entrailles de la terre, y retourne & que par là se font tous les changemens de l'atmosphère. Elle pénètre, dit-il, tous les corps, & elle opère diversement sur eux d'après sa différence.

Or, donc si l'on convient que notre phlogistique est la matiere principale ou la base de l'électricité, on pourra le regarder comme un principe universel.

C'est le phlogistique sec & concentré du verre qui constitue la base de sa grande électricité.

Il y a eu des gens qui, après avoir bien dansé ou à la suite de forts mouvemens ont vu pendant la nuit leur atmosphère briller, preuve que leurs émanations étoient électriques. Il s'en suit donc que ces personnes sont partagées d'un phlogistique plus concentré & plus sec que la transpiration ne le donne ordinairement. Il se peut que le frottement ou un fort mouvement imprime au phlogistique des propriétés phosphoriques ou plus électriques. Notre transpiration contient, comme notre urine, quelque chose d'huileux, c'est à dire, un phlogistique impur & grossier. La sueur, l'eau avec laquelle on s'est lavé, l'haleine imprimée sur une glace portent des traces d'une humidité gluante ; ce gluten contient le phlogistique ; mais il est uni ici avec la mucosité, à l'acide & à l'eau. Alors si par le frottement ou par la chaleur le phlogistique le plus sec & le plus pur s'échappe du corps, il paroitra luisant. C'est pourquoi on n'a observé ce phénomène que chez les animaux d'un tempérament sec & chaud.

Il est bien naturel que je rende mon phlogistique tout aussi puissant qu'il me sera possible. Ainsi je suis fermement persuadé que ce volatil,





qu'on apperçoit par l'odorat dans la sémence de l'homme, & qui, comme un principe vivifiant, anime le germe de l'embryon dans l'ovaire de la femme, n'est rien autre qu'un phlogistique subtil. Car nous savons bien que nous ne percevons que les particules sulphureuses par l'odorat. Les œufs des insectes, des poissons & des oiseaux & la sémence des végétaux sont vivifiés par la chaleur du soleil. La mouche & la chauve-fouris qui paroissent morts pendant l'hyver, sont ranimés par la chaleur. Mais n'est-il pas probable que cette chaleur ranimante n'est qu'un phlogistique très exalté? C'est peut-être ce subtil phlogistique qui donne l'activité au phlogistique contenu dans l'œuf ou dans la chauve-fouris, & qui enveloppé & emouffé par le flegme ou par une huile grossiere excite d'une façon quelconque les fibres au mouvement. La chaleur des pays chauds donne aux fruits une faveur douce, tandisqu'ils sont acides dans les pays du Nord; le vinaigre devenu doux sous l'équateur a repris son acidité en Hollande. Niera-t-on ces effets du phlogistique ou d'une substance huileuse très déliée? Ne fait-on pas que les huileux sont le principe du doux?

Il est possible qu'une quantité d'exhalaisons d'un phlogistique pur & subtil, qui sortent de la terre, de la mer, des fleuves, des végétaux & même de certains animaux disposent l'air à l'entretien de la vie. Mais l'air enfermé, les particules putrides, un principe huileux & corrompu, en détruisant le phlogistique subtil, peuvent au contraire rendre l'air inutile à la vie. Observons cependant que notre phlogistique subtil n'est point ce phlogistique impur, qu'on nomme aujourd'hui air phlogistique. En effet ces dénominations de l'air moderne n'ont pas entièrement mon approbation. L'air dephlogistiqué & pur, l'air igné font-ils autre chose qu'un phlogistique exalté & très pur ?

Il me paroît donc vraisemblable que tout ce qui seroit capable d'augmenter & de subtiliser le phlogistique de notre corps, pourroit contribuer au plaisir de la vie. C'est peut-être par cette raison, que van Swieten a regardé le soufre de mars comme ami de la nature humaine & propre à la rejouir. *Hinc ferrum in levibus acidis solutum reliquis fere præfertur; quia non tantum vi*





austera adstringente agit, sed sulphuris sui metallici, naturæ humanæ adeo amici, miro stimulo vires vitæ incitat, comment. T. I. Il est possible que le soufre de mars supplée au défaut du phlogistique, qui est l'élément principal d'une fibre irritable. C'est sans doute pourquoi la bonne chère, les mets nourrissans, les remèdes spiritueux & échauffans augmentent tout à la fois l'activité des fibres, la gaieté & la vivacité de l'homme. On peut dire cela des choses qui ont une forte odeur, & l'on fait qu'une bonne odeur est souvent le meilleur cordial pour exciter nos forces. On connoit la vertu électrique de l'haleine d'une fille bien portante, qui brule des feux de l'amour. J'ai raconté en quelque endroit l'histoire d'un jeune homme devenu après une longue dysenterie imbécille & presque insensible, & dont l'esprit & la sensibilité sont revenus à force de café, de vin & de pain sucré. J'ai lieu de croire, qu'un excès de chaleur & de putridité avoit dissolu & fait évaporer pendant sa maladie tout son phlogistique. Et comme on l'avoit rétabli par une nourriture bonne & convenable, le café, le vin & le pain sucré ont ramené cha-

que fois après le sommeil une portion du phlogistique nécessaire ; car il revint de jour en jour à l'humanité. Or si ce jeune homme eût été d'abord pourvu d'une provision convenable de phlogistique, le vin & le café lui auroient rendu à la fois & l'ame & l'activité ; ils auroient produit le même effet qu'éprouvent les gens bien portans, dont les alimens raniment tout à coup les forces & le courage. Capivaccius conserva l'unique héritier d'une famille en le faisant coucher entre deux nourrices, dont il suça le lait. L'on peut préfumer que les emanations de ces deux filles bien saines ont contribué autant que leur lait à ranimer les forces de leur nourrisson énérvé. Le malade extenué, dont parle Foreste de Bologne, devint après la même cure si gaillard, qu'il fallut lui faire quitter le lit de sa nourrice, dans la crainte de le voir abuser des forces, qu'il avoit reprises. L'esprit des eaux minérales egaie & fortifie, parcequ'il participe de l'air, du phlogistique, ou d'une matiere électrique. J'ai été moi même à portée d'observer que les remèdes propres à fortifier les nerfs, les bains froids ou tiedes, composés d'eaux minérales contiennent beaucoup d'esprit



ou de phlogistique. Cranz a mis la matiere électrique au nombre des meilleurs cordiaux & stimulans.

J'ose avancer que le phlogistique constitutif des fibres approche plus ou moins de la nature de l'électricité. Le phlogistique étant devenu électrique peut être apporté de dehors dans le corps ou en être chassé par d'autres moyens. Dans le premier cas nous aurons plus de vigueur & de vivacité, & dans l'autre nous serons abbatrus & affoiblis. Il s'en suivroit delà que l'agilité & l'irritabilité de nos fibres feroient en quelque sorte proportionnées à la portion & à la condition de la matiere électrique. Je desirerois qu'on voulut se donner la peine de consulter à cet égard le petit traité mentionné ci dessus & écrit en allemand sur la force qui contribue à la végétation & à la nutrition.

On fait aussi qu'on peut tirer peu ou point d'étincelles électriques des parties paralysées; mais on fait aussi que les mêmes parties sont moins irritables, moins sensibles. Les cadavres ne donnent rien d'électrique, parceque la

mort a anéanti l'irritabilité. Mais l'irritabilité du cœur d'un animal se conserve encore quelques heures après la mort, au point que l'on pourra tirer des étincelles électriques de cette partie. On a constaté par des expériences que le cœur d'un animal tué perd tout à coup la faculté de se retrecir à l'attouchement d'un stimulus, c'est à dire, son irritabilité, s'il est ébranlé & privé de la matiere électrique par des secousses électriques. Un petit oiseau, dont la foible vie ne consiste que dans l'irritabilité de ses parties est tué par des commotions électriques. Les animaux, dont le sang est froid, ont peutêtre le phlogistique moins exalté & moins volatil; il s'évapore sans doute plus lentement d'une mucosité glutineuse que des humeurs & des fibres des animaux qui ont le sang chaud. C'est sans doute pourquoi le cœur d'une grenouille ou une de ses cuisses séparée du tronc conserve si longtemps son irritabilité. La grenouille se meurt encore vigoureusement, & ne meurt que deux heures après, qu'on lui a coupé & arraché le cœur. Elle se remue foiblement, paroît insensible & meurt le troisième jour, quand on lui a enlevé le cerveau. Ainsi une évaporation plus



ou moins subite sert à expliquer la fin douce & prompte des poitrinaires ou de ceux qui meurent d'une fièvre aigue, tandisque l'on en voit d'autres râler & lutter quelque fois pendant huit jours contre la mort. Il ne fera donc pas difficile d'après cela de donner la raison pour la quelle on dit, que quelques femmes ont la vie plus tenace que les hommes.

Mais on tirera de tout ceci la conséquence que la quantité de phlogistique ou de matiere électrique est moindre dans les membres paralyfés & presque nulle dans les parties mortes & sphacelées. Mais si l'on suppose une certaine quantité de cette matiere dans les cadavres, il est à présumer que ce reste de matiere phlogistique a perdu son activité par défaut de circulation des humeurs ou de chaleur; qu'enveloppée d'un phlegme gluant elle demeure dans l'inertie.

La connoissance de l'origine des phénomènes électriques qui frappent un corps quelconque, peut facilement donner une juste idée des effets de l'électricité sur un corps vivant. On com-

mence à frotter le verre. C'est par le frottement & par la chaleur qui en résulte, que la matière électrique repandue dans le verre est raréfiée & mise en mouvement. Les pores & les particules du verre s'élargissent & s'étendent. La matière électrique ou le phlogistique sec & subtil, en s'évaporant forme autour du verre une atmosphère électrique. Mais comme l'air commun & plus lourd, qui environne le verre, est un peu repoussé par ce cercle, il comprime la matière électrique & la reunit autour du verre. Aussitôt que le frottement a cessé, cette matière subtile, comprimée d'une autre atmosphère, avec laquelle elle n'a pas une exacte analogie, rentre dans le verre, qu'elle environne. Mais quand l'air commun est plus électrique, cette atmosphère électrique émanée du verre surmonte l'atmosphère de l'air commun pour s'y perdre, & c'est qu'ont prouvé Kirchvogel, Meyer & quelques Philosophes. Les phénomènes de l'électricité sont par cette raison plus véhéments, lorsque le tems est froid & l'air pesant. Si on continue le frottement du verre jusqu'à produire un fort échauffement, l'électricité se perd enfin, parceque les particules électri-



ques sont poussées dehors avec trop de force, & que la chaleur du verre raréfie & échauffe l'air qui l'environne, de maniere que la matiere électrique, volatile & subtilisée puisse s'unir plutôt avec lui. Qu'on applique toutes ces observations à l'homme, l'on saura pourquoi la transpiration ou une sueur abondante affoiblit sur tout les corps secs. On saura pourquoi nous éprouvons l'abattement à l'approche du tonnerre, c'est à dire quand l'air est chaud, léger & électrique, pourquoi nous sommes en état de travailler avec plus de vigueur pendant les froids de l'hiver.

Ainsi l'évaporation de la matiere électrique détruit toute la vivacité de l'homme. C'est par cette raison que mes maux se renouvellent avec l'été, lorsque les images du tonnerre commencent à se former, & mes souffrances durent jusqu'au retour de l'hiver. Sujet aux vapeurs j'éprouve des oppressions & des anxiétés mortelles; je me présente devant tout le monde avec autant d'embarras que d'inquiétude. Ces maux augmentent suivant que l'air est léger & électrique, ou plein de tonnerre. J'ai souvent des pressen-



rimens du tonnerre, & je passe la nuit qui le précède dans les agitations comme sans sommeil. On voit plusieurs hypocondres, dont la santé devient plus mauvaise en proportion de la légèreté & de l'humidité de l'air.

Les secousses électriques nous privent en partie de notre matière électrique. Delà les épileptiques souffrent des accès redoublés après les secousses électriques; mais ils ont aussi leurs accès, lorsque l'air léger & pluvieux est chargé de tonnerre. Un chasseur, dit Kirchvogel, fut frappé de la foudre & par là il perdit la quantité d'électricité suffisante pour la vie. Il resta sans sentiment couché sur la terre, jusqu'à ce qu'il eût attiré ou obtenu d'une façon quelconque autant de matière électrique, qu'il lui en falloit pour une vie foible. Mais toutes les fois qu'il étoit ébranlé par des commotions électriques, il tomboit en foiblesse.

Je repete donc que notre matière électrique se perd dans la partie la plus élevée de l'atmosphère commune, & qu'elle est tirée de notre corps par des secousses électriques.





Mais on ne cesse de vanter les belles cures opérées par le moyen de l'électricité. Je les ai lues ces prétendues guérisons, & j'ai souhaité surtout qu'elles fussent constatées par la vérité. Les unes ont été faussement avancées, les autres singulièrement exagérées, & encore ne doit-on celles ci qu'au tems & aux remèdes, dont l'on a fait usage pendant le traitement électrique. L'on fait trop malheureusement, que les secousses électriques ont rendu tout à fait aveugles ceux qui avoient la vue foible & privé de l'ouïe quelques personnes disposées à la surdité, & que les paralytiques sont tombés en apoplexie. Rarément les asthmatiques & les épileptiques éprouvent impunément ces secousses électriques. J'ai des raisons très fortes pour me défier de ces prétendues guérisons d'épilepsie faites par le S. Comus. Il convient même d'observer que ces cures tant vantées, ces guérisons merveilleuses ou extraordinaires ne sont pas toujours fondées sur la vérité, surtout quand elles sont débitées par les François, peuple toujours disposé à donner dans l'enthousiasme. Il seroit nécessaire de distinguer les cas, où il faudroit électriser positivement ou négativement, ceux, où il faut

droit donner des secouffes & tirer des étincelles ou donner au corps la matiere électrique. Les Abbés Sans & Vittryten ont dit peu de choses à cet égard; mais je me suis proposé depuis long tems de faire des expériences d'électricité médicale pour la proportionner aux dispositions, aux caractères & aux symptomes des maladies. Kirchvogel après avoir fait un usage sensé de l'électricité, étoit parvenu à connoître le tems, où le principe électrique se trouvoit en trop petite quantité dans le corps humain. Alors il savoit, pour ainsi dire, réparer les corps abbattus en renouvelant par la machine les courans de matiere électrique, & par là il retablissoit la vigueur & l'agilité des nerfs. Ordinairement jusqu'ici la plupart des expériences électriques faites dans les hopitaux sur les malades, ont été empyriques comme sans discernement.

Il s'ensuit de tout cela que l'activité & l'irritabilité des fibres seront toujours proportionnées à la quantité & à la qualité du phlogistique ou de la matiere électrique. Moins les insectes sentent la faim, moins ils sont irritables, & c'est



là l'état, où ils se trouvent pendant l'hiver. Ils reprennent au retour de l'été un phlogistique subtil, parceque c'est la chaleur qui reveille & met en activité le phlogistique paresseux & oisif de leurs fibres. Alors recommencent & leur vie & le desir de manger.

On ne se doutera pas qu'il faille pourtant admettre une différence entre notre phlogistique & la matiere électrique. Car on pourroit m'objecter qu'elle s'échapperoit de nos fibres au moindre frottement.

Prémièrement la matiere électrique est déjà un composé du phlogistique & de l'acide. De plus l'exaltation plus ou moins forte du phlogistique, la variété du mouvement de la chaleur & surtout la combinaison des autres particules semblent admettre une différence entre le phlogistique & l'électricité. Il me paroît que Mangold, savant Médecin, a été du même avis. Il a regardé les esprits nerveux comme un être aérien & igné; il s'est efforcé de le prouver par l'apparence de ces étincelles de feu, que Malpighi, Zimmermann, Tschirnhausen

ou lui même ont vu fortir de leurs yeux à la suite d'une profonde méditation, étincelles que j'ai également éprouvées ou par un excès de vivacité ou après l'usage de choses échauffantes ou dans d'autres occasions. Il a distingué son principe nerveux du principe électrique, parcequ'il l'a présumé & modéré dans ses effets & enveloppés d'un phlegme doux, visible & gluant. Ainsi il a pensé que plus ce principe actif & volatil étoit exempt de ce phlegme gluant, que même plus ce phlegme ou cette mucosité des nerfs étoit déliée, plus les effets des nerfs & des fibres sensibles se développoient promptement. Un tel principe phlogistique ou électrique est autant plus sec & d'autant plus actif, comme je l'ai avancé en parlant de l'électricité du verre.

Soit qu'il y ait un fluide nerveux dans le creux des fibres nerveuses ou non; soit que l'irritabilité & l'activité des nerfs prennent leur source dans l'organisation de leurs fibres & dépendent selon moi d'un phlogistique subtil, ou d'après l'avis de Mangold, d'un être aérien & igné, on se persuadera sans doute que l'activité de ce même principe peut être plus ou moins tem-



perée par la mucofité qui l'enveloppe. Il y a donc des caufes propres à diminuer cette mucofité, comme les alimens acres, les épiceries volatiles, les paffions ardentes, l'excès du plaifir &c. c'eft ce que prouvent la chaleur & la fêcherelfe qui ont la même fource. Ces caufes changent la propriété douce de cette mucofité; elles la rendent acre & l'atténuent, enforte qu'il en refulte ordinairement une agilité exceffive des fibres & une fenfibilité outrée, qui occasionnent les effets les plus extraordinaires, tels que des mouvemens épileptiques à la moindre irritation, des fantaifies extravagantes, cette efpece de manie, fruit d'une imagination exaltée, à laquelle les gens de lettres font quelque fois fujets. Il feroit tout auffi difficile ou même impoffible de découvrir à la diffection d'un pareil cadavre le défaut ou le dérangement qui exiftoit dans le cerveau ou dans les nerfs que de déterminer exactement la nature de la différence phifique des fibres, dont l'activité eft fingulièrement modifiée.

Mangold parle d'une épilepfie qui a été occasionnée par un ufage journalier & exceffif de

fel commun. Le malade y aiant enfin renoncé après beaucoup de remèdes administrés fans succès, guérit. Ne conclura-t-on pas delà que la mucosité de ses nerfs, laquelle enveloppe le phlogistique des fibres, où en est peut-être aussi le véhicule, a été trop atténuée & dissolue par l'usage abondant du fel & est devenue acre. C'est par un raisonnement analogue, qu'on parviendra à expliquer certaines hypocondrées ou maladies hysteriques, qui, n'annonçant ni engorgemens, ni obstruction dans le bas ventre, ni épaisissement du sang, ne laissent à soupçonner qu'une certaine acreté ou une dissolution de la mucosité des nerfs & leur mobilité excessive & inégale. Ainsi on voit pourquoi les choses volatiles, les aromates, les odeurs fortes sont quelque fois salutaires aux hypocondres, & ne font aucun bien à d'autres qui sont au contraire soulagés par les astringens, les acides & les minéraux, dont la nature est d'épaissir les humeurs; pourquoi enfin quelques personnes sujettes aux affections hysteriques se portent mieux pendant l'été, & les autres pendant l'hiver. Réfléchissez à cela, Praticiens, & traitez avec discernement.



Il y a des gens qui deviennent paralytiques ou apoplectiques sans qu'on en puisse découvrir la cause physique à la dissection du cadavre. On appelle cet état paralyse nerveuse, & on pourroit le regarder comme provenant de l'évaporation ou de l'inactivité du phlogistique. Il se peut que, devenu trop volatil, trop électrique, il se soit échappé; il se peut encore qu'une cause quelconque l'ait émoussé dans les fibres, ou que l'épaississement du sang, la raréfaction, ou la corruption de la mucofité des nerfs l'ait rendue inhabile à envelopper convenablement le phlogistique & à modérer son activité. Cette hypothèse sert à expliquer l'histoire de ce garçon bien portant, dont parle Drelincourt. En sortant d'un repas délicieux & après avoir joué à la paume, il éprouva beaucoup d'accès epileptiques & rendit l'ame en moins de six heures. Le phlogistique devenu électrique & causant les mouvemens epileptiques par un excès d'activité, s'est sans doute évaporé presque tout à fait, ce qui a produit un défaut mortel d'irritabilité. Il sera facile de démontrer par la même raison, comment le café & les liqueurs spiritueuses ont occasionné quelque fois des paralyties.

On prétend que les rouffes exhalent une odeur plus forte que les autres. Ainsi la transpiration indique déjà que les parties huileuses de leurs humeurs sont plus acres & le phlogistique probablement plus exalté. Aussi est-on d'avis qu'elles sont plus irritables que les blondes ou les brunes.

Mais aussi on peut trouver un excès d'irritabilité, sans qu'il y ait des traces d'une acreté notable. C'est le cas des enfans & des dames délicates, dont les fibres sont menues & molles & cependant très irritables. Je crois qu'alors la mucofité plus douce & plus déliée est le véhicule léger & prompt qui opère les fonctions du phlogistique & favorise la mobilité & l'irritabilité.

On trouvera dans tout cela la preuve de quelques argumens que j'ai avancés sur l'inégalité des talens, inégalité contestée par tant d'écrivains célèbres. Soit qu'il y ait principe certain de notre phlogistique, comme nous l'avons dit, ou que l'organisation des fibres, dont provient l'excès de mobilité & de sensibilité, soit plus fine, il n'en faudra pas moins admettre une





inégalité fondée sur la diversité & la combinaison des élémens, & sur la structure & l'organisation différente de la fibre. Aussi toutes les causes qui peuvent augmenter ou accompagner l'irritabilité, sont telles, qu'elles produisent ou supposent des élémens plus fins, une structure plus déliée, moins d'humeurs grossières, des huiles & des sels exaltés, enfin un phlogistique plus subtil. Alors l'éducation, le genre de vie, l'habirude sont sans doute le reste. S'il étoit possible de réunir deux freres de la même constitution phisique, & qu'on les élevât différemment de maniere, que l'un reçut une éducation délicate, que livré aux études on cultivât son esprit, & que l'autre élevé rudement fût habitué à labourer la terre, les forces du corps & de l'esprit, les passions & la vivacité des actions ne seroient certainement pas semblables dans ces deux individus.

Les méditations & une trop grande application de l'esprit influent beaucoup sur le phisique du corps, dont les forces s'altèrent ou diminuent au point qu'on peut, d'après sa constitution, juger souvent de l'étendue de l'esprit.

Je raconterai à cette occasion une anecdote religieuse qui prouvera, combien les occupations spirituelles peuvent apporter de dérangemens dans la constitution du corps & dans ses fonctions. Un jeune homme gai & dispos entra dans un certain ordre religieux. Doué de la fanté la plus brillante, d'un teint vif & animé, d'un corps robuste, de cheveux longs & moelleux, il réunissoit à tous ces dons de la nature l'esprit & les faillies, enforte que ses camarades recherchoient sa conversation avec empressement. A peine eut-il pris l'habit monastique, qu'on désigna, suivant l'usage de l'ordre, un de ses compagnons comme gardien, dont les fonctions consistent à observer les actions d'autrui, à en reléver les défauts & à les corriger. Mais ce censeur n'étoit malheureusement qu'un orgueilleux fanatique tout opposé à son pupille, & placé probablement à dessein par un rusé supérieur. On ne parla bientôt plus à ce pauvre moine que des exemples des anachorettes & des Saints de l'ordre, de la mortification du corps, de l'anéantissement des passions & de toutes les pieuses folies des cloîtres. Abandonné entièrement à la méditation il ne lut que de saintes





biographies; l'inquiétude & la crainte s'emparèrent enfin de son ame. Il évita avec soin tout ce qui avoit l'apparence de la volupté corporelle, enforte que pour ne pas favoriser les alimens, il les avaloit sans les mâcher. Rien ne lui plut tant que les contes fanatiques. L'imagination en proie aux images les plus extravagantes il crut avoir des visions telles que les ont quelques imbécilles le nos jours, sans fatigue, puisqu'ils n'y ont pas mis beaucoup d'esprit. Mais après tout cela on vit dépérir son corps comme son esprit. L'insomnie, le marasme, la sécheresse l'accablèrent & ses cheveux auparavant droits & moelleux devinrent crépus. Ses humeurs annoncerent des traces d'acreté & de corruption, & les solides perdirent leur confiance; la peau du front fut criblée de trous, & il découla du nez une sanie fétide; en un mot le corps & l'esprit furent entierement changés.

Les supérieurs s'appercevant enfin de leur faute, ordonnerent, sous peine de péché mortel, au jeune fanatique, de manger davantage, de mâcher ses alimens & de laisser la lecture & les méditations. Comme il avoit obéi jusqu'alors

aux ordres infensés de ses imbécilles supérieurs, il se mit scrupuleusement à dévorer tout ce qu'on lui présenta; il renonça aux livres & à tous les exercices spirituels. Il resta plus longtems qu'à l'ordinaire au lit, de façon que son corps & son esprit essuierent un troisième changement. Il devint paresseux, gras, pléthorique, replet & grossier; il lui arriva la même chose qu'à l'ingenieux Swift, qui ne prit de l'embonpoint, qu'après avoir perdu l'esprit. Enfin la paresse le rendant inutile à l'ordre, il en fut congédié, & il ne connoit à présent d'autre bonheur que le repos & l'inaction.

Pour tirer de cette histoire des conséquences favorables à notre hypothèse, nous pourrions l'analyser ainsi: Il est à présumer que les fibres sensitives de ce garçon ont d'abord été d'une structure convenable & médiocrement menues & humides. Son phlogistique tempéré dans le principe par une mucosité suffisante a eu une activité proportionnée. La circulation & la constitution des humeurs se sont trouvées en bon état. Mais un genre de vie irrégulier & fanatique ont rendu les fibres menues & plus sèches,



ce qui se prouve par la forme, qu'ont prise ses cheveux, qui sont devenus crépus. La mucofité, loin de modérer le phlogistique volatil, a été dissolue & corrompue; & cela est confirmé par les mucofités gâtées comme celles qui ont découlé des narines & criblé la peau du front. Le phlogistique des parties solides & fluides ayant été altéré & dégagé, il en est résulté une imagination forte, les visions, l'insomnie & les pieuses extravagances. Mais enfin une nourriture plus abondante & un genre de vie oisif ont rendu les fibres grossières & molles & par là moins agiles. Le phlogistique a été sans doute enveloppé d'une mucofité grossière qui l'a émouffé, ou il est devenu muqueux. Ainsi le repos de l'ame, l'insensibilité, l'assoupissement & la bêtise ont succédé à l'agitation & à l'inquiétude.

Il nous resteroit maintenant à expliquer comment les nerfs & les muscles exécutent leurs grandes fonctions. Il est bien probable que les nerfs ont beaucoup d'influence sur les fibres musculaires; car on s'apperçoit que l'irritabilité des muscles & des autres parties est proportionnée au nombre des nerfs qui y correspon-

dent, comme M. Zimmermann l'a prouvé dans une dissertation. Le cœur ne cesse pas ses mouvemens aussitôt que l'un ou l'autre de ses nerfs est détruit; mais il perd beaucoup de sa force, quand le cerveau ou la moelle allongée sont altérés. L'expérience a appris que les mouvemens du cœur se rallentissent aussitôt que les nerfs souffrent; mais il se rétablit à l'irritation de la moelle allongée même après avoir été détruit. La sécrétion des glandes, comme l'assure Nuck, diminue beaucoup dès que les nerfs, qui y répondent, sont liés. Un auteur prétend que les corps des enfans sont plus irritables, parcequ'ils ont à proportion plus de nerfs que les adultes.

Ainsi outre l'organisation convenable des fibres, il faut encore que l'influence des nerfs concoure à exercer leur irritabilité. Mais les artères & les veines sont presque aussi nécessaires. Il faut que l'harmonie, la connexion & la proportion se trouvent dans le tout. M. Elliot prétend que le phlogistique est communiqué & porté aux fibres musculaires par les nerfs; que celles là s'en déchargent à l'entrée des vei-



nes, parceque les globules de sang ont plus d'affinité avec le phlogistique qu'avec les élémens constitutifs des fibres musculaires; qu'enfin le sang en est déchargé à son tour par la respiration & par d'autres voies. Voilà donc des vaisseaux sanguifères & des nerfs nécessaires à l'activité d'une fibre musculaire. Le phlogistique ou cette matiere subtile quelconque, dit Elliot, est transportée dans les nerfs qui exécutent par la volonté des fonctions libres & dans les nerfs, qui concourent au mouvement involontaire par la chaleur, par les ébranlemens & par les irritations.

Quoiqu'il en soit, il est certain, que les muscles doivent à leur organisation une irritabilité spécifique, dépendante ou indépendante des nerfs, & je suis persuadé que leur composition participe du phlogistique, qui est peut-être l'ingrédient principal de leur irritabilité. Mais comme il est sûr que les fibres musculaires exécutent leurs fonctions par le moyen d'une irritabilité, il pourroit être vraisemblable que les nerfs même remplissent les leurs par une espece d'irritabilité spécifique. Et s'il étoit possible de prouver que c'est le phlogistique des

muscles qui contribue le plus à leur irritabilité, on en pourroit conclure que même pour les nerfs on n'a pas besoin de recourir à un autre principe. La moelle du cerveau & les nerfs ont sans doute obtenu le premier rang sur l'échelle des choses irritables, parceque leur irritabilité est plus délicate, plus subtile, que celles des fibres charneuses. On observe que presque chaque partie a d'après sa structure son irritabilité spécifique. On a pu tirer plus d'huile empyrevmatique rouge & du sel alkalin du cerveau que des entrailles, & cela prouve, qu'on peut lui supposer plus de phlogistique & par conséquent plus d'irritabilité ou de force vitale.

Je n'examinerai point s'il y a un fluide nerveux qui circule dans les canaux ou dans les fibres creuses, quoique de nos jours les Scholastiques aient regardé comme hérétiques ceux qui ôsent douter de leur doctrine. Mais on fait au moins que la matiere électrique se peut communiquer par des conducteurs, sans qu'il soit besoin de supposer de petits canaux.

Je conviens qu'il est bien difficile de déterminer la maniere ou le mécanisme du mouvement d'une fibre. Il se peut que le phlogisti-



que qui regne dans les interstices des élémens d'une fibre s'y répande ou qu'il opère d'une façon inconnue, cette expansion dans les parties peu dures est peut-être plus facile, & alors il est sûr que nos parties solides ne sont pas aussi dures & contiennent moins de parties terreuses qu'on ne l'a cru jusqu'à présent. Car plus ces particules terreuses se toucheroient de près, moins il y auroit d'irritabilité dans les fibres. On voit ainsi pourquoi la peau sensible le devient si peu au grand froid, qu'elle peut être déchirée sans causer de la douleur.

Certaines maladies, l'acreté, l'alteration ou la fermentation des humeurs peuvent diminuer, ou augmenter la sensibilité ou l'irritabilité du corps & de ses parties en raison du changement qu'ont éprouvé la structure de la fibre, la condition & la proportion des humeurs, du phlogistique & des élémens. A quel degré la sensibilité ne monte-t-elle pas dans les inflammations! Il y a des maladies, où l'irritabilité de l'estomac est portée à l'excès. J'ai eu des malades qui ne pouvoient souffrir ni le bruit d'un habit de soye, ni l'attouchement le plus léger, & au contraire quelque fois les fièvres aiguës dé-

truisent d'abord les forces & la sensibilité. Les passions rendent certaines parties plus irritables, tandis qu'elles diminuent la force vitale des autres.

Quant aux muscles, il est au moins sûr, que leurs opérations consistent dans une espèce de mouvement soit d'expansion ou de contraction. Il sera facile de s'en convaincre en examinant le cœur arraché d'un corps vivant ou les cuisses d'une grenouille séparées du tronc encore animé, lorsqu'on les irrite. Pourquoi ne pourra-t-on pas établir de même dans les nerfs une espèce de mouvement d'oscillation, de compression, d'expansion ou de contraction imperceptible, quand ils sont mis en action? C'est ce mouvement qui donne l'existence aux perceptions des sens, à la douleur & au chatouillement. L'opium appliqué sur un endroit irrité ou blessé calme les sensations douloureuses avant d'avoir opéré sur le cerveau. Ainsi ce n'est pas dans le cerveau qu'a existé d'abord ce mouvement qui a causé la douleur. Les sens peuvent être de même aiguillonnés par des objets extérieurs, qui augmentent l'agilité des nerfs, sans qu'il y ait eu un changement dans le cerveau. Or donc, les



mouvemens ou les oscillations excitées dans les fibres nerveuses des organes causent des perceptions sensuelles, & ces oscillations reveillées dans le cerveau produisent les idées & les opérations de l'esprit. Si la pluspart des fibres molleuses du cerveau & des nerfs sont dans un parfait repos, cet état est le sommeil. C'est pourquoi tout cequi irrite suffisamment les sens, les membres & les entrailles, a la propriété de faire cesser le sommeil.

Schlichting prétend avec vraisemblance que les fibres du cerveau & des nerfs ont un mouvement. Aussi Schlichting, Haller, Walstorff, ont déjà observé dans les animaux, à l'exception des oiseaux & des poissons, un mouvement alternatif du cerveau, qui s'élève ou se gousse quand l'animal expire, & s'affaisse quand il respire. Mais outre ce mouvement alternatif & perpétuel du cerveau, Schlichting a encore observé un mouvement convulsif chez les animaux qui étoient dans un état hors de nature. Il en fit des essais impitoyables sur un chien vivant. Il coupa les membranes & la partie dure du cerveau, & poussa une épingle dans la moelle allongée pour exciter des convulsions.


Alors il introduisit avec précaution dans le cerveau son doigt, autour du quel il sentit le mouvement convulsif du cerveau tant que les convulsions du reste du corps durèrent. Il observa aussi ce mouvement dans les convulsions spontanées, qui avoient été produites par une hémorragie.

On peut donc tirer de ces essais cruels la conclusion que les fibres du cerveau sont capables d'une contraction ou mouvement quelconque dans l'état hors de nature; mais l'état naturel du corps n'admet-il pas la possibilité de mouvemens semblables & plus légers? Ne pourra-t-on pas supposer des oscillations dans les fibres nerveuses en fonction, puisqu'on observe évidemment un mouvement dans les fibres musculaires, lorsqu'elles sont en action? Aussi toutes les parties molles & nerveuses ont-elles indiqué dans l'état naturel ou hors de nature certains mouvemens. Schlichting a vu distinctement, les testicules étant gonflés un mouvement quasi péristaltique au Dartus, lequel mouvement est si léger dans l'état naturel, qu'on peut à peine l'apercevoir. Les fibres les plus molles des testicules sont singulièrement



agitées & retrecies pendant le coit. On ne pourra donc pas me faire une objection bien solide contre le mouvement des fibres nerveuses comme provenant de leur mollesse. La fibre primitive d'un muscle est peut-être plus molle, que nous le pensons & cependant elle reçoit le mouvement. Voyez Bordeu sur le tissu muqueux, §. 19. 20. 23. Ainsi l'assertion de l'irritabilité ou de la force vitale & de la mobilité des nerfs n'est pas tout à fait sans fondement.

Il y a donc une différence physique dans l'organisation des fibres, selon qu'elles sont plus ou moins grossieres, molles, menues & que le phlogistique ou le principe de leur irritabilité est plus ou moins dégagé ou exalté, & suivant la diversité de la mucofité qui l'enveloppe. Il s'en suit de là que la variété de la force vitale ou de l'irritabilité des animaux est fondée sur leur organisation primitive. Mais outre cela mille choses peuvent encore y influer comme changer même l'activité & la condition des fibres & leurs élémens. C'est donc ici qu'il faut considérer l'influence du climat, le genre de vie & l'éducation.



### *Des effets de l'éducation.*

Ainsi qu'il dépend du jardinier d'obtenir des fruits plus parfaits & prématurés par ses soins, par le moyen des couches & des serres, ou de les avoir plus mauvais ou plus tard par sa négligence, de même c'est le propre de l'éducation de développer plus ou moins les facultés de l'homme & d'en faire un citoyen poli ou barbare. On contesterait en vain les effets de l'éducation & des mœurs sur l'homme, puisqu'ils agissent partout & si évidemment sur les animaux. Nos animaux domestiques proviennent tous d'une race sauvage, & le cochon n'est qu'une espèce dégénérée du sanglier. Le besoin a donné la ruse & la prévoyance au sanglier abandonné à lui même, & sa vie libre & errante l'a rendu farouche. Les animaux de divers pays offrent la même différence. Que l'on compare le bœuf de l'Allemagne à celui de Hongrie, & l'animal de l'Afrique à celui de l'Amérique. Quelle différence entre un poulain presque indomptable qui court librement dans les bois & prairies de la Hongrie & de la Transylvanie & un cheval allemand élevé dans une écurie ou dans le coin





d'un gras paturage! La brébis devient même sauvage, si on la laisse errer dans les bois, tandis que l'éducation donne au lion & à l'ours les mœurs douces des enfans. Enfin on a vu le chat, l'oiseau & la souris manger ensemble au même plat.

L'influence de l'éducation sur tout ce qui regarde des facultés de l'homme est aussi remarquable. Le cerveau, l'organe de la pensée, éprouvant des accidens qui le dérangent & rompent son harmonie, ses fonctions sont troublées. Tout autre organe du corps est sujet à des semblables changemens. Il se peut que la lésion ou l'altération d'une membrane ou d'une humeur de l'œil imprime à tous les objets qu'on voit, une teinte rouge ou jaune, quoiqu'ils n'aient pas cette couleur. On apperçoit des étincelles de feu, des taches noires & volantes qui n'existent pourtant pas en réalité. Comme l'endurcissement d'une membrane, la paralysie, la goutte peuvent me priver de l'usage de mes mains, ou en altérer le tact & le mouvement, les fonctions du cerveau sont aussi susceptibles des mêmes révolutions; il est sujet à être dérangé par les vices

des parties fluides ou solides. Le frénétique peut avoir la vue ou le toucher bien conditionnés ; mais les sensations de son cerveau sont fausses. Il se précipite en bas de sa fenêtre & se casse le cou en croyant voler. Il allume la paille de son toit & se meurt de rire à la vue des flammes qui consomment si joliment sa maison ; il mange une araignée ou une chenille avec autant de plaisir que nous avalons une huitre. J'ai connu un homme énervé par les voluptés, dont les fibres sensitives étoient si tendues ou si délicates que le bourdonnement d'une mouche, frappant son oreille, l'effraioit autant qu'un coup de canon ; tout son corps frémissait, lorsqu'un enfant lui adressoit la parole un peu vivement. Le même dérangement des nerfs occasionné ici par un excès de plaisir ou par une espèce de maladie peut dans un autre cas être l'effet de l'éducation. Cette sensibilité de cœur aujourd'hui à la mode ou cette affectation d'une sensibilité excessive, sont assurément dues à l'éducation. J'ai vu un gentilhomme tomber en foiblesse à la vue d'une petite plaie qu'il avoit au doigt, & très certainement aucun de ces anciens & vaillans chevaliers n'eut éprouvé pour cela la moindre





défaillance. Au surplus je proposerai dans le quatrième volume mon opinion sur la manière de former le caractère physique & moral par le moyen de l'éducation & d'une nourriture convenable. Je prétends qu'il est possible de faire des poltrons, des imbécilles, des hommes robustes, foibles, doux ou vifs &c. & c'est là le but de mon Médecin Philosophe. Décidé à élever un enfant & à le fortifier pendant le développement du corps pour en faire un homme sain, robuste & courageux, je m'efforçai d'abord de lui prouver clairement la nécessité & les avantages du corps. Comme il avoit l'ambition de parcourir la carrière militaire, je lui montrai surtout les inconvéniens auxquels étoit exposé un homme foible. Il y a tant d'impertinens, d'extravagans, de dangers & d'accidens, lui dis-je, dont un homme foible se tire mal! Non seulement j'approuvai, mais je favorisai son goût pour tous les exercices du corps, pour le cheval, les armes, la chasse &c. Je lui fis enfin un tableau fidele & frapant des suites affreuses du libertinage prématuré de la jeunesse; je lui donnai à lire ce que Tissot, Langhans & tant d'autres ont écrit là dessus. Mais, loin d'étouffer



le voeu de la nature & d'éteindre les doux penchans qu'elle y a mis, loin de le détourner des femmes, je lui donnai au contraire l'esperance de se livrer à leur commerce, lorsqu'il auroit pris son accroissement, & d'être à son gré l'objet ou la cause de leurs infidélités ordinaires. Le jeune homme docile à mes conseils fût sage & devint extrêmement vigoureux & plein de courage.

Les Philosophes prennent le mot éducation dans le sens le plus étendu. Le genre de vie, la nourriture, la société, l'habitude, les études, la religion, les loix & des accidens particuliers, dont l'on ne peut contester l'influence sur l'homme, tout cela fait selon eux partie de l'éducation. C'est de ces points surtout, disent-ils, que viennent les variétés physiques & morales, qui distinguent les hommes.

On ne manque pas de preuves qui confirment le pouvoir des mœurs & de la nourriture sur nos actions. Un sang épais & scorbutique rend mélancoliques la plupart des peuples du pole arctique. Mais cette disposition scorbutique





désaillance. Au surplus je proposerai dans le quatrième volume mon opinion sur la manière de former le caractère physique & moral par le moyen de l'éducation & d'une nourriture convenable. Je prétends qu'il est possible de faire des poltrons, des imbécilles, des hommes robustes, foibles, doux ou vifs &c. & c'est là le but de mon Médecin Philosophe. Décidé à élever un enfant & à le fortifier pendant le développement du corps pour en faire un homme sain, robuste & courageux, je m'efforçai d'abord de lui prouver clairement la nécessité & les avantages du corps. Comme il avoit l'ambition de parcourir la carrière militaire, je lui montrai surtout les inconvéniens auxquels étoit exposé un homme foible. Il y a tant d'impertinens, d'extravagans, de dangers & d'accidens, lui dis-je, dont un homme foible se tire mal! Non seulement j'approuvai, mais je favorisai son goût pour tous les exercices du corps, pour le cheval, les armes, la chasse &c. Je lui fis enfin un tableau fidele & frappant des suites affreuses du libertinage prématuré de la jeunesse; je lui donnai à lire ce que Tissot, Langhans & tant d'autres ont écrit là dessus. Mais, loin d'étouffer

le voeu de la nature & d'éteindre les doux penchans qu'elle y a mis, loin de le détourner des femmes, je lui donnai au contraire l'esperance de se livrer à leur commerce, lorsqu'il auroit pris son accroissement, & d'être à son gré l'objet ou la cause de leurs infidélités ordinaires. Le jeune homme docile à mes conseils fût sage & devint extrêmement vigoureux & plein de courage.

Les Philosophes prennent le mot éducation dans le sens le plus étendu. Le genre de vie, la nourriture, la société, l'habitude, les études, la religion, les loix & des accidens particuliers, dont l'on ne peut contester l'influence sur l'homme, tout cela fait selon eux partie de l'éducation. C'est de ces points surtout, disent-ils, que viennent les variétés physiques & morales, qui distinguent les hommes.

On ne manque pas de preuves qui confirment le pouvoir des mœurs & de la nourriture sur nos actions. Un sang épais & scorbutique rend mélancoliques la plupart des peuples du pôle arctique. Mais cette disposition scorbutique



tire sa source de l'air extrêmement froid & épais de l'atmosphère, de l'air renfermé & mal sain des habitations, des alimens salés ou corrompus, en un mot de l'oïfiveté à la quelle les forcent les longues nuits de l'hiver. Il y a en effet des alimens qui nous rendent paresseux, inactifs, fous, foibles, assoupis & d'autres propres à exalter extraordinairement les facultés & les passions.

Le flegmatique gagne de l'embonpoint, parcequ'il a moins de passions; il ne se met pas en colere, & il ne brule ni des feux de l'amour, ni de ceux de la haine. Mais on peut communiquer aux fibres sensitives plus d'énergie, plus d'activité, soit par le vin, soit par des choses échauffantes, ou par la musique & la lecture. Ceux au contraire, dont les humeurs sont chaudes & volatiles & les fibres irritables, ont les sensations & les passions très vives. Pour les calmer il faut recourir à une nourriture rafraichissante, au travail; l'inactivité & les chagrins même peuvent les tempérer. Lamétrie nous a donné l'histoire d'un juge de la Suisse qui, doué d'un caractère très doux, faisoit pendre im-

piroyablement tous les accusés, qu'on lui conduisoit après un grand repas. Haller se plaignoit qu'ayant fait maigre longtems à cause de la goûte & de la bile, il sentoît qu'il n'avoit plus les mêmes forces pour se livrer aux jeux de l'amour. Sanchez au contraire n'osoit prendre ni sel, ni poivre, ni vinaigre; lorsqu'il étoit à table, il tenoit toujours les pieds en haut pour ne pas sentir l'aiguillon de la chair. C'étoit peut-être par une raison tout opposée, qu'une femme força son vieux mari de manger tous les jours des raiforts & du poivre.

Hypocrate a déjà attribué quelques égaremens de l'esprit aux humeurs impures & corrompues qu'ont produit le genre de vie & la nourriture. Ainsi avant d'aller à Abdere, pour y guérir la folie prétendue de Démocrite, il fit chercher de certaines herbes. Mélampe guérissoit la manie des filles du Roi avec de l'ellébore, parcequ'il en avoit remarqué l'heureux effet sur des chevres furieuses. Hoffmann raconte qu'un maniaque incapable de donner la moindre instruction, acquit en peu de tems par le moyen d'un électuaire d'Anacardium tant





de sensibilité & d'habileté, qu'on lui donna une chaire de professeur en droit. Mais au bout de quelques années il devint si sec & si altéré, qu'il s'ennivroit tous les jours; il mourut dans la misère, ayant été aussi inutile à ses concitoyens, qu'à lui même. Les drogues & la nourriture ont donc occasionné dans ce cas & la sagesse & le retour de la folie. Ainsi nous penserons toujours d'après la constitution de nos parties solides & fluides, ou d'après notre tempéramment, qui sera lui même le resultat de l'influence de la nourriture, des mœurs, de l'éducation & de tant d'autres causes. L'ame se renouvelle avec le sang, & l'estomac gouverne le cerveau.

Le laboureur a moins de sensibilité comme moins de forces intellectuelles, parceque le travail a desséché & endurci ses membranes, les fibres & les vaisseaux, épaissi les humeurs, & que la simplicité de son genre de vie ne permet pas que son esprit soit ou environné de beaucoup d'objets ou livré à des occupations variées. Les Dames de la ville toujours occupées & de la toilette & du jeu & d'un travail amusant conservent une peau plus délicate; la finesse & la sensibilité

de leurs fibres ne s'altèrent point, & leurs humeurs sont plus fluides; elles aggrandissent le cercle de leurs idées par la lecture & le commerce de la société. D'un autre côté leurs adorateurs, leurs flatteurs se piquant de leur dire sans cesse des nouveautés & de faillies agréables, elles ont assez de loisir & de motifs pour méditer des tours adroits, comme pour réfléchir sur les plaisirs & des objets recherchés. Ainsi leur esprit devient plus fin, plus vif, & s'enrichit d'une multitude d'idées. En un mot elles se mettent sur le bon ton; elles paroissent sensibles, affables, fines, amusantes; elles font naître les desirs, quand elles le veulent; elles peuvent répandre des fleurs sur nos jours ou les remplir d'amertume. C'est en quoi elles diffèrent du paysan, qui conserve jusqu'à la mort son ignorance & sa stupidité. Selon que notre corps est exercé ou fortifié par plus ou moins de travail nous sentons l'aiguillon de la chair; mais pour se délivrer des desirs, de l'inquiétude qui les suit & tourmente également l'esprit & le corps, il suffit de se fatiguer par une longue promenade ou par un violent exercice.





Supposons, dit Montesquieu, qu'il existe parmi nous une société de gens si attachés à la chasse, qu'ils en fassent leur unique occupation, ils contracteroient insensiblement une certaine rudesse de mœurs. Les Grecs abandonnoient le soin des affaires & le commerce aux esclaves; ils cherchoient seulement à se rendre propres à la guerre & à se fortifier le corps par l'exercice & les jeux gymnastiques. Mais ces exercices les auroient rendus féroces & sauvages, s'ils n'avoient pas su adoucir les mœurs par la musique. Ainsi raconte-t-il, d'après Polybe, que la musique étoit nécessaire pour adoucir les mœurs des Arcadiens, qui habitoient un pays triste & froid, & que les Cynethiens qui négligeoient la musique, surpassoient le reste des Grecs en cruauté.

Il y a une grande différence entre l'ame & le corps de ceux, qui vivent de l'agriculture, ou de ceux, qui subsistent dans les déserts par la chasse. On ne peut établir dans aucun endroit, ni loix, ni police, ni civilisation, ni culte avant d'avoir amené les peuples errans à l'agriculture, avant de les avoir réunis en société & fixés dans des habitations. Les idées d'ame, de beatitude

d'une autre vie, d'immortalité sont dues à la méditation des hommes vivans en société, qui n'étant point distraits & par le besoin de penser à leur nourriture & par la difficulté de la trouver, ont eu tout le loisir nécessaire pour philosopher. Les idées sont des choses inconnues à l'Hottentot, au Nègre, au Nomade. On fait que le premier peuple civilisé a communiqué ces idées à l'autre; que les Perses & les Chaldéens les ont transmises aux Egyptiens, de qui les Grecs & les Romains les ont reçues pour les donner à d'autres peuples.

Il n'est pas moins vrai, que tous les peuples ont été réunis en société avant d'avoir été civilisés & philosophes. Les Chinois nous nomment pour premier législateur & instituteur de la vie sociale Fohi & Chin-noug; Les Perses ont leur Keiomaras & Huchang; les Egyptiens Vulcain, Saturne, Osyris & Isis; les Grecs vantent Pelagie, Cares & Triptoleme. Tous ont été réduits à la vie sociale par leurs chefs, qui leur ont donné les élémens & les avantages du travail, de l'agriculture & des arts.



L'histoire de M<sup>lle</sup> Leblanc & de ceux de son espece est assez connu & suffit en effet pour prouver ce que peut sur l'homme la vie civile ou sauvage. Cette fille trouvée en 1731 dans une foret près de Chalons en Champagne, vivoit de proie. Elle avoua, lorsqu'elle eut appris à parler par le secours de la société & de l'éducation, qu'elle n'avoit jamais fait une réflexion judicieuse. Elle n'avoit éprouvé que la sensation de ses besoins & les impulsions de l'instinct qui la portoit à les satisfaire. Elle avoit une agilité supérieure, lorsqu'il s'agissoit de courir, de grimper sur un arbre ou de se défendre contre les animaux ennemis. Les besoins lui avoient donné cette agilité, & ils la donnent encore aux hordes de Nomades.

L'Ecoffois si connu, Alexandre Selkirk, vecut quatre ans & quatre mois, tout seul, dans l'isle de Fernandés, ou le barbare Stralding l'avoit déposé avec quelques habits, un lit, un fusil, une livre de poudre, des balles, un couteau, du tabac, une hache, un chauderon, une Bible & d'autres livres. Pendant les quatre premiers mois il eut presque toujours l'envie de se

tuer de chagrin & de désespoir. Néanmoins comme il fut obligé de s'exercer à la course, lorsqu'il eut usé toute sa poudre, il devint agile au point d'attraper une chevre à la course. Toujours occupé du soin de trouver sa nourriture, il perdit ses mœurs, son savoir & presque l'usage de la langue. Son sauveur Rogers s'aperçut avec le plus grand étonnement, qu'il ne prononçoit que la dernière syllabe de chaque mot. Ainsi peu à peu, sans livres, & avec le tems il auroit entièrement oublié de parler. On peut remarquer ici le pouvoir de la société & les effets de l'éducation. Mettez des Voltaires, des Newtons dans des déserts pendant dix ans; privés de livres & de sociétés, qu'ils soient obligés de chercher péniblement leur nourriture, ils deviendront bientôt ignorans, sans mœurs & sauvages.

La société du beau sexe nous rend complaisans; elle nous apprivoise comme des agneaux. Le courage farouche de Charles XII. auroit été adouci, & l'Europe n'eût pas été inquiétée par lui, remarque son historien, s'il eût vécu avec les femmes. Mais aussi leur commerce



prématuré & continuel nous rend puériles, dit Kant. „Philosophes qui volez à la decouverte „de la vérité, s'ecrie M. Briffot de Varville, vivez dans le celibat.“ Si vous voulez des héros, des garçons sages, ne laissez pas longtems vos enfans parmi les femmes. On a surtout la coutume de juger l'homme d'après la société. Ainsi le commerce social a ses inconvéniens. Nous perdons le tems, en sacrifiant aux folies des autres, nous les adoptons insensiblement. Nous nous trahissons; nous éprouvons en un mot pour les sottises qui nous échappent, mille défagrémens à la fois, ce qui a engagé Pascal à dire, que tous les maux viennent de ne savoir pas garder la chambre.

Au surplus la vie sociale engendre l'émulation, l'ambition, le luxe, les langues, l'urbanité des mœurs, la vanité, les contrats, les loix, les arts & les sciences; „L'homme,“ dit Zimmermann, „paroît être crée pour „l'homme. Non seulement nos besoins mais „encore l'instinct naturel & inné, qui entraine „chaque créature à rechercher ses semblables, „ont formé les noeuds de la société. Le monde



„n'étoit pas fait pour être un désert. Un plaisir, qui charme, vient du commerce avec notre pareil.“ La société nous apprend à plaire; elle occupe les sens en enrichissant l'esprit, & nous devons à son empire l'affabilité, l'éloquence & l'amour de l'humanité.

La vie solitaire des Anachoretes épars dans les pays chauds, les rendit hypocondres & fanatiques. C'est par cette raison que Prosper Alpinus rencontra en Egypte beaucoup de mélancoliques. La chaleur, une nourriture bornée, les veilles fréquentes avoient desséché & presque brûlé leur cerveau. Ils étoient en général, noirs, malpropres, secs & maigres comme des momies. Leurs nerfs extrêmement irritables & foibles concouroient avec leur oisiveté à les disposer aux faillies les plus sublimes, au fanatisme & à la fureur. Lorsqu'on mène une vie sédentaire, quand on est affoibli par des méditations continuelles & une mauvaise nourriture, le cerveau est aisément comprimé par la bile, les humeurs les plus pures s'altèrent, la mémoire & l'imagination dépérissent.





L'éducation morale surtout opère un changement total dans la façon de penser des hommes. On peut, pour ainsi dire, planter dans l'esprit des jeunes gens l'orgueil, la superstition, les préjugés, & tout ce qu'on veut. C'est delà que vient la grande différence des mœurs, des usages, des loix & de toutes les opinions, qui caractérisent chaque nation & presque chaque famille. La tournure de la tête, le choix de l'instruction, tout cela contribue à cette variété infinie. Les loix de Sparte ne laissoient pas aux peres la liberté d'élever leurs enfans à leur fantaisie. Dès qu'ils avoient atteint l'âge de sept ans, ils étoient divisés en différentes classes & la république leur donnoit des maîtres habiles pour les élever. Aussi ces loix de Lycurgue, qui regloient l'éducation de la jeunesse porterent Sparte au plus haut point de gloire & de grandeur. Philopoemen, pour éteindre dans l'ame des Spartiates cette façon de penser noble & généreux, força les peres & meres de ne plus élever leurs enfans à l'ancienne maniere.

Les penchans des hommes se décelent souvent dès leur enfance. Quels génies l'état ne

pourroit-il pas former, s'il dirigeoit convenablement les inclinations de la jeunesse! Cassius, l'un des meurtriers de Cesar, encore enfant donnant un soufflet au fils de Sylla qui prétendoit que son pere étoit le maitre de la république, annonça de bonne heure le zèle, qu'il déploye dans la fuite pour la liberté de son pays. Lorsque le jeune Alexandre refusa de disputer le prix aux jeux olympiques, parce qu'il n'y trouvoit pas de rois pour antagonistes, il donna des preuves de l'ambition, qu'il développe après la mort de son pere. Scipion reconnut aux traits du jeune Marius, qu'il feroit un jour un grand guerrier. Un écrivain italien, voyant dans les déserts un patre jeter pendant quelques minutes des œufs en l'air, l'un après l'autre, & les reprendre avec une exactitude extraordinaire & un air sérieux, pensa que l'éducation auroit pu en faire un géometre supérieur à Archimede. Il est possible que Iules Cesar sans éducation & sans naissance eût été à peine autre chose, qu'un gladiateur habile. Mais au contraire combien n'y avoit-il pas de bien ou de mal à esperer de ce jeune Lacedemonien qui pour n'être pas exposé à l'infamie, se laissa





déchirer les entrailles sans pousser le moindre cri par le renard volé, qu'il tenoit sous sa robe ?

Imprimer la crainte dans les cœurs & quelques légères notions de religion dans l'esprit, c'est là à peu près le précis de l'éducation des Orientaux & des peuples des états despotiques. Les effets de la société ne s'y font même pas sentir. Ainsi les idées & les sentimens, qu'on acquiert dans le commerce de la vie sont bornés à un cercle étroit, ou plutôt ils sont corrompus par la société des esclaves. L'instruction, l'ambition, le savoir, la variété des idées y manquent. On leur remplit la tête de folie & de superstition. On y regarde en un mot l'esprit comme un présent funeste de la divinité. C'est pourquoi l'on honore dans certains pays de l'Orient les fous comme des favoris de la providence, qui leur a refusé ce don dangereux; on les met même pendant leur vie au nombre des Saints.

Le Faquir croit avoir donné assez d'éducation à un enfant, s'il lui a appris pendant cinq ou six ans, que le Dieu Fo a apparu aux

hommes sous la figure d'un éléphant blanc, & que l'enfant incrédule & rebelle à cette doctrine sera fouetté après sa mort pendant des milliers d'années; il lui apprend encore qu'à la fin du monde le Dieu Fo livrera un combat à son ennemi. Les Persans racontent à leurs enfans que le grand Hali n'est venu que pour eux seuls, & que les infideles, les Turcs & autres seront obligés de servir d'anes aux Juifs pour les conduire au grand trot en enfer. Ces doctrines absurdes sont gravées dans le cerveau des enfans comme des verités primitives. C'est ainsi qu'on les prépare & à faire des folies & à raisonner fausement.

Il est aisé de découvrir combien les contes superstitieux ou la contagion des préjugés ont corrompu de jour en jour les facultés intellectuelles d'un enfant ou son jugement. Quelle connexion a l'idée d'un spectre avec celle de l'obscurité? Pourquoi le spectre, si son existence étoit réelle, ne paroitroit-il pas aussi bien pendant le jour, que pendant la nuit? Mais qu'on laisse une servante imbécille familiariser l'imagination d'un enfant avec l'idée





d'un fantome apparoissant pendant la nuit, il s'habituera à unir ces deux idées de fantome & de nuit; il ne fera peutêtre jamais en état de les séparer, comme le dit Locke. L'obscurité veillera en lui à l'avenir les images affreuses; il prendra pour spectre son ombre, un morceau de bois & le moindre bruit. Les rêves effroyables qui égarent les gens crédules, troubleront son sommeil & l'épouvanteront. Glaphyra fille d'Archelaus crut; & Joseph son historien crut aussi comme une vérité sure cequ'un rêve ou une fantaisie desordonnée avoit représenté à son imagination. Son premier mari lui étoit apparu & lui avoit fait la promesse de la reprendre pour épouse dans l'éternité. Le genre d'une vie future, l'apparition du défunt, ces deux songes furent pris pour des vérités, parceque l'éducation, en fournissant leur tête de pareilles idées, les leur avoit rendues habituelles.

L'étude de chaque science donne aux hommes des fantaisies particulieres. On dit des livres de théologie qu'ils rendent querelleur, hargneux, acariatre & entêté. Je pense même que l'étude & la pratique de la jurisprudence,

en affoiblissant les sentimens d'humanité, inspirent un orgueil méprisant; c'est cequ'on prétend avoir observé chez plusieurs arbitres des loix. Les Médecins au contraire, sans cesse occupés des sensations des miseres de la vie, sont la plûpart compatissans & pleins d'humanité. Il est vrai que l'incertitude & l'étendue de leur science, l'esperance douce, mais trompeuse, de paroître plus habiles, qu'ils ne le sont en effet, peuvent en conduire quelques uns au charlatanisme. C'est encore souvent la variété des connoissances qui fait que le même homme, comme philosophe, doute de tout, & comme théologien, n'ose rien contester. Le philosophe a une antipathie sans bornes contre celui, dont la tête est rempli de faits historiques, tandisqu'il paroît fanatique & rêveur aux gens de l'homme doué d'une mémoire heureuse. Cet homme, disoit un jour un jurisconsulte mercenaire, cet homme, disoit-il d'un des premiers philosophes, ne gagneroit pas un morceau de pain avec moi.

Le mathématicien est quelque fois bien sot, dit le partisan des plaisirs & de l'amour; mais





c'est un aigle, s'écria son collègue, qui plane si haut dans les airs, qu'il paroît immobile.

Chaque métier a pareillement son influence sur les mœurs des hommes. Pourquoi le per-ruquier, le tailleur, le caffetier, la fille de cabaret font-ils agréables & plaisans? C'est qu'un commerce journalier avec les gens du monde, la quantité & la variété d'objets, qu'ils voient, leurs occupations légères, qui leur laissent assez de tems ou pour réfléchir, ou pour converser, la célérité qu'ils sont obligés de mettre dans leur service, toutes ces circonstances leur donnent une certaine sagacité, plus d'habileté & des manieres plus aisées que n'en ont ordinairement le maréchal ferrant, le meunier ou le bucheron. Le bouvier devient stupide, paresseux, lent comme ses animaux, tandis que le pâtre au contraire est plus actif, plus prompt à se déterminer, plus vif & plus habile. Le palefrenier obligé de prendre des précautions avec des chevaux courageux, devient prévoyant, alerte, adroit & actif; il semble que le génie d'un cheval vif & tardent se communique à celui qui le soigne. Que ne peut pas encore la disci-

discipline militaire sur des payfans grossiers? elle en fait des hommes bien dressés. Quelle différence entre l'ouvrier d'une grande ville & celui d'un petit village? Voiez l'affabilité de la marchande de modes. Enfin on a observé que le long commerce des troupes françoises & allemandes avec les payfans, nos filles & nos femmes ont opéré pendant la dernière guerre une révolution remarquable dans leurs esprits comme dans leurs mœurs. Voilà ceque produisent l'exemple, l'éducation, la société & le travail.

Des accidens imprévus peuvent faire un changement phisique ou morale dans le cerveau, & avoir une influence sur les parties solides & fluides de notre corps, enforte qu'il en résulte une altération dans les fonctions de l'esprit, comme le prouve la chute du jeune Bouhours. Son cerveau étoit peutêtre trop humide ou trop froid; la circulation de ses humeurs trop lente, ses fibres trop paresseuses. Alors l'ébranlement de la tête causé par sa chute, la maladie qui en a été la suite & les drogues ont amené un changement avantageux. Il est encore possible que les fonctions de l'esprit d'un enfant, dont la tête





a été comprimée en long ou en large, au moment de sa naissance, éprouve quelque altération, parceque l'ordre du cerveau a été troublé. Les maladies occasionnent souvent des dérangemens intérieurs; car l'on fait que des personnes ont perdu à la suite d'une maladie aigue, la mémoire & la raison. Une once de sang répandue sous le crane, dit van Swieten, anéantit l'humanité. C'est donc avec raison que Descartes pense, que notre esprit dépend tellement de notre tempéramment & de la constitution des organes de notre corps, que, s'il y a des remèdes pour faire les hommes plus clairvoyans, plus spirituels qu'ils ne le sont en effet, il faut les chercher chez les Médecins.

Combien de petits accidens ont régénéré nos facultés intellectuelles, notre attention & nos mœurs? Si Charles XII. n'eût pas lu Quinte Curce, il n'auroit peutêtre jamais eu l'ambition de surpasser Alexandre en héroïsme & en conquêtes; la lecture de la légende lui eût peutêtre inspiré du gout pour la cellule d'un Anachorete. Il est connu que des philosophes, comme Newton, ont été conduits à la dé-

couverte de leurs systêmes par de très légers accidens. Un rêve, une prophétie, la honte, l'encouragement, la louange, un roman excitent souvent notre attention & la mettent tout d'un coup en activité. Nous commençons dès lors à nous appliquer autrement; nous imitons; nous devenons meilleurs ou pires. Que chacun réfléchisse sur l'histoire de sa vie, il trouvera que de très légères causes ont occasionné les changemens arrivés dans sa maniere de vivre. Un bon instituteur reçu par hasard, la grand-mere prudente ou rigoureuse, la société d'un écolier diligent, tout cela a pu inspirer à un enfant de l'ardeur & de l'application. L'un doit tout aux sollicitations de son épouse ou à la naissance de celle prête à le devenir, & celle-ci son avancement ou à la bonne humeur du Ministre, ou à un compliment fait à propos, ou à l'entremise d'un ami, d'une fille de chambre, d'un perruquier, ou à son habillement & à sa figure. Mais une maison louée par hasard, un diner, un convoi funebre, la promenade, l'opera ou une prise de tabac lui avoient peutêtre procuré la première connoissance de son épouse. Bientôt les eaux minérales, les convives, le vin, la



bonne chere, les contes amoureux, les pillules échauffantes, le friseur venu justement à l'heure du berger l'aident à avoir un héritier. Enfin, un mot, dont un autre s'offense, un faux pas, un coup de fusil tiré par hasard, une chute accidentelle, un faut, un petit os avalé, le moindre accident le conduisent au tombeau.

Si l'on considère le bonheur des guerriers, la richesse des familles, les préférences des Souverains, l'avancement de leurs serviteurs, on s'apercevra facilement de l'influence d'un minimum, qui a présenté à tous l'occasion favorable. Ce sera le même cas, si l'on fait des recherches sur nos mœurs, nos opinions, nos arts & nos sciences, nos facultés, notre religion & tout depuis l'enfance jusqu'au dernier âge. Si une Princesse se promenant sur le rivage n'eût pas voulu voir le petit Moyse flottant sur l'eau dans un panier de jonc, il n'eût été jamais élevé à la cour & le chef habile d'une nation. Quelques minutes plus tard c'en étoit fait & de la vie de l'enfant & de son éducation.

Les grandes révolutions des empires ont été souvent amenées par de petits accidens. Reconnoissez le pouvoir de celui qui m'a envoyé, dit

quelqu'un de la suite d'Harcour au peuple de Guinée, je vous changerai cette eau en pierre; il fit en effet de la glace artificielle par des procédés bien connus. Les Negres extasiés furent prêts à l'adorer. Van der Steel, Commandant hollandois alluma en présence d'une troupe d'Africains un verre d'eau de vie & dit: qui de vous aura le courage d'avaler ce goblet de feu? Eh bien, continua-t-il, je ferai ce qu'aucun de vous n'ôsera. Il avala le verre d'eau de vie & leur dit: Vous avez d'après toutes les règles un miracle aussi complet que vous l'avez désiré de nous étrangers. Dès ce moment les Hottentots devinrent les meilleurs amis des Hollandois. Les Turcs ne desiroient d'abord de leur Empereur Osman que le redressement de quelques torts. Par hasard une voix inconnue s'éleva du milieu de la troupe & fait entendre le nom de Mustapha. Le nom de Mustapha fut repeté par tout le monde & on le proclama Empereur. Osman fut déposé avant même qu'on en eût formé le projet. Le chagrin que donna à Boerhave un de ses fer-



mons, le détermina à étudier la médecine, & il en est résulté une reforme entiere de l'art.

C'est encore par des additions, les changemens & des améliorations que les objets de la moindre conséquence peuvent devenir les plus considérables. Les phénomènes & les choses les plus sublimes doivent souvent leur existence à une légère bagatelle. Les ballets foibles dans leurs commencemens ont insensiblement donné naissance à l'opera, qui fait l'admiration de notre siècle. Ainsi les événemens les plus communs peuvent nous conduire aux découvertes les plus importantes, & les circonstances entrainer notre imagination à telle ou telle invention. La courtisane Phryne seroit de modele à Praxitele pour la Venus de Guide. Apelle la voyant un jour des fêtes de Neptune, couchée nue sur le bord de la mer, les cheveux flottans, la prit pour modele de sa Venus qui sort du bain. Elle eût donné peutêtre à un peintre chrétien l'idée d'un sainte Madelaine.

On connoit déjà assez l'effet de l'habitude sur nos actions. La pratique des procès & des



discussions entraîne le Jurisconsulte à élever des objections à chaque occasion, même dans la conversation. Son défaut est de disputer & de contredire sans cesse. Le Mathématicien accoutumé à mettre une exactitude rigoureuse dans ses argumens, exige dans la conversation la plus ordinaire des démonstrations ponctuelles. Il est curieux de voir combien nos sens s'habituent & même se plaisent avec les objets qui les révoltoient auparavant. Quel enfant ou quel adulte n'a pas secoué la tête, lorsqu'on lui a présenté pour la première fois du vin, du tabac à fumer, du café ou de l'eau de vie? Mais il en prend peu à peu l'habitude au point de ne vouloir pas s'en passer pour tout au monde. J'ai connu de forts buveurs qui, jusqu'à l'âge de dix huit ans n'avoient pas pu supporter l'odeur du vin. Une fille s'accoutume tellement au serrement de son corset, qu'elle n'ose presque pas marcher sans lui. Les Israélites regrettoient dans le désert les mets de viande qu'ils mangeoient en Egypte. J'ai connu quelqu'un d'un esprit vif & pénétrant, qui étoit parvenu par un long usage à lire avec plaisir les actes de procédure. L'habitude nous rend propres à supporter le froid, le chaud &





le travail. Haller doué d'un odorat si sensible, qu'il distinguoit les exhalaisons d'un vieillard, qui venoit derriere lui, ne put pas lire certains livres, parcequ'ils avoient été emballés dans une caisse de fromage; mais il s'étoit tellement favorisé avec l'odeur des cadavres, qu'à peine il en avoit aucune sensation. On s'accoutume à la colere & à la méchanceté, au vice, & à la vertu, & on éprouve même du plaisir à s'y livrer. Le gout ou l'aversion que l'on a pour certaines choses sont si constants, que l'on regarde ces affections comme des penchans innés. Pythagore conclut delà qu'il faut toujours choisir le meilleur genre de vie & les occupations les plus convenables, parceque l'habitude nous les rend insensiblement aussi agréables, qu'ils ont paru pénibles au premier abord. Le phisque de notre corps éprouve également l'influence de l'habitude. Elle ôte à certaines fibres plus ou moins de leur mobilité, de leur irritabilité, tandisque d'autres deviennent plus habiles & plus mobiles à telle ou telle impression. Cela occasionne nécessairement une variété dans l'imagination, des sensations, des opinions & des jugemens divers.

Lorsque quelqu'un est accoutumé à monter le même escalier, il fera infailliblement un faux pas, en s'approchant de cet endroit, si on l'a changé, parceque les pieds ont contracté l'habitude d'y passer. On accoutume souvent les chevaux & d'autres animaux à une certaine maison, à un signe ou à une heure quelconque. Le Docteur Plott parle dans l'histoire de Staffordshire d'un homme stupide, qui vivant au coup d'une cloche & passant son tems à compter les heures du jour qu'elle sonnoit, continua, quoique la cloche fut ôtée, à compter les heures en observant l'intervalle, auquel il étoit habitué.

Pour exprimer les diverses opinions qu'inspire la religion, un philosophe met la priere suivante dans la bouche d'un Persan: „Seigneur, „je n'entends rien dans les disputes que l'on fait „sans cesse à votre sujet. Je voudrois vous servir selon votre volonté; mais chaque homme „que je consulte, veut que je vous serve à la sienne. „Lorsque je veux vous faire ma priere, je ne „sais en quelle langue je dois vous parler. Je „ne fais pas non plus en quelle posture je dois





„vous prier debout; l'autre veut que je fois  
„assis; l'autre exige que mon corps porte sur  
„mes genoux. Ce n'est pas tout. Il y en a qui  
„prétendent que je dois me laver tous les ma-  
„tins avec de l'eau froide; d'autres soutiennent  
„que vous me regarderez avec horreur, si je  
„ne me fais couper un petit morceau de chair.  
„Il m'arriva l'autre jour de manger un lapin  
„dans un caravanferai; trois hommes qui étoient  
„près de là me firent trembler; ils me soutin-  
„rent tous trois que je vous avois grièvement  
„offensé; l'un, parceque cet animal étoit im-  
„monde; l'autre, parcequ'il étoit étouffé; l'au-  
„tre enfin, parcequ'il n'étoit pas poisson. Un  
„Brachmane qui passoit par là, & que je  
„pris pour juge, me dit: ils ont tort; car ap-  
„paremment vous n'avez pas tué vous même cet  
„animal. Si fait, lui dis-je. Ah! vous avez  
„commis une action abominable, & que Dieu  
„ne vous pardonnera jamais, me dit-il d'une  
„voix sévère. Que savez vous si l'ame de votre  
„pere n'étoit pas passée dans cette bête? Tou-  
„tes ces choses, Seigneur, me jettent dans un  
„embarras inconcevable. Je ne puis remuer  
„la tête que je ne fois menacé de vous offenser.

„Cependant je voudrois vous plaire & employer  
 „à cela la vie que je tiens de vous. Je ne fais  
 „si je me trompe; mais je crois que le meilleur  
 „moyen pour y parvenir, est de vivre en bon  
 „citoyen dans la société, où vous m'avez fait  
 „naître, & en bon pere dans la famille que  
 „vous m'avez donné.“

On persécute, on égorge sous Louis XIII.  
 & son Ministre le Cardinal de Richelieu les  
 Calvinistes. Malherbe chantant cette cruauté  
 dans une ode excite au fanatisme. Le Jésuite  
 Bouhours à la lecture de cette ode s'écrie:  
 Ah! que cela est sublime! Voltaire l'apôtre  
 de la tolérance la lit & plaint le malheureux flat-  
 teur qui l'a faite. Il declame avec force contre  
 la fureur de l'esprit cruel de persécution. Dans  
 tous les coins de la terre, dit-il, je trouve l'in-  
 nocence à genoux tendant la gorge au crime.  
 Un huron sans éducation, sans religion considé-  
 reroit ces massacres humains avec horreur, ou  
 s'il étoit insensible avec indifférence.

On voit partout que l'éducation & tout ce  
 qui y est relatif, peuvent rendre l'homme bon  
 ou mauvais. On apprend par là combien il  
 importe à l'état de donner une éducation con-





venable à la jeunesse ; & ce feroit une inhumanité impardonnable que de la confier aux soins d'un insensé ou d'un homme corrompu. Péricles dit dans son oraison funébre prononcée après la bataille de Samos, que la perte que venoit de faire la république par la mort des jeunes Athéniens étoit comparable à celle que supporteroit l'année par la privation du printemps. Mais à quoi bon, le printemps si rude & stérile, il étoit nuisible au reste de l'année ?

Cicéron dit, que la gloire de Rome a duré aussi longtems qu'il étoit défendu à la jeunesse de courir oisive dans les rues. Il y avoit en effet chez les Romains une loi, par la quelle un enfant n'osoit pas se trouver dans les rues sans être occupé. On faisoit allaiter les enfans des citoyens jusqu'à l'âge de deux ans ; à quatre ils recevoient une nourriture bonne & légère ; à six on leur apprenoit à lire ; à huit à écrire, & à dix on leur enseignoit les élémens de la grammaire. Après cet âge il falloit qu'ils s'appliquassent à un métier, ou aux sciences, ou à la guerre. C'est ainsi, qu'on savoit & donner de l'activité à la jeunesse romaine, & l'exciter à l'industrie & la rendre attentive.



O vous qui desirez des enfans vrais, justes & nobles, commencez par leur donner l'exemple des vertus qu'ils doivent pratiquer ; parlez leur sans cesse le langage de la raison & de l'honnêteré ; traitez les comme des hommes ; qu'ils entendent continuellement la vérité, & si vous voulez que leur ame soit élevée, ne rampez jamais aux pieds de ceux que la fortune juste ou aveugle a mis au dessus de vous ; qu'ils soient pour toujours loin des esclaves, des flatteurs & des buffons. Voulez vous des héros ? écartez loin d'eux les douceurs de la mollesse & les amorces trompeuses de la volupté. Les sculpteurs philosophes de l'antiquité représentoient leurs héros avec des parties naturelles très petites, & c'étoit pour montrer que leurs modeles n'avoient acquis la force & la vigueur du corps, qu'en fuyant le plaisir qui l'énerve & qui développe & augmente les organes de la génération. Mais il faut choisir le climat pour que les soins de l'éducation répondent à nos esperances. Un auteur prétend que le climat convenable à un philosophe est celui, dont la température douce & constante entretient les fibres dans cet état de tension & de mobilité si





nécessaires à la méditation & à l'observation. Le philosophe, dit-il, ne doit avoir ni trop chaud, ni trop froid; il faut encore, que son tempérament soit bilieux ou irascible. Choisissez encore pour votre élève le régime, les exercices & les instituteurs; dirigez ses passions; formez son tempérament; lisez enfin ce que je dis dans la quatrième volume, pour connoître tous les avantages, qu'on peut attendre d'une éducation philosophique.





*De ce qu'on appelle conscience.*

L'homme qui ne reste jamais abandonné à lui-même, que le climat, l'éducation & plusieurs circonstances ont changé d'une façon ou d'une autre, a des principes qui sont la règle ordinaire de ses actions. On est souvent déterminé par les usages du peuple, dont on espère les suffrages & les louanges. Ainsi les sauvages se glorifient de la force du corps; les républicains se vantent ou de leurs richesses ou de l'amour de la patrie, & les peuples des Etats monarchiques s'honorent de la noblesse. Nous nous accommodons au goût des Grandes & de ceux, dont nous espérons la faveur ou l'approbation. Ne ron étoit épris des cheveux de Poppée, parcequ'ils étoient de couleur d'ambre jaune; il en chanta la beauté; il donna un nom à chaque petit cheveu; il s'amusa à les peindre, & après avoir fait richement enchasser ceux qui étoient tombés, il les dédia à Junon. Cette couleur devenue à la mode, comme de nos jours les cheveux de la Reine, fut recherché par toutes les Dames romaines. Elles voulurent avoir des cheveux & des habits jaunes; elles portèrent





des anneaux, des colliers, des pendans d'oreille d'ambre jaune, & elles donnerent à tout la teinte de cette couleur.

Les actions des autres sont déterminés par une passion & tendent à un certain but. On aspire à l'honneur; toutes nos entreprises y aboutissent, & concourent à nous les procurer. Mais les idées qu'on se forme du véritable honneur, & les moyens qu'on emploie pour y parvenir, diffèrent infiniment les uns des autres. J'ai connu des gens, qui n'avoient pas d'autre but que celui de paroître riches & honorés. L'oubli du moindre de leurs titres les offensoit extrêmement; mais dès qu'il s'agissoit de gagner de l'argent, ils supportoient patiemment les reproches les plus honteuses. Ici la cupidité a agi plus fortement que l'ambition, & cet honneur prétendu n'a été que le voile de la vanité.

Le spadassin fait dépendre sa gloire du courage & des combats; le conquérant ne la trouve que dans les victoires; l'amas des richesses fait toute celle d'Harpax, Amadis la place dans le libertinage & les plaisirs de l'inconstance &

Don Quichotte dans l'amour qu'il sent pour sa Dulcinée. Je vous assure, Seigneur, disoit Parmenion, favori du fils de Philippe, que si j'étois Alexandre, j'accepterois les offres, qu'a fait Darius pour acheter la paix, & moi aussi, je les accepterois, repondit Alexander, si j'étois Parmenion.

Or, si par hasard un guerrier a laissé échapper le moment favorable de gagner une bataille; si Amadis a perdu par nonchalance l'occasion de vaincre une des plus belles filles du monde; si l'on a fait une entreprise contraire au gout d'un grand, ou aux sentimens du peuple, quoiqu'elle intéressât notre cœur, il y aura alors des reproches & des chagrins. Amadis s'affligera de sa perte autant que le guerrier; ils reconnoîtront, qu'ils ont manqué tous les deux & d'empressement & de prévoyance. Harpax devient furieux, parceque sa négligence lui a fait perdre une somme d'argent, & une belle s'arrache les cheveux; elle se désespere de ce qu'elle n'a pas choisi, comme ses compagnes, un ruban ou un collier de la couleur des cheveux de la Reine.



Mais il y a des loix, des coutumes & des contrats, des recompenses & des peines qui nous obligent à faire telles ou telles actions, & nous nous repentons plus ou moins de nous en être écartés en raison de notre intérêt & selon que notre imagination & nos sensations sont fines, efficaces ou inactives. Un imbécille indifférent aux offenses qu'il fait à tout le monde, n'est pas plus ému de voir bruler la maison. Le tyran insensible regarde d'un œil tranquille une multitude de victimes innocentes nager dans leur sang.

Un petit chien badinant avec un enfant devient en colere & dans le premier mouvement le mord aux doigts. Pourquoi s'échape-t-il timidement, la queue baissée, lorsque l'enfant commence à crier? C'est que le chatiment qu'il a déjà reçu en pareil cas, lui fait sentir sa faute & le dispose au repentir de peur de recevoir des coups. L'étudiant se reproche sa paresse, lorsqu'il n'a pas obtenu un prix à la fin de l'année. Le soldat & le bourgeois se font également des reproches, quand ils ont péché contre les loix, parceque leur faute nuit à leur honneur ou à leur intérêt, & attire le blame sur eux.

On voit donc qu'une chose indifférente de la nature est souvent défendue; celui qui en enfreint la défense, ne se feroit aucune reproche, s'il n'avoit point de punition à craindre. Carnéade & après lui Hobbes & Locke ont soutenu delà, qu'on n'avoit aucune idée du juste ou de l'injuste, avant qu'on eût donné des loix positives; & ainsi, dit Montesquieu, dans les gouvernemens modérés tout peut servir de punition; tout ceque les loix déterminent pour peine en est effectivement une, & de ce genre furent les peines établies à Sparte, desquelles il fait mention.

On peut dire la même chose de l'honneur & de l'infamie, des vices & des vertus. Est-ce la faute des pauvres maris, si des impudens, en fouillant le lit conjugal, les font connoître sous une dénomination plus ridicule encore que honteuse? Et cependant ils en portent l'affront, tandisque le véritable coupable se glorifie orgueilleusement de les avoir exposés à la dérision publique. Les Groenlandois, dît l'Eveque Egede, regardent comme la marque d'un cœur noble & élevé, l'action de prêter sans répug-





nance leurs femmes. Au Perou un homme se croiroit déshonoré s'il épousoit une pucelle, & ce préjugé subsiste encore aujourd'hui dans toute sa force malgré la sainte inquisition & toutes ses menaces. Rien ne leur paroît plus honteux & méprisable qu'une fille qui n'a pas eu l'honneur d'être possédée par plusieurs amans.

Il seroit sans doute plus avantageux à l'humanité de ne rougir que des délits qui, contraires aux devoirs de la société, blessent le prochain, les supérieurs & les valets. Si notre honneur & notre réputation étoient fondés sur l'amour du prochain, les devoirs de l'homme, du bourgeois, du patriote, considérés comme le but le plus important de nos actions, procureroient à l'état & au genre humain tout le bonheur possible.

Les loix de religion qui nous promettent des peines & des récompenses éternelles dans l'autre monde, régulent toutes nos actions dans celui-ci, afin que, dociles à ses préceptes, nous n'échappions pas le but proposé d'une heureuse éternité. Les peines ou les récompenses de

notre vie actuelle offertes à la religion comme durables, sont sans doute plus importantes à nos yeux que toutes les autres. Or, dèsque nous avons commis une faute, la durée éternelle des punitions les plus sévères & la perte du bonheur le plus sublime se présentent à notre esprit. Nous nous repentons infiniment plus de cette faute, que d'avoir péché contre toutes les obligations temporelles. Agités de ce sentiment nous croyons avoir mérité une punition éternelle, & notre intérêt souffre au dernier point. Ainsi cette inquiétude, ces reproches, la conviction de notre faute ont été appelés conscience.

On m'objectera sans doute que le repentir de nos péchés tire son origine non pas de la perte d'une récompense ou de la crainte d'une punition, mais de l'offense faite à un Dieu infiniment parfait; & c'est pour cela qu'une conscience bien ordonnée doit nous tourmenter. Je fais bien que l'on appelle cela une attrition parfaite; mais je fais aussi que l'idée de la divinité, comme toutes choses, participe de notre intérêt. Dans tout nous craignons les punitions,



la censure & le mépris, ou nous espérons les récompenses, les éloges, l'honneur & la félicité. Tant que nous serons hommes, nous n'entreprendrons rien de bien sans ces motifs d'intérêt, que le bien ou le mal soit réel ou imaginaire. L'honneur même d'avoir fait une action désintéressée, cet honneur auquel on aspire, n'est autre chose que l'intérêt.

Quiconque concevra distinctement ce que peuvent sur l'homme & le climat, & l'éducation, & les loix & les accidens, celui surtout qui aura une idée juste de l'histoire & des motifs des actions humaines, celui là, dis-je, jugera facilement, que la conscience n'est pas une conviction innée du bien & du mal, qu'elle n'est pas en un mot un principe gravé par la nature. Tout revient à cela; l'éducation ou le tempérament a lié en même tems l'idée d'un péché à une action quelconque; nous croyons dès lors avoir offensé l'Etre infini, & mérité par là une punition éternelle. Qu'on imprime dans le cœur d'un enfant, qu'en laissant tomber du pain à terre, il commet un péché, il n'aura pas plutôt jetté un morceau de pain, qu'il se repro-

chera intérieurement un crime; il éprouvera les remords de conscience qui l'agitent, lorsqu'on lui fait peur de l'enfer. Si la conscience étoit un sentiment inné, elle seroit aussi variée que les peuples de l'univers, leurs religions & leurs tempéramens.

Certains peuples de l'Amérique septentrionale se marient avec leurs filles & leurs sœurs; ils prennent facilement des femmes; mais ils les renvoient de même. Je fais qu'ils les vendent pour un verre d'eau de vie. Les Lapons couchent tous ensemble, filles & garçons, fils & mere, freres & sœurs. Quelques sauvages se donnent la mort par ignorance ou par pâlronnerie; & les philosophes payens ont fait la même chose avec autant de courage que de réflexion. Les antropophages égorgent leur semblable avec indifférence. Garcilaffo & Voffius parlent des peuples qui gardoient pour concubines les femmes qu'ils prennoient à la guerre, & qu'après avoir nourri jusqu'à l'âge de treize ans, les enfans qu'ils en avoient eus, ils les mangeoient eux & leurs meres. On connoit les sacrifices humains faits aux Dieux.



Les Romains , dit - on , ont immolé deux Grecs & deux Gaulois pour faire oublier à leurs Dieux les galanteries de deux Vestales. Jephté égorga sa fille. Les Bramines par l'attachement à la métempicoïse ne laissent tuer volontairement aucun insecte ; mais ils ne veulent pas que les veuves survivent à leurs maris ; il faut qu'elles se brûlent vivantes avec le défunt , pour qu'il puisse en jouir encore dans l'autre monde. Voilà des faits qui , d'après notre éducation , feroient à nos yeux des crimes irrémissibles ; si nous nous en rendions coupables , notre conscience seroit déchirée de remords. Cependant ces peuples , loin d'avoir perdu la tranquillité de leur ame pour avoir commis de pareilles actions , les ont regardées comme méritoires. Mais nous achetons ou nous vendons nos semblables ; nous les chargeons de chaînes ; nous les égorgeons , s'ils ne sont pas de notre avis , sans en avoir des remords de conscience.

Les hommes doués d'organes délicats ont la perception plus fine & l'imagination plus vive que ceux , dont les organes & les fibres sont roides. Mais ceux , qui réunissent plus de senti-

ment & de force imaginative que les autres, peuvent avoir des idées & des sensations plus subtiles & plus vives des choses présentes ou futures; ils sauront mieux apprécier la perte ou la jouissance du bonheur; Ainsi ce qu'on appelle conscience, fera donc chez eux plus sensible. Comparant une Dame délicate à une payfanne grossière, supposons qu'elles aient éprouvé l'une & l'autre le même malheur; la première tombera en foiblesse, tandis que la dernière ne témoignera son chagrin que par quelques larmes. Quoiqu'élevées toutes les deux dans les mêmes principes de religion, elles sentiront pour un péché, qu'elles auront également commis, des remords de conscience tout à fait différens. Les hypocondriaques, les hystériques, les hommes vifs & mélancoliques sont surtout plus sensibles que les autres; la moindre chose les émeut; les remords les agitent & les tourmentent plutôt.

Si les parties solides & fluides d'un mélancolique sont viciées, il en naît une disposition physique à l'inquiétude & à l'anxiété; il fera donc extrêmement consciencieux à tout événement. Il regardera comme un péché ses discours ou ses





actions ; tout cela lui causera des angoisses inexprimables. Pénitent inquiet il traitera son corps avec cette inhumanité, dont on a vu tant d'exemples dans les pays chauds, & de désespoir il s'ôtera enfin la vie.

On voit donc que la différence de conscience dépend comme la force des passions de la variété de l'éducation, des humeurs, des fibres sensibles & des tempéramens. Les Platoniciens considérant la conscience & les passions comme de simples effets de l'ame, indépendans du corps, se sont appuyés de ce faux principe, que les passions, dont l'ame a pris l'habitude pendant sa demeure dans le corps, lui restoient pendant le dépérissement du corps & même après la mort ; soit qu'elle ait abandonné le corps, soit qu'elle l'habite encore, elle ne diffère pas plus, qu'un homme ne diffère de lui même, quand il est à la ville ou à la campagne. Un impudique, disent-ils, conservera dans la vieillesse son impudicité, quoique l'abondance des sucs & l'irritabilité de la jeunesse lui manquent. Ainsi ils soutiennent que la lascivité est un vice de l'ame, auquel le corps n'a absolument aucune part.

Mais si on analyse l'histoire d'un homme lascif; si on la considère d'après les principes de la saine physique, on découvrira facilement tout ce qu'il y a eu de corporel ou d'incorporel. Il faut que les parties fluides du corps aient premièrement la cause de l'irritation, & que les parties solides soient distinguées par des fibres mobiles & très irritables, pour qu'un jeune homme soit plus voluptueux qu'un autre. Les exercices voluptueux augmentant ensuite la mobilité des fibres, la nature est excitée à séparer une plus grande abondance d'humeurs & à les déposer dans ces parties. Il résulte de là une disposition facile à des mouvemens semblables. Le regard d'une fille, une expression lascive, la moindre circonstance produisent dans le jeune homme une sensation pareille à celles, dont il a éprouvé auparavant la réalité; il n'a que des sensations voluptueuses; il ne rêve, il ne pense qu'à elles. Enfin il atteint la vieillesse; mais il y a sans doute une différence entre lui & un laboureur, qui se fatiguant tous les jours à travailler, n'a du plaisir que les jours de fête. On fait bien, que c'est un effet de la vieillesse d'annéantir la sensibilité & les oscillations des par-





ties destinées à la volupté; elles sont à la fin moins irritables, comme moins habiles et promptes à faire leur service. Cependant les fibres du cerveau & des organes de la génération sont plus exercées, plus flexibles dans un vieux libertin que celles du laboureur. Elles sont habituées de plus à des rêves, à des pensées & à des sensations de plaisir. Non seulement un tel vieillard se représente avec beaucoup de vivacité ses jouissances passées; mais il s'en rejouit encore. Nous savons d'ailleurs que les idées acquises pendant la jeunesse se conservent plus facilement & reviennent plus souvent que celles acquises dans un âge avancé. C'est surtout l'exercice, qui a imprimé aux fibres sensitives une habileté, qui ne s'en sépare pas aisément. Voilà donc des raisons physiques, qui expliquent la durée des dispositions lascives des vieillards. Ce qu'un auteur a débité sur ce sujet est donc de la plus exacte vérité. L'âge, dit-il, affoiblit le caractère; c'est un arbre qui ne produit plus que quelques fruits dégénérés; mais ils sont toujours de même nature; il se couvre de nœuds & de mousse; il devient vermoulu; mais il est toujours chêne ou poirier.

L'homme chaste présente des résultats contraires. Les parties secrètes d'un hermite étant rarement irritées n'auront ni l'habileté, ni la consistance de celles d'un voluptueux, qui a su les conserver depuis sa jeunesse dans un exercice convenable, mais modéré. Or, le vieillard qui fait vivre dans le monde galant diffère autant du vieux laboureur, qu'un autre exercé dès la jeunesse dans les sciences de celui, qui ne s'est jamais occupé d'elles. Qu'on donne à ces deux hommes une chose nouvelle à étudier, on verra combien le dernier sentira des difficultés, de maux de tête & de fatigues à remplir sa tâche. C'est que les fibres du cerveau de l'un sont plus mobiles, plus habiles & plus exercées que celles de l'autre. Il s'en suit donc de tout cela, que la damnation, à la quelle les Platoniciens condamnent l'ame, est sans fondement; car ils prétendent que séparée du corps elle éprouvera & les mêmes desirs & la même inquiétude, que lorsqu'elle l'habitoit, sans pouvoir ni les satisfaire, ni la finir. Cela concourt avec tout ce que j'ai avancé à prouver que les passions sont subordonnées à la condition & à une certaine






habitude des fibres sensibles, des parties fluides & du tempérament.

Voilà une digression sur les passions, & je l'ai faite, persuadé qu'on pourra bien appliquer à ce qu'on appelle conscience. L'homme léger, gai, insomniant aura des remords de conscience légers & fugitifs comme ses affections. Le mélancolique en éprouvera de conformes à ses sensations, qui sont plus durables. Ceux qui connoissent les effets des tempéramens, savent que leur différence produit des sensations plus gaies ou plus tristes les unes que les autres. C'est d'après cette diversité de tempéramens, des sentimens & d'éducation que le voluptueux hait l'avare, qui le déteste à son tour. C'est encore d'après les mêmes principes que le voluptueux regardant ses licences & ses désordres comme des bagatelles indifférentes, blame la conscience dépravée de l'avare. Celui ci plein d'indulgence pour les actions honteuses & inhumaines décrie les mœurs corrompues & la conscience relâchée du voluptueux; il ne peut pas comprendre comment souillé de tant de péchés horribles il jouit

de la tranquillité de l'ame; il feroit même au désespoir, que la sienne fut tâchée de la vingtième partie des péchés d'un libertin. Le philosophe enfin a pitié de ces malheureux, que le juge dépouille de leurs biens *via juris & salvo regressu*, & le juge ne connoit pas de créature plus impie que le philosophe. On voit donc que l'un approuve ce que l'autre blame; que celui là juge autrement les actions humaines que celui ci; que tel péché représenté par l'un comme un péché énorme est aux yeux de celui ci un acte méritoire. Ainsi dites moi donc, o vous à qui ce chapitre n'a pas l'honneur de plaire, ce qu'est la conscience, & je vous avouerai que j'ai eu tort.







*Histoire de l'ame, de sa résidence & de  
ses propriétés.*

**O**n a considéré notre faculté de vouloir, de penser, de mouvoir le corps ou quelque'une de ses parties, comme un être distinct du corps, mais uni à lui & l'on a appelé *Ame*. D'autres lui ont donné le nom de faculté de penser, parce qu'ils supposent que l'essence de l'ame est dans la pensée. Cette faculté de penser a déjà paru aux anciens philosophes la chose la plus extraordinaire, & c'est pour cela qu'ils l'ont regardée comme un être distinct de la machine. Lorsqu'un enfant entend jouer les orgues, dont il ne comprend pas le mécanisme, il s'écrie qu'il y a des chats ou des oiseaux dedans. Ce qui produit la pensée, doit être quelque chose de singulier, disoient les premiers philosophes chaldéens & égyptiens.

On a peut-être toujours cru que la pensée & l'ame étoient la même chose, & chacun s'est expliqué différemment là dessus. L'ame qui pense, dit *Platon*, ne fait autre chose que s'entretenir avec elle même; elle s'interroge; elle se ré-

pond, elle s'approuve ou se contredit. Les pensées sont donc une conversation, que l'ame a avec elle sur des choses, qu'elle veut considérer. L'agent & le principe de la pensée étoient, suivant les Grecs, quelque chose de très subtil, de volatil, d'igné ou d'éthéré, et ils l'appeloient notre nous; mais cet être qui perçoit avec les doigts, qui sent par le nez, qui apperçoit, ou cet être, que nous avons de commun avec les animaux, leur paroissoit plus grossier & plus brut, & ils lui donnoient le nom de *Psyché*. Hippocrate estimoit que l'homme & l'animal étoient composés de deux facultés mêmes diverses, mais s'accordant par l'habitude, le feu & l'eau. De plus, ajoute-t-il, il s'est glissé dans l'homme un esprit, qui a la température de l'eau & du feu, & qui fait partie du corps humain.

„*Omnia tum animantia, tum homo ipse, ex*  
 „*duobus facultate quidem diversis, usu vero*  
 „*consentientibus, constant, igne inquam &*  
 „*aqua; quæ duo simul juncta, tum aliis omni-*  
 „*bus, tum sibi invicem satis sunt; utrumque*  
 „*vero seorsum, neque sibi ipsi, neque cuiquam*  
 „*alteri satis esse potest. Horum utrumque hanc*  
 „*obtinet facultatem. Ignis siquidem omnia*



„semper movere, aqua vero omnia semper nu-  
 „trire potest. Irrepat in hominem animus (ψυχή)  
 „ignis & aquæ temperationem fortitus, corpo-  
 „ris humani portionem.“

On voit donc que de tout tems la faculté de  
 penser a exercé & fatigué la tête des philoso-  
 phes ou non-philosophes; & à proprement par-  
 ler cette faculté de penser a toujours été réputée  
 pour l'essence de l'ame; mais il y a toujours eu  
 des opinions extraordinaires & sur l'essence de  
 l'ame & sur sa résidence. „Il y a plusieurs siècles,  
 „dit un auteur en se plaignant amèrement“  
 „que l'ame s'occupe de l'ame, sans avoir pu par-  
 „venir à connoître parfaitement son essence.“

Qu'est ce que l'ame? C'est un amas d'atômes  
 mis en mouvement, assûrent Epicure, Hobbes  
 & Spinoza; c'est la nature dans son mou-  
 vement, dit Thales, & un certain Diogene  
 soutient que l'ame est une partie de la divinité  
 même. D'après l'opinion d'Aristote, inter-  
 prétée par tout le monde sans être comprise par  
 personne, & suivant le sens que lui ont donné  
 quelques uns, l'ame est le premier ouvrage du

corps, & d'autres prétendent, que l'ame de tous les hommes n'est qu'une seule & même essence. Platon & Socrate distinguoient bien l'ame du corps, mais ils assûroient, qu'elle lui commandoit & à lui & à l'homme même. Mais leur ame paroît quelque chose de composé, un être très delié, & cependant destiné après sa séparation du corps à aller au ciel.

Plusieurs Peres de l'Eglise des premiers siècles ont regardé l'ame de l'homme, les Anges, Dieu & tout ce qu'on appelle esprit comme des corps, & l'esprit, selon eux, n'est rien autre, qu'un corps si subtil, qu'il ne tombe pas sous les sens. Aussi Hobbes a-t-il pris proprement l'ame dans la même signification. L'idée de spiritualité, telle que nous l'avons, leur étoit tout à fait inconnue \*). Philon & Avicenne accorderoient aux étoiles une ame intelligente; mais Simplicius ne leur donnoit que trois de nos sens & saint Thomas seulement une ame sensitive. Anaxagore, dit un auteur, cet homme divin, auquel on déstinoit un autel, parcequ'il avoit appris aux hommes que le soleil

\*) Voyez Nouvelles litteraires Tom. I. 1772. p. 35.





étoit plus grand que le Peloponnese, la neige noire & le ciel de pierre, assûroit que l'ame étoit un esprit aérien & cependant immortel. Démocrite la prit pour du feu, Hyppon pour l'accord de quatre élémens. D'autres font de l'ame ceque Pascal imaginoit de la nature, un cercle infini, dont le centre est partout, & dont la périphérie ne peut être trouvée nulle part. Le bon Dieu fait ce qu'en ont pensé d'autres professeurs si pénétrants, dit Riedel. Le subtil Scot, Hales, le docteur irrefragable, le docteur angelique, le mielleux, le séraphique, le chérubin, ou tout autre docteur. J'ai déjà fait connoître l'opinion du pere de la médecine Hippocrate. Le sentiment de ces grands hommes doit être fort clair pour ceux qui ont plus de pénétration que nous.

Quelques Philosophes plus hardis ont débité, que la machine de notre corps est déjà tellement construite, qu'elle tient le sentiment & la vie de sa constitution naturelle & ordinaire. D'autres assûrent que l'ame doit être considérée comme une harmonie, comme des sons ou l'aggrégation résultante des effets particuliers des

des parties corporelles. C'est à peu près la doctrine de Dicéarque, d'Aristoxene, & c'est à peu près ce qu'ont prêché Voltaire & ses confreres. Il n'est pas démontré, dit Locke, que la matiere ne puisse penser. Penser ou sentir peut être la propriété d'un corps organisé, dit Helvetius \*). Il entend par matiere l'aggregation des propriétés communes à tous les corps. La faculté de sentir peut être, ajoute-t-il, comme l'attraction, la solidité, l'impénétrabilité, une propriété de tous les corps, mais qui ne se développe que dans les corps organisés. Aussi Bonnet n'a pas tant la matiere en horreur; quand l'homme tout entier, dit-il, ne seroit que matiere, il n'en seroit pas moins parfait, ni moins appelé à l'immortalité. D'après Gandini l'extension n'est pas la propriété de la matiere seule, mais celle de tout ce qui existe. Notre ame existe, dit-il, elle est donc étendue.

Dès qu'on a considéré l'ame comme séparée du corps, il s'est élevé deux difficultés sur ce, qui la régarde. On a senti l'impossibilité de

\*) de l'esprit, liv. 4. chap. 3. discours 1. chap. 2.



connoître, comment l'ame avoit pu s'unir à la matiere, au corps. Les uns ont dit, que l'ame, cet être pensant, parvenoit à l'ovaire de la mere en même tems que la sémence de l'homme. D'autres, les Théologiens surtout qui donnent des définitions si exactes des choses, ont soutenu, que l'ame ne gagnoit le corps de l'embryon, qui se forme dans la matrice qu'après quelques mois. Ils en ont tiré des conséquences bien importantes à l'avortement, à l'homicide & à la damnation éternelle d'un embryon avorté sans batême: On peut lire ces belles choses dans l'*embryologia sacra*. On a vu enfin des Théologiens soutenir, que les ames sont procréées des ames. Tertullien les fait descendre en ligne directe d'Adam. Ainsi on a toujours raisonné diversément & de travers sur les objets qu'on ne connoit pas.

L'autre difficulté concerne le siège de l'ame. Il faut d'abord entendre Hippocrate, grand Philosophe & Médecin, comme tout le monde fait. L'ame, dit-il, réside dans le ventricule gauche du cœur, & de là elle commande au reste de l'ame. „*Mens humana in sinistro cordis*



„ventriculo a natura infita est & reliquæ animæ  
„imperat.“ Ou d'après ces mots il prend l'ame  
pour la vie, & fixe la résidence de l'esprit dans  
le cœur, qui commande à l'ame ou au principe  
de vie. Lucree affirme que la partie de l'ame,  
qu'on appelle esprit, intelligence, loge  
au milieu de la poitrine, & que l'autre partie  
de l'ame est répandue dans le reste du corps.  
L'ame, dit Helmont, n'est qu'une certaine  
lumiere; elle réside dans l'orifice supérieur de  
l'estomac, & delà, comme d'un centre, elle  
fait sortir les rayons de la lumiere & de la vie,  
par l'esprit de vie, Archée, qui est le prin-  
cipe de la lumiere vitale. Descartes a logé  
l'ame de l'homme dans la glande pinéale. L'A-  
peyronnie, d'après Camifius, lui a af-  
signé pour demeure le corps calleux (corpus  
callosum). Struve a cherché la résidence de  
l'ame dans les organes de la digestion, & d'au-  
tres dans le sang. Schelhammer l'a placée  
dans la moelle allongée; Vieuffen dans les  
corps stigmatifés (corpora striata) & Nuck  
dans le centre ovaire.

C'est dans la poitrine, ont dit quelques uns,  
que demeure l'ame; c'est dans la poitrine qu'on



sent l'oppression de la tristesse comme les feux de l'amour. Un Italien grossièrement plaissant soutenoit, que les Allemands n'avoient pas l'ame dans le cerveau, comme les autres hommes, mais sur le dos comme les mulets. On assure même qu'un certain Ppsychologue a abaissé l'ame jusqu'à en placer le siége dans les organes de la génération. Willis la supposoit dans le commencement de la moelle allongée, & Boerhave la met dans la substance du cerveau. D'autres ont eu la fantaisie de la jeter tout à fait hors de la maison. Les Théologiens qui terminent ordinairement de pareilles disputes par une sentence, que personne ne comprend hormis eux, & qu'ils forcent de reconnoître sous peine du feu, ces savans, dis-je, ont décidé enfin, que l'ame étoit entière dans tout & toute dans chacune partie. *Tota in toto, & tota in qualibet parte*, que répandue par tout le corps elle en étoit la forme substantielle.

Heureusement pour le genre humain les disputes ou les folies des philosophes ne font ni la même impression, ni la même révolution dans les esprits, que celles de la sainte Théologie.

Autrement les recherches des philosophes sur l'essence & la résidence de l'ame auroient déjà pu allumer des guerres sanglantes. „Il falloit „employer nos forces intellectuelles à connoître „& à exercer le bien, & non à rechercher l'essence de notre esprit,“ dit Locke d'après Gassendi & Haller d'après ceux ci.

Le résultat de tout ce que nous ont enseigné sur l'essence & le siège de l'ame, les premiers philosophes, même les héros de la philosophie, se réduit à savoir qu'ils ne nous ont rien appris & sur les propriétés de l'ame & sur son siège. La diversité des opinions des philosophes sur cette matiere confirmera également leur obscurité & notre ignorance; car on ne dispute pas sur des vérités connues & prouvées.

Les Médecins qui aiment à prendre le milieu en tout, pensent la plupart à présent, que la résidence de l'ame est dans la moelle du cerveau, à l'origine ou au rendezvous des nerfs. C'est là, assurent-ils, que l'ame opère & pense; c'est là, qu'elle règle ces actions, que nous appelons volontaires; c'est là enfin, qu'elle se fait rendre





compte des fonctions des parties externes ou des organes des sens. Mais pour la facilité de la communication ils ont imaginé dix adjutans un fluide très subtil, volatil & invisible, qu'ils appellent esprits nerveux, contenus dans les cavités des fibres nerveuses. Ce fluide tient un milieu entre l'esprit & le corps; il est toujours prêt à exécuter très promptement les ordres de l'ame. Mais lez Médecins ne savent malheureusement rien de certain, soit sur ce fluide nerveux, soit sur l'ame même. On n'acquiert assurément pas des lumieres en cherchant à expliquer les fonctions d'un être douteux par la supposition d'un être aussi douteux.

On peut d'abord objecter aux Médecins qu'il est presque aussi absurde de vouloir qu'un esprit immatériel soit renfermé dans un point, ou un angle du cerveau que de chercher à le loger dans la concavité de la lune. Un être qui occupe une certaine place, sera toujours un être matériel, quelle que soit la finesse de ses parties; il aura une forme quelconque & de l'étendue. Selon quelques uns de nos Médecins l'ame réside dans le cerveau, dans l'endroit, ou se

réunissent les filets nerveux à peu près comme l'araignée au milieu de son tissu. Qu'une mouche, ou toute autre créature touche un fil du tissu, l'araignée sentira sur le champ cet ébranlement, elle volera vers la proie, ou prendra la fuite, si elle le juge à propos, & c'est ainsi que l'ame placée au tissu du centre nerveux s'aperçoit des ébranlemens agréables ou désagréables des filets nerveux. N'est-ce pas vouloir enfermer l'ame dans un vaisseau comme de l'eau de luce? N'est-ce pas ressembler à ces imposteurs qui, abusant de la crédulité des hommes foibles, leur persuadent qu'ils peuvent, quand on le leur demande, emprisonner les spectres dans leurs valises & les emporter hors de la maison? Si l'ame réside dans le cerveau, c'est là, qu'il faut chercher ce principe qui veut & exécute en même tems les mouvemens qu'il a voulus. Mais je coupe la tête à une guêpe & elle s'efforce encore longtems de me piquer avec son aiguillon; elle veut se venger du mal, qu'elle a reçu de moi & m'en faire. Est-ce que l'ame de la guêpe ne réside pas dans la tête? Est-ce dans la partie inférieure, où elle a son aiguillon?



J'ai déjà dit, que la nature ne m'a pas doué de ces talens heureux & propres à la métaphysique comme à saisir tout d'un coup les idées les plus abstraites. Sentant que je suis matériel, j'ai de la peine à me former l'idée d'une chose immatérielle. J'avoue donc de bon cœur, que je n'ai pus comprendre jusqu'à présent ce qu'on entend par le mot esprit ou immatéréalité. Je désirerois que des philosophes habiles voulussent m'expliquer clairement la doctrine des esprits. Je fais à la vérité que l'eau de vie est composée de parties plus fines que celles de la petite bière; mais je l'appelle plus subtile, plus volatile. L'odeur qui s'élève du musc, doit consister dans des particules encore plus fines que celles de l'eau de vie. Ainsi en faisant tous mes efforts pour me représenter la chose la plus subtile, je trouve cependant, que tout est formé de particules plus ou moins fines, & qu'à la fin l'être le plus subtil est pourtant réellement quelque chose. C'est ce qui se fait connoître par un effet quelconque, ainsi que les rayons du soleil frappent les yeux ou des parties odoriférantes affectent le nez. Mais si l'on me parle d'un être qui n'est pas composé des

particules les plus fines, ou qui n'a point de particules aussi petites qu'on puisse se les figurer, je pense que c'est un être imaginaire, qu'il faut le mettre hors de la classe des choses réelles, ou au moins il ne peut pas être placé parmi les objets qui peuvent produire quelque effet sur nos nerfs ou sur nos organes. Alors je raisonne d'après mon ignorance reconnue, & je dis: un être qui n'est pas quelque chose, n'est rien. Atqui — Ergo.

On fait bien que les philosophes raisonnent tout autrement sur l'ame & ses propriétés. Ils prétendent qu'elle n'est autre chose que l'harmonie, la pensée, le mouvement, la durée, le temps, la vie, la mort, ou qu'elle n'est que l'effet ou le résultat des causes actives. Des demi-philosophes, comme Bonnet, assûrent, qu'un esprit pourroit être quelque chose d'une matière très fine, & cependant appelé à l'immortalité.

Toutes ces contestations sur l'ame ont engendré une infinité d'opinions. La pensée, selon les philosophes, doit être considérée comme l'essence de l'ame; c'est la faculté de l'ame, di-



sent-ils aux métaphisiciens, qui vous frappe, & vous l'appellez A m e. Mais le sentiment dans le moindre insecte n'est-il pas aussi frappant que la faculté de penser dans le cerveau de Newton. Penser, dit Helvetius, n'est autre chose que sentir. Il s'en suit d'ailleurs, continuent les philosophes, que l'ame réside aussi peu dans le cerveau, parceque tous les nerfs y aboutissent, que dans le cœur, parceque le principe des mouvemens des fluides s'y trouve. L'estomac est formé pour la digestion, l'œil pour la vue, l'oreille pour l'ouïe; certains organes servent à la procréation de notre semblable; le cœur est destiné à la circulation du sang, & le cerveau à la pensée; les passions affectent le creux de l'estomac. Pourquoi donc, soutiennent les philosophes, pourquoi ne prenez vous pas pour l'ame votre faculté de digérer, d'ouïr & de sentir? Votre faculté de penser peut-elle gouverner l'estomac, l'oreille, le cœur? Si la faculté de penser ou l'être qui pense, constituoit seule votre ame, il s'ensuivroit qu'elle pourroit encore opérer bien vivement dans une tête humaine séparée du tronc, puisqu'on voit également & le tronc sauter & les levres se mouvoir



comme chez quelqu'un qui parle; puisque la racine des nerfs, la glande pinéale, ou tout ce que vous voudrez, est encore sauf & entier. Ainsi une pareille tête ressembleroit à celle d'Orphée, qui chantoit encore une chanson, après qu'on l'eut jetté dans les eaux de l'Ibrus.

Il est aussi difficile d'expliquer, comment les mouvemens musculaires dépendent de la volonté de l'ame que de dire qu'ils n'en dépendent pas. Quant à ce qui regarde l'irritabilité & les mouvemens du cœur, on fait, qu'ils durent encore, après que la tête, le siège de l'ame, a été séparée du corps. Mais il y a aussi des mouvemens si volontaires, que l'on ne s'apperçoit pas de l'influence de l'ame. Une frayeur subite, un coup de canon nous fait tressaillir; il agite presque tous les membres à la fois; nous saisissons les objets qui sont sous la main; nous les brisons; nous les lançons loin de nous, sans pouvoir dire, qu'il y ait la moindre trace d'un être voulant. La frayeur a fait donner des marques de force extraordinaire, d'une force que la volonté desireroit en vain. — Un mendiant vient dans une cuisine assez éloignée de la porte de la



maison pour demander quelque chose. La cuisinière lui ordonnant de s'en aller, le filou tire un poignard contre elle. Mais la fille effrayée & hors d'elle même saisit le meurtrier par le milieu du corps, le traine dans la cour & le met à la porte. Le mendiant étonné de l'entreprise vigoureuse de cette fille perdit & son courage & l'envie d'exécuter son projet homicide; il se laissa trainer hors de la maison sans penser à résister. Pendant la guerre de 1756 un Officier françois prit dispute avec mon pere, & le jeune étourdi ôsa prendre le pistolet pour tirer sur lui. Ma sœur, alors âgée de 16 ans, parut dans ce moment, saisit l'Officier par la poitrine, & après l'avoir fait tourner, elle le renversa à terre. En voyant tomber un homme d'une certaine hauteur, nous ressentons sa chute dans tous les membres; nous lui tendons les mains pour le relever, sans avoir ni pensé à le secourir, ni voulu le faire. Pourra-t-on dire que ce sont des opérations d'une ame qui veut?

Quelques uns ont cru que la faculté de penser étoit l'ame même ou son essence. Descartes prétendit qu'on pensoit toujours, & Descar-

res eut tort. Il y a des momens, où nous ne pensons point du tout, & où cependant Descartes n'auroit point nié l'existence de l'ame. Qu'on réfléchisse sur l'état d'un homme tombé en foiblesse ou près de l'épilepsie; qu'on examine encore plus l'état d'un homme attaqué de catalepsie, de ce qu'on appeloit autrefois extase, le cataleptique reste quelque tems dans ses paroxismes, & après qu'ils sont finis, il continue le discours qu'il avoit commencé, ou il prononce les dernieres syllabes des mots, qu'il n'avoit prononcés qu'à moitié au moment de l'accès. J'en ai vu moi même des exemples. Assûrement l'ame n'a rien pensé pendant cet intervalle.

Les Métaphisiciens qui tranchent toutes les difficultés par des subtilités incompréhensibles, diront, que penser est quelque chose d'indivisible, & ainsi de l'ame même. Voltaire leur répond, séparez d'une pierre la faculté de peser vers le centre de la terre ou sa force motrice; séparez d'un rosier la faculté de végerer & de produire des fleurs; ôtez l'instinct de votre chien, la vie de votre cheval, vous en trou-



verez que des ames dans le mouvement de la pierre , dans la végétation du rofier & dans l'instinct du chien.

Il y a encore une difficulté à vaincre pour ceux qui fixent le siége de l'ame dans le cerveau; car on a vu venir au monde des enfans qui n'avoient ni cerveau, ni moelle allongée, & qui ne sont cependant morts qu'après plusieurs heures. On en a vu en 1768 un exemple dans l'hospital de Vienne en Autriche. Je me souviens d'en avoir lu un autre. D'un autre côté je connois une histoire arrivée dans une grande ville, où l'on prend pour de grands hommes les fots, qui viennent d'un certain pays. On a perforé le crane d'un enfant en voulant l'extraire du ventre de la mere; ou lui a enlevé le cerveau par cette opération, parcequ'on pensoit, qu'il étoit mort, & il a survecu deux jours à sa douloureuse naissance.

Je souhaite une félicité parfaite & du bon sens à tous les Théologiens & Métaphisiciens du monde; mais ils me pardonneront sans doute d'avoir avancé des opinions si opposées aux leurs.

Je proteste solennellement que, loin de chercher à faire des prosélytes, je ne veux même pas troubler la foi de qui que ce soit. Chacun a ses motifs; j'ai les miens, & ils ne valent peut-être rien. On croit en bon chrétien une infinité des choses qu'on revoque en doute, dèsqu'on fait des recherches en philosophe, & après les avoir faites, le philosophe avoue au moins qu'il n'y comprend rien. C'est ce que j'ai voulu prouver que, comme philosophes, nous ne comprenons & ne pouvons rien comprendre de tout ce qu'on nous a débité sur l'existence, les propriétés & le siège de l'ame. Voltaire même, dont l'épouvantable méchanceté est si bien connue de tous les Théologiens, a trouvé dans l'écriture les contradictions les plus frappantes sur l'ame. Qu'on lise l'article Ame dans son dictionnaire philosophique, & ce que les Peres de l'Eglise, Irenée, Tertullian, Tatien, Hilaire, Ambroise & tant d'autres ont écrit là dessus.





*De la vie, la vieillesse & la mort.*

**I**l est bien difficile de donner son opinion sur la théorie de la génération. Une fonction que les animaux remplissent sans y penser aucunement, est un nœud indissoluble aussitôt qu'elle devient l'objet des recherches & des méditations. Je ne suis pas encore déterminé pour l'un ou l'autre des systèmes à la mode. Cependant la vie de l'homme commençant à sa première existence, j'adopterai pour un instant le système de Mrs Haller & Bonnet, à fin de pouvoir la considérer dès le moment de sa procréation. Il sera alors facile d'appliquer mes réflexions au système qui sera le plus en vogue dans quelques années d'ici.

C'est dans l'ovaire, d'après ce système, que le germe de l'homme est déposé. N'étant d'abord qu'un petit point, il représente l'animal en petit, mais sans être développé. M. Bonnet place dans ce petit point l'ame de l'homme à naître ; il accorde aussi une ame aux animaux & aux plantes. Chaque femelle, dit-il, a hérité de la mère une quantité de ces germes. Passons sur ces subtilités.

Ce germe placé dans l'ovaire sans y être développé, dormant à peu près comme la chauve-fouris ou la mouche pendant l'hiver, a son degré d'irritabilité sur la partie volatile, de laquelle la semence de l'homme agit proportionnellement. Car jusqu'ici on n'a pas encore trouvé le secret de faire éclore ce germe, comme les Egyptiens qui avoient celui de faire éclore des œufs de poule. Ce sont seulement les particules les plus fines de la semence qui, apportées peut-être par l'un & l'autre sexe, à l'ovaire de la femelle, le pénètrent & l'irritent, en sorte que le commencement d'un certain mouvement s'y fait sentir. J'ai lieu de croire, que ce mouvement est d'abord très petit & fort confus; mais il acquiert peu à peu plus de force, en raison de l'accroissement & de la solidité que prennent quelques parties du germe. La circulation devenant de jour en jour plus libre, favorise le développement des parties solides & le dégorgement des canaux. Les sucs nutritifs s'y réunissent; c'est là où commence ce qu'on appelle accroissement, objet qui ayant été traité par les physiologues avec autant d'exactitude que de



prolixité, seroit cependant susceptible d'être traité encore.

Je suis persuadé, & je tâcherai de le prouver dans une dissertation particulière, que l'irritabilité est le premier principe de l'accroissement des animaux & des végétaux. Elle est le résultat du mélange proportionnel & du mécanisme des parties; elle devient le double principe & de la végétation & de la nutrition. L'on invoquera en vain, pour détruire ce système, les principes secrets & mystérieux tant vantés aujourd'hui. L'électricité même n'est qu'un principe composé, & elle n'opère que comme un aiguillon sur les conduits & les parties irritables, quand on la fait servir à l'accroissement; j'aurai occasion d'en parler dans la suite.

Les effets d'un mouvement, qui n'est excité ni par la volonté de l'ame, ni absolument par les nerfs, sont imputés à l'irritabilité; j'en rapporterai quelques exemples également connus des Médecins & des Physiciens. Lorsqu'on met

du fet sur les cuisses d'une grenouille, séparées du tronc & écorchées, on apperçoit bientôt un mouvement, qui continue longtems. Quand toute sensation a cessé chez l'homme, on peut rétablir le mouvement du cœur en y faisant parvenir du sang chaud, de l'eau tiède ou de l'air. Celui qui auroit assez d'habileté pour introduire l'un ou l'autre de ces fluides dans le cœur d'un animal mort, parviendrait à rétablir le mouvement du cœur, la circulation & la vie, si les parties constitutantes de la vie étoient encore entières, les sucs dans un état convenable & les vaisseaux ou les organes exempts d'obstructions insurmontables. C'est ainsi qu'on peut resusciter ceux qui sont suffoqués ou évanouis, mais rarement ceux qui sont morts d'une maladie; car l'on doit observer que l'irritabilité même se perd peu à peu après la mort.

Voici encore des exemples d'irritabilité. On prit un jour le cœur d'un poulet, qui n'étoit pas encore éclos; on le mit dans de l'eau chaude, & quoiqu'il fut sans mouvement, il commença à palpirer & à remuer. L'irritabilité de la chauve-fouris, de la mouche & des autres ani-



maux paroît être engourdie tout l'hiver, par le froid; mais ils sont reveillés par la chaleur, & ils sentent de nouveau la circulation, le mouvement & la vie. Pendant l'hiver il est facile de faire cette expérience sur les animaux engourdis en les mettant dans un appartement chaud.

Il convient d'observer que cette irritabilité n'est pas égale partout; elle a ses proportions. Il paroît que le sang est l'aiguillon le plus propre à remettre en mouvement le cœur de l'homme; comme la chaleur pour les insectes & certains animaux. Les rayons de la lumière irritent le nerf optique, le son les nerfs de l'ouïe, les particules odoriférantes ceux du nez, l'ipécacuanha l'estomac & la rhubarbe les intestins. L'irritation du cœur devient plus forte par l'air. L'acreté de l'urine n'occasionne dans la vessie qu'une irritation médiocre, mais elle augmente, quand on introduit de l'eau chaude dans la vessie. L'eau chaude bouleverse l'estomac & le provoque au vomissement. Ainsi que la semence de l'homme est l'aiguillon proportionel du germe, de même sa partie virile occasionne l'irritation la plus convenable pour ébranler l'ovaire & les autres parties de la femme.

Non seulement certains animaux sont plus irritables que d'autres ; mais une partie du même animal l'est plus que l'autre. Le cœur d'une grenouille bat encore quelque tems après qu'on y a fait passer de l'air. Cette irritabilité diffère selon l'âge & le sexe. Comme l'enfant est plus irritable que le vieillard, les battemens du cœur du premier sont aussi plus frequens. La Dame de ville a plus de sensibilité que la paysanne & l'Italien plus que le Grœnlandois.

Le germe de l'animal étant donc amené par la sémence à un premier mouvement & à son développement, l'homme commence à se former ; il s'accroît & naît enfin. Alors d'un côté les effets de la nourriture, de l'éducation & de toutes les causes, dont j'ai parlé plus haut, agissent sur lui ; d'un autre côté la diversité de l'éducation, du climat & du tempérament contribue à en faire un homme plus ou moins parfait ; il parvient à la vieillesse ; les facultés de son ame & de son corps dépérissent ; il meurt enfin.

Venir au monde pour mourir, ce n'est autre chose, qu'habiter une maison avec la certi-



tude qu'elle s'écroulera tôt ou tard, & nous abîmera sous ses ruines. Les loix même nous forcent d'attendre ce triste moment sans ôser le prévenir. Idée affreuse que celle de la mort ! Idée, qui fait également frémir le philosophe & le guerrier, le Roi & le pauvre. Les sauvages & les imbécilles sont à peu près les seuls qui voyent d'un œil indifférent les approches de la mort. Idée effrayante que la plupart des humains ne supporteroient pas, si elle étoit aussi fortement imprimée dans l'ame des mourans que dans le cœur du ceux qui jouissent encore des agrémens de la vie. Mais heureusement les impressions de cette idée, comme toutes les autres sensations s'affoiblissent chez les malades à mesure qu'ils approchent de la mort. C'est ce que je tâcherai de prouver en examinant la chose.

On convient que la circulation est le premier principe de la vie. Le sang parcourt toutes les parties du corps en passant des vaisseaux infiniment petits à des vaines qui s'aggrandissent par degrés aux deux grandes veines caves & à la cavité droite du cœur. Delà il est poussé par les artères pulmonaires dans les poumons, d'où

il est rejeté par les veines à la cavité gauche du cœur, & de celle-ci il parvient par la grande artère & ses rameaux innombrables dans toutes les parties du corps. Tant que l'ordre de cette circulation subsiste, l'homme vit; aussitôt qu'elle est rétablie, il revient de son évanouissement ou de la suffocation. Et il est sûr, qu'on a enseveli des milliers d'hommes, dont l'on auroit pu rétablir la circulation & la vie; j'en ai vu un exemple sur un enfant, qui a été rappelé à la vie par des frottemens de plusieurs heures. Mais cette circulation continuelle nous conduit insensiblement à la mort; elle cesse, elle corrompt les parties solides & fluides jusqu'à ce qu'enfin la machine entière incapable d'exciter davantage, se dissout.

Quand le cœur fournit le sang à l'aorte, il faut d'abord que le sang soit poussé par devant, & que les membranes soient ensuite dilatées. Par cette circulation ou par les impulsions réitérées sur les membranes des artères, elles deviennent toujours plus fortes; les petits vaisseaux qui composent ces membranes, se ferment après la dissipation ou l'épaississement des



humeurs, dont ils sont remplis, & forment des membranes plus fortes, cartilagineuses & osseuses comme celles des vieillards; enfin chaque fibre d'une telle membrane devient sèche, ferme & épaisse. Les membranes fermes résistent davantage aux forces du cœur; mais le cœur perd peut-être plus de forces, lorsque le sang qu'il pousse, doit passer par des membranes plus fortes, & il ne peut plus à la fin soutenir cette résistance. Le cœur diminuant de volume en proportion de l'âge adulte & de la vieillesse, perd aussi de jour en jour une partie de son irritabilité; il est plus rarement excité à la réduction & à l'évacuation du sang, & ainsi le sang parvient plutôt par la lenteur de sa circulation à s'épaissir & à se cailler. C'est aussi par une circulation constante que les humeurs deviennent plus acres, plus épaisses, & se chargent de particules terreuses. On fait même que des particules d'os sont détruites & resorbées dans l'âge adulte, en sorte que les os d'un vieillard sont plus légers que ceux d'un adolescent, & le vieillard est par là disposé aux dépôts pierreux. Le cœur dépouillé de la plus grande partie de sa force ne peut donc pousser le sang épais assez



loin par des vaisseaux inflexibles ; il ne peut pas s'avancer également ; il fait des efforts ; le battement, le pouls intermittent, les angoisses sont les suites de la foiblesse ; mais à la fin il succombe sous le fardeau qui le presse, & la mort douce de la vieillesse, telle que celle qui a terminé les jours de M. Cornaro, est le résultat de ses combats impuissans.

La mort des vieillards est ordinairement la plus douce de toutes. Mais nous arrivons plutôt ou plus tard à ce genre de mort, suivant que nos vaisseaux se roidissent ou se dessèchent & que les humeurs se fixent. Van Swieten parle d'une femme qui, à peine âgée de quarante ans, sans avoir été malade, fut desséchée dans l'espace de deux ans, au point que la peau ridée adhéroit aux os, comme étant l'effet d'une vieillesse prématurée. Nous savons même que les animaux s'apperçoivent plutôt des atteintes de la vieillesse ; ils la sentent d'autant plus vivement, qu'ils sont exercés dans leur jeunesse, & c'est toujours d'après leur constitution, leur nourriture & leur genre de vie. On prétend au contraire que certains peuples de l'Amérique





vivoient autre fois plus longtems que nous, parceque leur tempérament étoit humide comme leur climat & leur ame exempte de tous soucis, ou, peutêtre, parceque ne mangeant rien de salé, ils avoient moins d'acreté dans leurs humeurs; suivant quelques chymistes leurs humeurs donnoient moins de fel animal que celles des Européens. Il est incontestable que les humeurs des adultes deviennent toujours de plus en plus acres, soit par la circulation, soit par l'abus des alimens salés & acres. Il s'en suit delà que les exhalaisons des adultes sont fortes; que celles d'une vieille femme nuisent à la santé d'un enfant, & que M. Haller distinguoit celles d'un vieillard qui venoit derriere lui.

C'est un effet universellement reconnu de la vieillesse que nos sens s'affoiblissent comme nos forces. Nous connoissons à peu près l'organisation du toucher, du goût & de l'odorat. Il y a des papilles nerveuses qui, situées sous une membrane très subtile, nommée epiderme, sont imprégnées d'une humidité muqueuse & remuées par des objets extérieurs. Cet epiderme, à force de tems ou par des causes com-

primantes dévient plus épais ou plus dur. La mucosité qui environne la papille nerveuse & qui l'humecte, est quelque fois gluante & sèche. Les nerfs même perdent leur flexibilité; leurs enveloppes l'épaississent; leurs esprits, s'il y en a, ou leur fluide, diminue; ils cessent d'avoir la mobilité nécessaire, & ainsi le sentiment s'affoiblit par l'âge. On fait que certaines parties de l'homme sont plus sensibles à cause de la quantité de papilles nerveuses placées sous une membrane très délicate. Mais on fait aussi que ces parties se dépouillent à la fin de leur sensibilité, de manière qu'il reste à peine des marques de cette irritation qui porte la jeunesse presque jusqu'à la manie. C'est alors seulement que le vieux Général de 90 ans dit tout furieux aux jeunes Officiers qui badinent avec des filles: Est ce là l'exemple que je vous donne?

Ainsi un sens se détruit après l'autre! les papilles nerveuses de la langue destinées au goût perdent une partie de leur sensibilité, ou l'humidité, qui les environne, s'altère. Voilà deux causes qui contribuent à diminuer la finesse du goût; car nous trouvons insipide ce qui n'est pas





plus salé que cette humidité. Mais à proportion que l'humidité de la bouche devient salée, les alimens nous paroissent avoir moins de goût, comme cela arrive aux grands buveurs. L'âge affoiblit donc, de jour en jour, la vue, l'odorat & l'ouïe, soit par l'endurcissement, soit par quelque autre défaut des membranes, des humeurs, des nerfs &c. la vieille dame est obligée de se servir de lunettes, de ces instrumens perfides, qui trahissent malgré elle le nombre de ses ans; il faut élever la voix pour être entendu du vieillard; lorsque le cerveau est desséché par l'âge, la mémoire dépérit; les nerfs, la moelle du cerveau manquent de leur mobilité naturelle, ou, si vous adoptez le système des esprits nerveux, ces esprits sont séparés en plus petite quantité, parceque la circulation est plus lente. Ainsi les nerfs sont inhabiles à percevoir promptement & nettement les impressions extérieures des objets, ou à exécuter leurs mouvemens avec autant d'habileté qu'au paravant. Il est prouvé par des expériences exactes, que les nerfs sont d'autant moins agiles, qu'ils deviennent plus secs.

On apperçoit aussi cette diminution de sensibilité dans les fonctions qu'on attribue à l'ame. Le vieillard, plus sourd aux cris de la pitié, moins touché du beau, éprouve rarement les fortes émotions de l'ame. Les muscles, dépouillés de leur irritabilité, ne sont pas si susceptibles de mouvement. Les parties charneuses acquièrent plus de durété & de roideur; la peau devient sèche & ridée, ce qui est occasionné ou par l'épaisseur ou par le défaut de graisse ou de l'humeur propre à l'humecter. Aussi les vaisseaux des vieillards sont desséchés, endurcis & usés. L'irritabilité du cœur, qui occasionnoit auparavant un mouvement étonnant au moment de l'affluence du sang chaud, cette irritabilité, dis-je, est diminuée, & toutes les autres parties sont moins irritables, comme moins sensibles. Les vieillards caducs ressemblent aux enfans; ils sont presque sans sentiment; une mouche effrontée se promène tranquillement sur leur visage; à peine sentent-ils dans leurs intestins l'irritation des excréments; ils dorment presque toujours, & ils cessent de vivre en dormant. Leurs muscles sont si foibles, qu'ils marchent difficilement, le corps est courbé, maigre



& fragile, quelque fois les membres sont sphacelés, parceque le sang ne peut plus y pénétrer; la respiration est non seulement lente, mais souvent interrompu; le cœur ne pouvant plus vaincre le roideur des artères, devient même plus large. Enfin toute la circulation frappée de stagnation, le sang a assez de repos pour pouvoir se cailler & s'épaissir; il s'accumule dans les plus grands vaisseaux, & les petits sont obstrués par les humeurs épaissies. Ainsi le cœur, comme je l'ai avancé, perd la faculté de pousser le sang jusqu'aux extrémités des vaisseaux, jusque dans les parties éloignées du corps, & il ne trouve plus d'issue. Le sang qui revient des poumons, ne peut plus gagner l'entrée du cœur affoibli; ils sont affectés d'une stagnation sanguine, de la quelle résulte de petites angoisses, qui finissent par la mort. Le vieillard a cessé de respirer; il est mort, dit-on de lui, après l'avoir regardé depuis longtems comme inutile dans ce meilleur des mondes, & l'esperance de le remplacer par un sujet plus jeune, en apparence plus habile, en effaçant son souvenir console de sa perte. Nous faisons à peu près comme les Chinois, lorsqu'une montre est derangée;

elle est morte, disent-ils, & ils la troquent soudain pour une autre.

C'est une triste idée sans doute que de finir sa carrière dans un état de caducité & d'abattement. Cependant peu de mortels arrivent jusqu'à ce point; car la plupart sont entraînés dans la nuit du tombeau par des désordres & des maladies. Mais chaque genre de mort diffère de l'autre par le physique du corps. C'est ce que je tâcherai d'expliquer en faisant connoître quelques uns des genres de mort, qui terminent les plaisirs ou les peines des humains.

Il y a des accidens mortels, tels que des blessures profondes & imprévues, qui ôtent au cœur le sang nécessaire pour entretenir la circulation & la vie. Alors le défaut de sang interrompt le mouvement du cœur; la mort vient sans être annoncée par une douleur considérable, excepté celle qu'occasionne la lésion de l'intestin. Un chasseur poursuivant un jour deux voleurs reçut de l'un d'eux un coup de couteau dans la poitrine. Le chasseur n'ayant senti que l'effet d'une percussion sur la poitrine, s'em-





presse à poursuivre les deux fugitifs ; mais comme il ne put les attraper, il revint vers ses camarades, parla avec eux, tomba & mourut. La grande veine (vena cava) avoit été coupée près du cœur, & son mouvement, dont dépend la vie, avoit cessé, parceque le sang n'y avoit plus afflué. C'est pour cela que la mort ne fut précédée d'aucune angoisse considérable. Quelques hémorrhagies chroniques, les diarrhées, la consomtion, d'autres maladies tuent l'homme presque de la même façon, mais plus lentement. Le Baron de van Swieten assure qu'un homme travaillé d'une maladie aigue peut perdre la moitié de ses humeurs dans l'espace de vingt quatre heures. Aussi les angoisses de la mort ne sont jamais aussi considérables dans ces sortes de maladie, & il n'a manqué qu'une quantité suffisante d'humeurs & leur affluence. On dit ordinairement de celui qui finit ainsi sa carrière: il est mort, comme s'il étoit endormi: le bon Dieu le bénisse! Amen.

Quelques maladies font périr, parcequ'elles causent une stagnation, qu'elles empêchent la circulation de manière que le cœur excité au

mouvement ne peut plus repousser le sang. C'est ce qui arrive dans l'inflammation des poumons & d'autres parties, dans les engorgemens & compressions des vaisseaux, occasionnés par des polypes, des tumeurs &c. Les suffocations amènent le même genre de mort, & c'est celle qu'éprouvent les pendus, les noyés &c. Dans ce cas la fin de la vie est précédée des plus fortes angoisses. Malheur à ceux qui vont ou se pendre ou se noyer. L'angoisse qu'ils éprouvent, quoique momentanée, n'en est pas moins violente; car dèsque la circulation est empêchée, le cœur irrité se resserre, mais imparfaitement, environné de sang accumulé, incapable de surmonter les obstacles, il s'en suit des angoisses extraordinaires; le malade meurt enfin après beaucoup de palpitations de cœur. Mais il ne faut pas croire que cette angoisse cruelle puisse durer jusqu'au dernier moment de la vie. Plus la mort s'approche, plus le sentiment dépérit. Je connois l'histoire d'un homme sauvé & rapelé à la vie après avoir été pendu. Il se souvenoit d'une angoisse subite, mais momentanée; la vue, l'ouïe & tout sentiment furent anéantis tout à coup, & il fallut bien du tems pour



lui redonner le sentiment & la vie. Dans ce cas le cerveau est d'abord surchargé du sang, qui ne peut pas retourner par les veines comprimées. Or, par cette pression du sang le cerveau & les nerfs deviennent insensibles, & on sent après quelques instans aussi peu de douleur que dans l'apoplexie. Ce que je dis là est encore confirmé par la dissection de ceux qui ont été pendus ou suffoqués.

La vie finit encore d'une autre maniere, c'est à dire, quand l'interruption ou l'anéantissement de la force nerveuse ont ôté au cœur & aux artères leur sensibilité & leur mouvement & les ont frappés de paralysie. C'est le genre de mort qui suit ordinairement les évanouissemens, la paralysie universelle & l'apoplexie mortelle. Alors la mort s'approche sans être accompagnée d'aucune sensation d'angoisse. J'espère qu'une mort semblable terminera mes jours. Lorsqu'on éprouve même les convulsions les plus fortes, on ne doit pas s'abandonner à la frayeur. Ceux qui sont attaqués d'épilepsie, se plaignent-ils de douleurs, quoiqu'ils aient eu de violentes convulsions ? J'ai vu mourir quelqu'un à la suite

d'une infinité d'accès convulsifs, & lorsqu'ils étoient passés, il ne se souvenoit plus de la moindre douleur; j'ai été à portée de faire plusieurs fois cette observation. Deux apoplectiques qui avoient souffert des certaines d'accès convulsifs, articulèrent ensuite quelques mots, mais confusément, & sans donner une marque de douleur. Ils ont été rétablis, mais ils n'ont jamais pu se souvenir distinctement de ce qui leur étoit arrivé. Dans l'évanouissement les veines cessent de fournir leur sang au cœur. On ne peut ressusciter un homme évanoui qu'en lui arrosant la visage avec de l'eau fraîche ou en employant un autre stimulant, au moyen duquel les veines sont mises en mouvement & le cœur commence à se contracter & à redonner la vie à la circulation. Dans les apoplexies mortelles, dans les fortes compressions du cerveau, & dans les paralysies l'action des nerfs sur le cœur & les vaisseaux sanguifères est interrompue, de sorte que l'affluence du sang au cœur & sa sortie par les artères est empêchée. Ainsi les nerfs étant comprimés ou paralysés, tout sentiment cesse.

Les Métaphysiciens qui ont le précieux avantage de voir les choses comme ils le veulent,



mais rarement comme elles le sont en effet, ont conçu jusqu'à présent des idées tout à fait différentes de la vérité sur la manière de mourir. L'évanouissement arrive, dit Sulzer, grand saut, quand l'ame est surprise par une infinité d'idées à la fois. Que les raisonnemens des Métaphysiciens sont insensés! Sulzer est persuadé sans doute de la possibilité de démontrer son argument, lorsqu'il raconte que les évanouissemens, qui ne sont que des élancemens de l'ame, suivent la joie comme la peur. Mais on connoit trop bien les causes physiques d'un évanouissement, & les passions même ne pourroient jamais l'occasionner, si elles ne produisoient cette oppression de la circulation du sang, laquelle est l'effet d'une forte douleur, d'un spasme, de l'odeur, de la vapeur de charbons ou de quelque autre cause physique. Il a été un tems où j'étois si sensible, que j'éprouvois dans le bas ventre une disposition ou même le cours de ventre aussitôt que je réfléchissois sur l'état dangereux d'un de mes malades, & je courois à la garde-robe à la vue de son domestique un peu empressé. L'ame s'est-elle délivrée par cette voie de ses angoisses? Ou faut-il expliquer

cette mobilité de l'intestin par l'empire de mes nerfs sensibles sur les vaisseaux & viscères aussi sensibles? Il n'en est pas moins vrai que mon ame n'a plus choisi dans la suite ce chemin pour se débarrasser de ses peines, surtout lorsque je me portois bien, & qu'il n'y avoit ni air électrique, ni air tonnerre, qui derange tous les ans mes nerfs, ma santé & mon moi.

J'ai donc classé les causes physiques qui terminent nos jours. J'ai déjà dit, que nous ne pensons pas sans crainte comme sans horreur à ce dernier instant, quoiqu'il nous arrive souvent d'affûrer le contraire. Mais il y a des circonstances physiques & morales qui nous donnent cet horreur de la mort. Elle sépare les cœurs unis, disent les amans, elle laisse des orphelins dans la pauvreté, & des veuves, dont les souverains n'ont aucune pitié, s'écrient les femmes mariées; elle enleve à l'état un Prince bienfaisant, des ministres prévoyans, des citoyens utiles, assûrent les politiques, & ce qui est plus important, elle nous jette dans l'incertitude la plus affligeante sur l'avenir, disent sans cesse les prêtres instruits.





Mais nous avons déjà l'heureuse habitude de négliger ce qui est évident comme tout ce qui nous environne & de nous tourmenter de ce qui est hors de notre sphere & étranger à nous. Il est donc bien naturel que l'incertitude de l'état futur ait fait imaginer à chaque peuple des moyens pour appaiser ses inquiétudes. Le Bramin assure la béatitude éternelle à celui qui ne tue aucun insecte; mais il laisse dévorer par les flammes une veuve avec le cadavre inutile de son mari. Les anciens Péruviens se confessoient à leurs Incas, qui croyoient en avoir fait assez quand ils avoient confessé leurs péchés au soleil. Le grand Prêtre du Perou donne d'avance & en toute sûreté l'absolution à l'Empereur & à sa famille, dèsqu'ils ont envie de faire leur confession au ciel. L'Indien croit se reconcilier avec la divinité en donnant tous les ans un grand festin en son honneur. Et qui connoit toutes les assurances, qu'ont imaginées pour l'avenir les Lamas, les Bonzes, les Derviches, les Faquirs, les Druides, les Mandarins & tant d'autres bonnes gens? Qui connoit les tours d'adresse qu'ils ont toujours prêts pour sauver l'ame in articulo mortis. C'est alors

que le bon compagnon du compere Mathieu se revêt d'un capuchon pour se sauver de ce dernier embarras, & que Rabelais demande un Domino, parcequ'il a lu dans l'Ecriture sainte: *Beati, qui in Domino morientur.* N'envions à personne son repos & le moyen qu'il a de se le procurer. Mais revenons à ceque la maniere, dont se terminent nos jours, offre de bon & de mal.

Les approches de la mort présentent une multitude de scenes effrayantes; mais elles cessent de l'être, quand on les examine de plus près. Une maladie aigue ou un accident cruel précède souvent la mort, & personne ne disputera, qu'une telle scene ne puisse en donner une idée affreuse. De plus, on voit des mourans qui frémissent d'angoisse; des mouvemens convulsifs agitent & renversent tous les muscles du corps. Outre ces circonstances je tiens pour certain de mon professeur que le moment, où l'ame se sépare du corps, est extrêmement douloureux, & ma bonne Tante m'a juré souvent, que des démons épouvantables portant des queues & des cornes se présentoient aux mou-



rans avec le registre de leurs péchés & aggravoient leurs derniers instans par des reproches désespérans.

J'ai eu souvent occasion d'observer des mourans, & j'ai fait des recherches à dessein pour pouvoir dire la vérité à tous ceux qui sont déterminés à mourir. J'ose les assurer qu'en considérant la mort phisiquement, elle n'est rien, & c'est sans fondement qu'on a regardé la mort comme douloureuse. Je suis de l'avis de Mr. de Buffon, qui croit, que la prétendue séparation de l'ame du corps cause aussi peu de douleur, que son union au corps de plaisir; c'est à dire, qu'il y a aussi peu de douleur à craindre au dernier moment de la vie que de plaisir à espérer à son commencement. Je tâcherai de développer d'avantage l'histoire de la mort. J'avoue à la vérité, qu'il y a des maladies qui nous tuent après nous avoir fait endurer des douleurs cruelles; mais la maladie n'est pas la mort. Il s'agit donc de savoir si mourir est un état aussi cruel qu'on l'a prétendue, & on verra en examinant la chose de bien près que mourir n'est rien.

Si l'on a le malheur d'être travaillé d'une inflammation, si la gangrène affecte une partie sensible, c'en est assurément beaucoup plus qu'un honnête homme n'en devroit supporter dans ce meilleur des mondes. Touché de son état j'ai une idée distincte de ses tourmens. La tumeur inflammatoire, disent les Médecins, comprime les fibres & les tend; elle les dispose au déchirement. Dans la gangrène, continuent-ils, cette tension étant parvenue au dernier degré, on a aussi la plus grande douleur à souffrir. J'ai vu des malheureux, dont les intestins étoient attaqués de l'inflammation & puis de la gangrène. Tourmentés du plus violent désespoir ils vouloient se précipiter par les fenêtres. J'ai vu enfin quelqu'un mourir de la gangrène, dont étoit affectée une partie, qui lui avoit procuré autrefois le plus grand plaisir; il fremissoit de douleur; mais une scène si triste ne peut pas durer toujours. La douleur la plus forte finit tout aussitôt que le plaisir le plus vif. Les parties furent sphacelées après l'inflammation & la gangrène, comme cela arrive toujours, lorsque la maladie est mortelle, & alors la sensation de la douleur cessa. Je me porte bien, dit-il, il



respira un peu plus vite, mais avec plus de difficulté; il eut des transports, & il se portoit bien cependant à cequ'il assûroit. Cet état dura plus de douze heures, après lesquels il mourut paisiblement sans sentiment, sans se soucier de ceux qui l'entouroient; & c'est précisément le cas de tous ceux qui meurent de la gangrène. Un autre qui mourut de la gangrène au pied, me disoit: je me porte bien maintenant, & comme Bourguemaitre il entreprit paisiblement de raisonner sur les affaires de la ville; enfin il se porta bien de cette maniere jusqu'au dernier soupir. On a observé que ceux qui perissent de fievres aiguës, meurent presque tous de même; ils meurent aussi tranquillement; ils se portent tout aussi bien que le Bourguemaitre, dont je viens de parler. Mais aussi on découvre par la dissection du cadavre, que la gangrène, dans la plupart, affectoit l'un ou l'autre intestin, que tantôt les boyaux, tantôt le foie & les poumons étoient sphacelés.

Mais on m'objectera que ces gens souffrent quelque fois des convulsions horribles. Il est étonnant qu'un enfant mourant souffre autant,

dit la mere compatissante en le voyant à ses derniers momens en proie à des mouvemens convulsifs. Mais j'ai déjà prouvé plus haut, que les convulsions ne sont pas le signe de douleurs réelles, & je l'ai démontré par l'exemple des épileptiques & de quelques apoplectiques. Les premiers ont si peu de sensations que le fer rouge ne feroit pas la moindre impression sur eux. D'où vient que les enfans meurent ordinairement de convulsions? Parceque leurs fibres sont plus irritables, plus mobiles que celles des adultes. Ainsi à l'éruption des dents, à la présence de l'acide dans l'estomac & les intestins, ils souffrent des convulsions; mais ils ne pleurent point après les avoir éprouvées, & ils ne conservent aucun souvenir douloureux. Nous avons, dit-on, des fibres nerveuses qui servent au sentiment, & celles là occasionnent des douleurs, lorsqu'elles sont irritées. Nous en avons d'autres qui servent au mouvement, & une irritation extraordinaire produit dans celles ci des mouvemens forts & irréguliers. Tissot & ceux qui substituent les esprits nerveux à ce système, comparent les nerfs du sentiment aux veines & les nerfs du mouvement aux artères,



c'est à dire, aux vaisseaux qui attirent leur fluide hors du cœur. L'activité des nerfs qui menent leur fluide du dehors vers le centre & le cerveau, paroît donc déjà anéanti avant la mort. Mais il reste encore dans les nerfs quelque force pour le mouvement, & l'irritation ou peut-être l'irritabilité que les muscles conservent quelques heures après la mort peut écarter les muscles de la bouche & ébranler convulsivement le corps. Cependant il importe peu que les muscles du corps tremblent ou soient ébranlés, si cela arrive sans causer des douleurs. Ceci me rappelle la curiosité d'un mari de ma connoissance. Uni à une femme vieille & fort laide, il vivoit peu avec elle & ne se trouvoit à la maison, que lorsque, tombée malade, elle lui paroissoit près de mourir. Je voudrois bien, disoit-il, voir si la laideur de sa bouche peut être encore défigurée par la mort.

Quant aux démons qui se présentent aux mourans, je crois qu'il en est d'eux, comme des incubes & des succubes. On suppose que les faunes, les satyres, les demi-dieux des poètes n'étoient que de grands singes, des Ourang-outangs. Alors le sang épais ou une indigestion

a produit facilement des rêves de faunes & de satyres qui assouviſſoient leur lubricité ſur les dormans. C'eſt ainſi que penſe M. de Paw. „Dèsque les anciens,“ dit-il, „introduiſirent „dans leurs religion des demi-dieux ſi libertins „& ſi luxurieux, il dut ſ'y trouver des hommes „& des femmes d'un tempérament mélancolique „qui, oppreſſés durant la nuit par le poids d'un „ſang épais ou d'une indigeſtion, rêverent que „les faunes & les ſatyres les violoit pendant „leur ſommeil; & ce ſont ces ſonges que les latins nommoient *faunorum ludibria*, contre les quels Plin e conſeille ſagement la racine „de la grande Peoine. Telle eſt l'origine des „incubes & des ſuccubes, dont parlent les démonographes modernes, ce que les anciens „attribuoient à leurs ſatyres, & ce que les philoſophes n'attribuent ni aux uns, ni aux autres.“

Ainſi cette irritation ou cette ſenſation voluptueuſe qu'on éprouve en rêvant, excitée ou par une abondance d'humeurs, ou par le tempérament, ou par une cauſe philiſique quelconque, & en même tems accompagné d'une ſenſation mélancolique, qui provient d'un ſang épais, d'une indigeſtion ou de l'hypocondrie.



L'histoire des fantômes qui obsèdent les mourans, n'a pas d'autre fondement. La sensibilité de ceux qui ont la circulation vive, est exaltée comme leur imagination, & ils reçoivent alors plusieurs images à la fois. Si en même tems le sang est épais, & la liberté de la circulation empêchée, ces images deviennent mélancoliques & effrayantes. Et si dès l'enfance on a la tête rempli d'histoires, de spectres & de forciers, on ne doit pas être surpris de ne rêver que démons & fantômes — Une femme en couches travaillée de la fièvre, étant d'une sensibilité exaltée, verra en songe une forcieri prête à lui ravir son nouvel héritier; & si malheureusement l'enfant devient après cela noué, & sa tête large & difforme, la bonne mere croira facilement, qu'une forcieri a substituée un autre enfant au sien. Ma Tante m'en a cité plusieurs exemples dignes de foi. Le mourant ou celui qui est accablé d'une maladie grave, étant également tourmenté & de l'avenir & du souvenir de ses péchés ne verra que des diables tenant le registre de ses fautes. La chaleur fébrile du malade, exaltant la mobilité de ses fibres, lui fait éprouver des soubresauts & des frayeurs, son imagination brulante

abonde en idées singulieres , & la stagnation de la circulation, l'obstruction ou la lésion d'un intestin, une compression ou quelque autre physique peuvent imprimer aux idées une teinte de tristesse & de douleur. Ajoutons à tout cela les dérangemens de l'imagination qu'amènent les causes morales.

Je viens maintenant à histoire des tentations qu'on prétend souffrir dans les derniers instans de la vie, à ces tentations, qui remplissent de frayeur de pieuses Vestales. Les Théologiens ont toujours été ingénieux à trouver des moyens pour épouvanter comme pour affliger. Je voudrois d'abord savoir ce qu'ils entendent par tentation; car moi, qui ne suis qu'un homme simple, qui n'ayant point l'honneur d'être métaphysicien, prend les choses telles qu'elles paroissent à mes yeux, je crois que la tentation n'est autre chose qu'à peu près l'occasion, l'habitude, le tempérament & l'éducation. Les tentations d'un jeune homme l'entraînent à la gaieté & au plaisir, & celles du vieillard le portent à l'avarice. Le flegmatique est disposé à la colere, & l'hypocondre pusillanime au suicide.



La cause de ces dispositions est phisique, & elle dépend de la variété de nos humeurs, & de la mobilité de nos fibres. Le commerce des filles me donne la tentation du plaisir, comme le bon vin me fait succomber à celle de l'ivresse. Ainsi l'occasion, la gaieté de mon tempérament, une fille ronde & gaillarde, la bonté du vin, la bonne compagnie, voilà les causes qui m'entraînent au plaisir & à la crapule. „Les desirs „d'une femme enceinte, dit Schandy, viennent „du changement de la constitution de son corps; „les desirs d'une femme qui n'est pas enceinte, „viennent également de la constitution de son „corps. L'ame se conduit d'une maniere tout „à fait passive, & elle est entierement exempte „de faute.“

Le malade peut sentir des mouvemens de volupté, soit par l'abondance, l'émotion ou l'acreté de ses humeurs, soit par l'irritabilité progressive de ses fibres, soit par sa situation, soit par l'abstinence ou les drogues même. Quand ces mouvemens proviennent d'une abondance de bons sucs, & de l'activité des forces vitales, mais non de l'acreté des humeurs & de

de la mobilité excessive & spasmodique des fibres, les Médecins les mettent au nombre des bons signes. Je me rappelle à cette occasion d'un vieillard malade, dont l'épouse fort gaie comptoit ordinairement sur ces signes de la force de son mari, & après en avoir eu plusieurs preuves, elle m'assûra qu'il y avoit toute espérance pour le rétablissement de son mari; mais le malheureux mourut quelques mois ensuite. J'ignore si la mort arriva, parceque son épouse curieuse avoit repeté trop souvent ses expériences, ou si tous les mouvemens de son mari n'avoient été produits que par l'acreté & l'irritation spasmodique des fibres.

On prendra par là une juste idée de l'origine des tentations lubriques. Mais j'ose affûrer que ceux qui sont épuisés par de violentes maladies, que ceux, dont la mort s'est en quelque sorte déjà emparée, ceux là, dis-je, ne sentiront point l'aiguillon de la volupté. Une religieuse dévote peut donc jouir de la pieuse consolation de n'être pas tourmentée dans ses derniers momens, par un démon lubrique. J'en ai cependant connu qui, abandonnées à cet



état de foiblesse, craignoient encore de succomber aux tentations de l'esprit malin; mais je ne crains pas de dire, qu'alors elles auront moins de peine à vaincre leurs desirs, qu'elles n'en avoient dans leur cellule, lorsqu'elles se portoient bien.

Je conviens que les causes physiques, dont j'ai parlé, occasionnent des angoisses avant la dernière extrémité; & il est bien naturel que cette inquietude influe sur le moral & produise des réflexions tristes, pusillanimes & désespérantes, surtout si le cerveau a été dérangé par ces images effrayantes, ou habitué à elles par une éducation fanatique, par les histoires épouvantables d'un prêtre mélancolique ou imposteur. Pour prévenir cette sorte de tentation il ne faut que du bon sens & l'usage d'une philosophie raisonnable. Comme tout sentiment s'affoiblit dans les dernières heures de vie, de même la sensation des angoisses physiques s'affoiblit avant la mort. L'imagination ou la faculté de sentir les objets & de se les représenter étant effacée à la fin de la vie, les réflexions tristes & effrayantes ne peuvent plus y trouver place.

La plupart des hommes meurent avec l'indifférence la plus parfaite, sans se soucier ici ni de leurs amis, ni de leurs parens.

Si nous éprouvons des angoisses & des inquiétudes avant de mourir, le démon n'y a aucune part. Le désespoir est l'effet de la pusillanimité & de la faiblesse inhérente à la constitution du corps & nourrie par des idées corrompues de la divinité, de la religion & de l'avenir. C'est d'après ces principes que des tableaux affreux se représentent différemment à l'un ou à l'autre, comme Lucan l'exprime si bien.

— Sua quemque premit terroris imago.

Heu! quantum pœnæ misero mens conscia  
donat;

Quod styga, quod manes infestaque Tartara  
Videt! — infera monstra flagellant.

Je me trouvais un jour auprès d'une moribonde, dont les yeux étoient sans mouvement. Mais quelques uns des muscles de l'œil étant plus paralysés que les autres, elle paroissoit regarder de travers & avoir les yeux fixés sur un



coin de la chambre. Le confesseur & les autres qui entouroient la malheureuse, que le râle suffoquoit déjà, observerent la direction de ses yeux. C'est dans ce coin, disent-ils, que le diable s'est probablement placé pour exciter la mourante à des tentations criminelles, parceque les yeux restent fixés sur cet endroit. Le révérend Pere aspergea plus de dix fois l'endroit avec de l'eau bénite, prodiguant tour à tour & des bénédictions pour chasser ce diable & des injures pour l'intimider ; il lui ordonnoit encore de quitter la place & de laisser la moribonde tranquille, lorsqu'elle expira.

C'est un sort inévitable — „Le premier „statut de la grande charte — c'est un acte „permanent du parlement, mon cher frere, disoit le vieux Shandy ; — il nous faut tous „mourir.“ Cependant il y a cette différence, c'est que les uns regardent la mort avec indifférence, d'autres avec autant d'inquiétude que d'effroi, & ceux ci semblent l'envifager avec réflexion & mettre une tranquillité philosophique à la considérer. J'ai vu mourir des hommes de cette espece ; j'en ai vu qui ont plaîsanté

jusqu'au dernier soupir, tandis que les autres s'abandonnoient entièrement à la volonté de l'Etre suprême, qui jugeoit sans doute à propos de les retirer de ce monde. D'autres sont morts avec l'indifférence de la stupidité, & ceux ci frémissant de l'idée seule de la mort, crioient au secours, tant qu'ils conservoient la connoissance & le sentiment. O quelle chose affreuse que de mourir! Un certain Prélat prêt à rendre l'ame s'humilia jusqu'à dire en poussant un profond soupir: Bon Dieu, soyez propice au révérendissime Pere!

Après avoir discuté quelques unes des causes qui produisent l'inquiétude des mourans, je tâcherai de faire quelques recherches physiques & morales sur la conduite diverse de ceux qui sont près de mourir ou d'être punis de mort.

C'est certainement au lit de la mort, que l'on peut encore observer les grands effets de l'éducation & de l'habitude. Il n'est pas étonnant que des hommes qui ont été gais & résolus pendant toute leur vie, aient su prendre leur parti lorsqu'on leur a annoncé leur dernier





moment. Un malade me demanda, combien de tems il avoit à vivre? Je lui répondis que je croyois qu'il pouvoit aller jusqu'au lendemain. Ainsi, dit-il, il faut en faire rapport à mon Prince; il en chargea en effet un de ses voisins, & prit congé de sa famille & des payfans de son baillage. Il mourut enfin à deux heures près de l'époque, que j'avois prédite; mais il conserva & sa tranquillité & sa fermeté, jusqu'à ce qu'agité par des légers transports & devenu insensible, il expira.

Rabelais plaîsanta jusqu'au dernier soupir. Le gai Petrone mourut comme il avoit vécu. Thomas Morus porta sa bonne humeur jusqu'au lieu de supplice, où il présenta gaiement sa tête. J'ai vu mourir un poitrinaire qui fit presque jusqu'à son dernier moment les plaisanteries qu'il s'étoit permises dans le monde.

On a vu des hommes se livrer à la mort avec une fermeté philosophique. Convaincus des injustices du monde, lassé des persécutions, des cabales & des tourmens qu'ils y avoient soufferts, luttant en vain contre les incommodités

de la vieillesse ou contre les maladies, ils ont connu la nécessité de mourir, & se sont représenté le Createur comme un pere miséricordieux. Ainsi ils ont vu approcher la mort avec cette tranquillité que met le Ministre philosophe, qui a perdu son maître ou disgracié pour se familiariser avec l'éloignement de sa cour ou avec son exil. L'innocent Phocion marcha au lieu de son supplice avec autant de joie que de grandeur d'ame. Socrate soutenu & par le souvenir d'une vie pure & pour l'espérance d'un bonheur avenir mourut avec courage. C'est ainsi que meurent les philosophes & les héros; c'est ainsi qu'est mort le Baron de Gleichen, philosophe célèbre & observateur pénétrant des êtres que la nature a animés. Je veux, dit-il avant de mourir, qu'on dissèque mon cadavre; j'ai assez souffert pendant ma maladie, & je ne veux pas mourir deux fois.

. . . . . quos ille timorum

Maximus haud urget lethi merus: induendi,

In ferrum mens prona viris animæque capaces mortis.

Lucan.



Une noble ambition, l'esperance d'une réputation qui nous survivra, peuvent aussi nous encourager à mépriser la mort. Epaminondas blessé mortellement d'un trait qui resta dans son corps, étoit étendu par terre, lorsqu'on vint lui annoncer la victoire, que les siens avoient remportée. Il laissa alors retirer le fer de la plaie en disant : „ce n'est pas à présent, mes amis, que finit ma vie; c'est seulement dans ce moment ci qu'Epaminondas va naître, puisqu'il meurt couronné de gloire.“ On fait encore, que l'idée du point d'honneur agit plus impérieusement sur les uns que sur les autres. Lorsque deux hommes irrités sont sur le point de se battre, ils ont souvent des idées très fortes de la crainte de la mort, de la perte du bonheur éternel, & cependant le sentiment de l'honneur offensé triomphe de tous les autres sentimens. On se bat, quoiqu'on soit assuré de mettre en danger tout à la fois & la vie & le bonheur avenir, & on parle même de balles de plomb comme de joujous indifférens. Il est inutile sans doute d'observer que cette idée du point d'honneur n'a pas le même empire sur tous les hommes.

Les idées qu'on a de Dieu & de l'avenir contribuent à rendre les mourans plus ou moins inquiets. Les Druides avoient si fortement imprimé dans l'ame de leurs profélytes la créance d'une vie future, qu'on empruntoit de l'argent dans ce monde ci pour le rendre dans l'autre. Les peuples qui croient à la métempfycofe, aux plaisirs d'une autre vie, à la réfurrection des morts, quittent le monde avec plus de tranquillité. J'ai vu une malade à qui le prêtre ne prêchoit que l'efperance & la perspective d'une heureufe vie, fe prépara tranquillement à mourir, & elle parut attendre avec impatience fon dernier moment. Mais d'un autre côté on a remarqué que l'effet des missions jéfuitiques autre fois fi vantées étoit de répandre la confternation & le défefpoir dans l'ame de leurs pénitens & même de les rendre maniaques; car ils frémiſſoient à l'idée feule de la mort. Mais auffi ceux, qui n'ont aucune idée & de Dieu & d'une vie future ne font pas embarraffés à l'approche de la mort. Un peuple privé de ces idées & que l'exercice des armes familiarife avec les bleffures, ne craint ni les combats, ni la mort. Tel eft le peuple guerrier d'Abypo dans



le Paraguai, dont l'Abbé Dobrizhoffer nous donne une description. Comme il a été dix huit ans missionnaire en Amérique, il en parle bien autrement que Messrs l'Abbé Rainal & Paw, qui se sont tant étendus sur ces pays sans y avoir jamais mis les pieds. Or ce peuple d'Abypo n'avoit pas même de mot dans sa langue, pour exprimer Dieu. Il a fallu que les Jésuites y suppléent par le mot espagnol Dios, de sorte qu'ils ont mis dans leur catéchisme: Dios Ecnam Caogarie, Dieu qui a fait toutes choses, parce que le mot primitif ncaòe veut dire faire. L'Abbé Dobrizhoffer voulant donner l'idée d'un Etre suprême & Créateur à un cacique nommé Ychoalay, le plus spirituel & le plus brave de tous ceux d'Abypo choisit un jour clair & serein: Vois-tu, dit-il, ce beau ciel, ces étoiles si bien ordonnés? qui pourra régarder cet ouvrage comme l'effet du hasard? Que penses-tu d'un tel Auteur? qu'en ont pensé tes peres? Ychoalay répondit naïvement & sans hésiter: Nos ancêtres n'ont regardé que sur la terre; ils ne se sont souciés que de trouver de l'herbe & de l'eau pour leurs chevaux, & ils n'ont pensé ni à ce qui se passe en

haut, ni à celui qui régarde les étoiles. Ainsi répondit le vieillard. Et naturellement ces bonnes gens n'étoient gueres touchés à l'approche de la mort, de la perte d'un bien, dont ils n'avoient aucune idée.

Il est encore une cause phisique qui rend plus sensible ou plus indifférent vers la fin de la vie, c'est le sentiment plus ou moins fin, l'irritabilité exaltée ou affoiblie qui dépend de la constitution du corps. Les gens pénétrants & fort sensibles ont des idées & des sensations plus vives que les autres. Ainsi ceux là sentiront plus distinctement, comme plus fortement la perte de la vie, les approches de la mort & les assertions sur l'avenir, s'ils ne sont pas éclairés par les lumieres d'une saine philosophie. Mais c'est ici le cas de faire l'application de ce que dit Schlaukenberg dans Shandy: „le peuple voit trop haut, & souvent le philosophe trop bas; mais la vérité est au milieu.“

Les machines humaines quarrées & lourdes sont presque sans sentiment, & elles ressemblent aux animaux, qui n'ont aucune idée de la mort.



On voit par cette raison, qu'une infinité de pay-  
sans grossiers meurent avec l'indifférence la plus  
absolue, & c'est ainsi que meurent les fous &  
les imbécilles. C'est par une cause analogue,  
que le Russe & l'Hongrois supportoient autre  
fois deux cent coups de baton, tandis que le  
sensible François avoit beaucoup de peine à  
soutenir même l'idée d'un traitement pareil. Il  
peut se faire encore que douze coups de fouet  
appliqués, en l'honneur de douze Apôtres, aux  
habitans insensibles du Paraguay par les Jésuites  
leurs législateurs & leurs maîtres, n'aient été  
qu'un léger souvenir de leurs devoirs. J'ai  
connu un habitant du Nord qui se moquoit des  
blessures que nous regardions comme doulou-  
reuses; ce n'est que pure imagination, ce n'est  
rien; & tout en le disant il s'enfonçoit des épin-  
gles dans les narines, dans les jambes & par-  
tout, où l'on vouloit.

De même le climat humide, les humeurs  
épaissies & corrompues, une disposition fleg-  
matique, des fibres moins irritables & d'autres  
circonstances peuvent détruire la sensibilité & la  
tension des nerfs. M. de Paw noes en donne

pour exemple les Américains, qui, déchirés de coups, ne pouffent pas le moindre cri de douleur; ils ne font pas plus sensibles à la mort, & ils se laissent conduire au lieu du supplice sans témoigner beaucoup d'inquiétude; ils ont surtout peu ou point d'idées d'un avenir heureux ou malheureux, & ainsi ils n'éprouvent point cette angoisse morale qui tourmente les Théologiens, dit M. de Paw d'après Don Ulloa. Quand ils souffrent des tourmens d'une maladie douloureuse ou des supplices, ils desirent la fin de la douleur, & ils l'attendent indifféremment ou de la mort ou de leur rétablissement. „Ils „ne se débattent presque point en mourant des „suites d'une maladie ou des suites d'une blessure, & envisagent sans effroi, sans inquiétude, l'ombre de la mort & la mort même; „l'idée de l'avenir, auquel ils n'ont jamais réfléchi, n'a rempli leur imagination ni d'images flatteuses, ni d'images terribles. Enfin „ils ont trop peu d'idées factices & morales pour „craindre la mort, comme un Théologien la „craint.“

„Ce n'est point seulement parmi les peuples „du Nord, mais encore chez toutes les nations





„Américaines qui habitent vers le Sud & dans  
„la zone torride, qu'on observe au declin de la  
„vie cette tranquillité singuliere, qu'on nom-  
„meroit grandeur d'ame dans des hommes  
„plus braves & plus fiers, mais qui n'est en  
„eux que l'effet machinal de leur organisation  
„alterée “\*).

Nous n'examinerons pas ici jusqu'à quel point l'ame se sépare du corps. C'est une question faite pour des esprits qui chérissent les spéculations & les conjectures. D'ailleurs comme on est trop occupé à pénétrer les mysteres de la cabale, de l'alchymie & de l'art de faire comparoitre les morts pour s'entretenir ensuite avec eux, notre question sublime ne sera pas agitée de sitôt. Les métaphisiciens de Berlin sont seuls capables de résoudre la difficulté; mais ils se sont malheureusement réunis pour chasser aux mouches, c'est à dire, pour poursuivre les émissaires jésuitiques qu'ils rêvent courir toutes les parties du monde dans le dessein de faire des prosélytes de la religion catholique, & c'est ce que nous apprenent presque tous les écrits

\*) Recherches sur les Américains Tom. I,

périodiques, qu'enfantent, depuis quelques années, les presses fécondes de Berlin. Il n'y a donc rien à espérer pour la solution d'un problème si important, surtout hors de l'Allemagne, car les François sauteroient dessus & les Anglois couperont le nœud.

Cependant je ne puis m'empêcher d'inviter les prêtres disposés à observer la sortie de l'ame du corps, à faire réflexions, qu'ils sentent que les cris qu'ils adressent aux mourans, loin d'être entendus, ne sont que des cris qui frappent l'air. Un homme privé du sentiment & de l'usage de ses sens, ne sauroit être touché de ces clameurs bruyantes. Il seroit difficile de s'empêcher de rire en voyant les derniers efforts que fait un prêtre pour suivre l'ame prête à s'envoler. Le malade est mourant; les mains & les pieds sont déjà glacés & sans vie, les yeux immobiles & sans sensibilité, & les oreilles sans sensations; & dans cet instant que le prêtre commence ses prières lamentables, il les fait sur la tête du mourant, parcequ'il croit sans doute que l'ame en se retirant du corps, y fait une petite halte avant de le quitter tout à fait.



Mais tout cela ne sert qu'à prouver l'ignorance, & n'est pas plus utile que si l'on crioit sur les épaules du mourant. Nous ne sentons les vibrations de l'air que par l'oreille, & non par une autre partie, à moins qu'elle ne communique à l'oreille. Le mourant entend donc aussi peu, quand l'organe de l'ouïe est anéanti, qu'il voit, quand l'œil est éteint. Il faudroit encore conseiller aux prêtres de crier à la nuque plutôt qu'au sommet de la tête, puisque la cervelle, où tant de Théologiens & de Médecins ont fixé le siège de l'ame, avoisine la nuque. Enfin M. Struve pensera qu'il seroit nécessaire de crier sur le creux de l'estomac; mais pour moi je suis d'avis de laisser le mourant tranquille & de ne pas troubler inutilement ses derniers instans par des lamentations, qu'il ne peut plus entendre.



*Du suicide.*

Un Seigneur pour lequel j'aurai, toute ma vie, des sentimens de respect & de reconnoissance, me raconta un jour qu'on avoit coutume de faire l'expérience suivante avec le scorpion. On le place au milieu d'un cercle fait de matieres combustibles, auxquelles on met le feu; le scorpion cherche alors de tous côtés une issue pour se sauver; mais environné de toutes parts par le feu, il se retire après de vains efforts & se donne le coup mortel. C'est à peu près, disois-je en moi même, l'histoire du suicide. On voit des dangers, des maux, qu'on n'ose pas combattre; on s'ôte la vie de désespoir & par lâcheté, & la justice s'empresse à punir le cadavre qui a donné l'asyle à une ame imbécille.

J'ai soutenu que la pusillanimité déterminoit les suicides, & je suis persuadé que mon assertion n'est point contrariée par l'expérience. On fera tenté sans doute de faire une exception en faveur des philosophes, qui s'ôtent volontairement la vie; mais ils se tuent aussi, quoiqu'avec réflexion, parcequ'ils regardent leurs





maux comme plus forts que la mort même. Ainsi tout revient à un défaut de courage plus ou moins raisonné.

Il est bon de remarquer qu'il y a des maux presque insupportables ou considérés comme tels en proportion des forces & du courage de celui qui les souffre. Il y a encore une infinité d'accidens, qu'une imagination dérangée nous représente comme des maux épouvantables, quoiqu'ils ne le soient effectivement pas. Le premier cas est celui du scorpion enfermé dans un cercle embrasé, & c'est également celui de l'esclave & du sauvage, qui s'ôtent la vie à cause de leurs souffrances & de leur misère; car ces gens, n'ayant aucune idée de l'avenir, ne sentent que les maux présens. L'autre cas est celui de l'hypocondre malheureux, dont l'imagination sombre & égarée lui crée des tableaux effrayans & les multiplie.

Ainsi on s'arrache la vie, quand l'on apperçoit devant soi des maux qui paroissent surpasser la jouissance de la vie ou l'amertume de la mort. On n'a pas assez de courage pour se livrer à

l'esperance, & on préfere dans cet état de découragement le triste parti de s'anéantir soi-même. Dans ce cas le sauvage & l'imbécille ne raisonnent, ni ne jugent; ils se tuent sans réflexion aussitôt qu'ils sont chargés de maux, de dangers effrayans ou de douleurs cuisantes. Le sauvage de l'Amérique, dit M. de Paw, montre toujours un désespoir honteux & inutile; il se laisse mourir de faim, ou il s'empoisonne, il se pend à un arbre, ou il s'étrangle sur le tombeau de ses chefs, & le tout, parcequ'il est trop foible & trop pusillanime à la vue des dangers & des incommodités de la vie. Les Negres expatriés, timides & abattus sont plus disposés au suicide que les autres peuples. Le moindre chagrin les détermine à se noyer ou à s'empoisonner, & s'ils ne trouvent point l'occasion de le faire, ils s'étouffent en retenant leur haleine. On a observé que, lorsqu'ils sont dans un navire, rien n'est plus propre à calmer leur désespoir & leur envie de se tuer que la musique, à laquelle ils prennent beaucoup de plaisir, & en l'entendant ils oublient & leurs chagrins & le desir de mourir.



Le suicide du philosophe ou de l'homme pensant ne diffère de l'autre que par des nuances ; mais il prend aussi sa source dans le défaut de courage & de force nécessaire pour endurer & pour mépriser les maux qui le menacent. Il réfléchit à la vérité sur son projet homicide, & comme il n'a aucune inquiétude de l'avenir, il se détermine facilement & même avec une espèce de bravoure à finir sa carrière. La crainte des peines, des persécutions, de l'infamie agit plus impérieusement sur lui que l'amour pour la vie & le soin de la prolonger. Les gymnosophistes se bruloient, lorsque devenus vieux & malades, ils vouloient échapper aux infirmités qui accompagnent les dernières années de la vie. Scipion, après s'être blessé, se précipite dans la mer pour ne pas tomber entre les mains de César. La crainte d'être vaincu inspira même à César l'envie de se tuer le jour de la bataille de Munda. Néron eut plusieurs fois la même envie à cause du foulement du Sénat & du peuple ; mais la peur de la douleur le retint longtems, & il eut enfin le courage de se faire une blessure au col, blessure dont il mourut heureusement pour les peuples, qu'il gouver-

noit. Othon, Julius Vindex & tant d'autres se sont tués pour avoir perdu des batailles. Ainsi Juba & Afranius se donnerent mutuellement la mort. Caton & Seneque s'ôtèrent la vie par pusillanimité, & Cleopatre fit une infinité d'essais pour trouver le genre de mort le plus doux.

L'éducation & la religion retiennent souvent ceux qui réfléchissent avant de se déterminer à quitter la vie. Elle perd son prix sans doute, & on peut avoir envie de s'en priver après des persécutions & des malheurs. Mais quand on considère ses calamités, on pèse nécessairement les avantages & les inconvéniens du suicide. Alors l'espérance d'un meilleur sort, le mépris des biens du monde ou la crainte des peines éternelles nous arrêtent.

Tout paroît plus effrayant aux hypocondres que ce ne l'est en effet. L'imagination leur représente souvent les choses absentes comme les choses présentes. Combien ne trouve-t-on pas dans les écrivains des exemples ou égaremens de l'imagination? Il n'y a pas longtems





que quelqu'un fut persuadé qu'il avoit accouché d'un monstre, & qu'il l'avoit porté long-tems dans son ventre, en appercevant un bonnet de peau, qu'on avoit jetté dans sa chaise percée. Supposons que de pareils hommes s'imaginent être environnés de maux insurmontables, ils s'abandonneront à la frayeur, au désespoir, aux inquiétudes, & tourmentés de ces sentimens accablans ils se tueront. On peut les comparer au Cassius qui, trompé par un nuage de poussiere & un brouillard prit les siens pour ennemis, se fit donner la mort par un esclave, ou à cet homme, que la crainte du poison déterminâ à mourir de faim.

L'imagination dépravée de ces gens leur représente un rien, une bagatelle comme un objet enorme & monstrueux. Un sang lourd & épais peut donner une disposition phisique à la tristesse, & si les fibres sont sensibles, la moindre chose les met en mouvement, & ce mouvement est toujours extrêmement vif. C'est ce que j'ai déjà eu occasion de dire en parlant d'un homme qui frémissait au bruit léger d'une mouche ou aux cris foibles & imprévus d'un

enfant. N'a-t-on pas vu des pédans, dont les cheveux sont devenus gris immédiatement après une dispute scholastique? J'ai connu de mon côté un professeur de Théologie qui mettoit tant de chaleur en soutenant ses opinions, qu'il lui arrivoit de cracher de la bile après les avoir défendues.

Mais si ces hommes sont interieurement convaincus qu'ils souffrent des maux insupportables, si leurs inquiétudes & leurs peines proviennent plus de leurs maux imaginaires que de la crainte de la mort ou de l'avenir, l'incertitude qui les accable & leurs tourmens n'ont point alors de bornes, & ne sachant ni s'en consoler, ni s'en débarrasser, ils se privent de la vie. On a toujours considéré la mort de ces malheureux comme l'effet d'une maladie, & leurs souffrances sont en effet cruelles. Que les humeurs soient gâtées, les fibres dérangées ou les canaux engorgés, que ce soit en un mot tout ce que l'on voudra, l'on ne pourra s'empêcher de reconnoître une cause phisique, qui a troublé l'imagination de ces infortunés, & qui les a portés à cet excès. L'imagination



forte de l'Anglois & vive du François engendre des idées outrées; mais le corps de l'un & de l'autre y a une disposition phisique, & elle se trouve presque toujours, suivant les Médecins de nos jours, dans le bas ventre.

Quoiqu'il en soit, on reconnoitra que le manque de courage, la pusillanimité suivie d'une incertitude accablante déterminent les hommes à des résolutions si violentes. Il faudroit avoir pitié de l'état de ces malheureux; il faudroit tâcher de les égaier & de les guérir par des remedes phisiques & moraux. La musique éteint dans le cœur du Negre le desir de mourir, & l'hypocondre trouve quelque plaisir à vivre après avoir bu du bon vin. Je ne crois pas même que le vin ait jamais produit un effet contraire, & qu'au lieu d'inspirer le courage & la joie, il ait rendu triste & lâche, comme un vieux flegmatique de ma connoissance, qui devenoit sombre & chagrin en entendant la musique, ou comme cette jeune fille, que l'on a dit verser des larmes ameres, lorsqu'elle goûtoit le suprême plaisir. Le mouvement, la société peuvent servir de remede à une situation

si malheureuse. L'ame se rejouit, & elle est distraite; les fibres reprennent leurs forces, les humeurs sont mises en mouvement & délayées & les vaisseaux dégagés. L'amour satisfait avec modération, sans chagrin comme sans jalousie, exempt du tourment des desirs inutiles, peut être aussi un remède puissant contre la manie du suicide. L'hypocondre sujet à des anxiétés, aux oppressions, aux suffocations & à la tristesse est dans un état pitoyable; il aime la solitude, & il lui prend souvent envie de pleurer nuit & jour; tout lui est odieux & il n'aime rien. La vie même est pour lui un pesant fardeau. La maladie, ayant fait de certains progrès, lui inspire des idées extravagantes, l'envie de se tuer. Mais il arrive souvent qu'on parvient à le sauver en lui faisant prendre de la rhabarbe, de l'élixir acide, du mouvement, de la dissipation, & qu'alors il commence à aimer la société & la vie.

Je connois bien la philosophie de l'hypocondre. Mon corps débile, dit-il, ma foible santé, ma misère me rendent inutile & à moi-même & à l'état; je délivrerai donc l'état d'un





fardeau onéreux. D'un autre côté la vie n'est qu'un présent; n'est-il pas permis, continuer-il, de rendre un présent, lorsqu'il est à charge? N'ôserai-je pas quitter une maison, qui tôt ou tard ne manquera pas de me casser la tête? La mort enfin termine nos calamités & nos douleurs, & après la mort nous jouissons du repos. *Mors omnium dolorum*, dit Seneque, est *solutio & finis*, *ultra quam mala nostra non exeunt*, quæ in illam tranquillitatem, in qua, antequam nasceremur, jacuimus, reponit. C'est aux moralistes & aux philosophes bien portans à trouver des remèdes propres à guérir ces philosophes hypocondres, auxquels peut-être un Médecin n'ordonnera que des lavemens.

Il faut plus de fermeté, dit Montagne, pour s'accommoder à la chaîne qui nous tient liés, que pour la briser; & on trouve une plus grande preuve de force & de constance dans *Regulus* que dans *Caton*. Notre mort, dit sagement le compere Mathieu à son Anglois, est proche ou éloignée; si elle est

proche, cela ne vaut pas la peine de la hâter ; est-elle éloignée ? nous avons tout le tems d'attendre la fin de nos malheurs. La vie est le présent le plus précieux, que la nature nous ait fait ; il y auroit de l'ingratitude à vouloir renoncer si légèrement à un tel don. Écoutons **Martial** :

Rebus in adversis facile est contemnere  
vitam.

Fortius ille facit, qui miser esse potest.

Un soldat qui s'enfuit du champ de bataille pour se cacher dans un coin, n'a sûrement pas le même courage, que celui qui s'oppose généreusement à l'ennemi. N'a-t-il pas une constitution égale à ceux, qui s'ôtent la vie, pour échapper aux calamités qui les environnent ?

Je me souviens d'avoir lu dans quelque ouvrage que le célibat contribue à multiplier les suicides. Je n'ai pas de la peine à croire, qu'un homme lâche, lorsqu'il pèse les argumens pour & contre le suicide, en trouve moins, s'il n'est pas marié, & qu'il peut se déterminer plus facilement. Comme l'homme le plus brave peut



éviter les dangers de la vie en réfléchissant qu'une famille malheureuse lui survivra, de même un principe semblable, opposé au suicide fait souvent pencher la balance en sa faveur. L'on pourroit cependant trouver beaucoup d'autres raisons qui concourent à rendre le suicide plus fréquent. Plus notre esprit est cultivé, plus nous sommes sensibles aux chagrins & à toutes les misères de la vie, énervés, hypochondres & foibles. Ajoutez à ces causes impérieuses le luxe qui augmente nos besoins, le luxe, qui traîne à sa suite & la pauvreté, & le jeu, & les voluptés. Ajoutez encore à tout cela l'économie des Souverains qui réduisent de jour en jour les appointemens malgré les progrès du luxe & la cherté des vivres. Voilà des raisons qui nous forcent au célibat & nous conduisent souvent au suicide.

La plupart des actions humaines forment une chaîne de contradictions. On punit rigoureusement le cadavre de celui qui s'est tué & cependant on ménage si peu la vie des hommes, qu'on l'abandonne aux ravages meurtriers des charlatans, des ignorans & à mille autres maux,

qui en tranchent le cours. Le suicide paroît très criminel, & il y a des pays où l'on traite presque aussi sévèrement celui qui donne la vie à un enfant. Si le pere a été assez malheureux pour se priver de la vie, pourquoi punir la famille par l'infamie qu'on fait au cadavre? pourquoi dépouiller encore ses enfans *viâ juris*? que le bourreau descende dans une maison, où une femme méchante & acariatre a réduit son mari au désespoir, à la bonne heure. Si l'homme s'est privé de la vie, c'est, d'après les principes de Théologie, sa mauvaise volonté qui l'y a porté; mais sa volonté, selon ces principes, est son ame. C'est l'ame qui a donc fait du tort au corps, & qui l'a privé de tous les plaisirs de la vie; mais le coupable s'est échapé. Pourquoi donc exercer inutilement la rigueur de la justice sur le cadavre?

On pourroit ajouter à ce chapitre un autre chapitre sur le duel; mais la matiere est très délicate & fort difficile à traiter. Je suis de l'avis de J. J. Rousseau, qui pense que le plus fort a toujours raison, que chacun veut avoir raison, & qu'ainsi chacun doit chercher





à être le plus fort. Il est malheureux, que l'un ambitionne sans cesse une supériorité sur l'autre; mais les forces étant inégales & différentes, chacun cherche à profiter des siennes. Celui là fait consister la force dans son armée, celui ci la met dans son bras, le troisième dans la ruse, & d'autres la font dépendre de l'élevation du rang, des talens, des cabales, des intrigues; mais on compte toujours sur la sienne, & on tâche surtout de l'employer au mieux pour se défendre, pour se venger, & surtout pour écraser les autres. Il y a des hommes, qui réunissent à force de bassesses, qui, rampans comme des vers, sont foulés aux pieds comme eux, & c'est leur fort de le faire & de le souffrir, puisqu'ils sont incapables de mériter les faveurs de la fortune par des moyens élevés.

Insulter aux autres & les provoquer à chaque instant, parcequ'on a le bras plus fort, & qu'on fait bien manier une épée, c'est impertinent, provoquer & demander vengeance aussitôt qu'on se croit offensé, c'est barbare, souffrir d'un lâche coquin, que son rang met au dessus de nous, qui porte des rubans, qui jouit de

la faveur du ministre ou de sa maitresse, sans pouvoir se venger, sans ôser le faire descendre dans l'arène, c'est cruel; mais abroger le duel & prévenir les inconvéniens attachés à sa tolérance ou à sa proscription, ce ne fera pas si facile.

Fin de la première partie.

